31e Année. N° 10. 15 Mai 1924.

MAY 26 1924
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Cte de Sainte-Aulaire.	*Affaires de Rome*	241
Claude Farrère	*Les Souvenirs de Leïla Hanoum*	264
Leïla Hanoum	*Souvenirs d'Albanie*	268
Élie Halévy	*Les Origines de l'Entente*	293
Jean Giraudoux	*Juliette au Pays des hommes.* — II.	319
Louis-F. Aubert	*L'Œuvre de Lucien Simon*	344
Claude Ferval	*Ninon de Lenclos et Françoise Scarron*	373
D. Merejkovsky	*La Fin d'Alexandre Ier.* — IV	401
Renée de Brimont	*Psyché*	433
Henri Pouyanne	Questions économiques : *Le Budget en Angleterre.*	438
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	450
A. Albert-Petit.	La Vie littéraire : *Livres d'histoire*	463
André Chaumeix	La Politique : *Les Élections allemandes*	473

Copyright 1924 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4 FR. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1924

La *Revue de Paris* publiera dans son numéro du 1er Juin

Une solution du Problème des Réparations

La Métallurgie française et le charbon allemand

par M. ROBERT PINOT

La collection déjà classique des manuels sur les **sources de l'histoire de France**, en cours de publication, vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes, tomes III et IV de la 3e partie, consacrés au XVIIe siècle. Comme les deux volumes précédents, ils sont l'œuvre de MM. Emile Bourgeois et Louis André. Ils donnent l'inventaire méthodique et critique des *biographies* et des *journaux et pamphlets*. La vaste matière qui fait l'objet du premier volume n'avait pas été encore déblayée jusqu'ici; elle est si riche et variée, que les analyses et les appréciations qui accompagnent généralement chaque indication d'ouvrage sont un fil conducteur nécessaire à travers tant d'oraisons funèbres, d'éloges, de vies d'hommes illustres, elles permettent de discerner des vaines amplifications négligeables, les témoignages directs, de valeur exceptionnelle, du reste beaucoup plus nombreux qu'on ne le pourrait croire. Les meilleurs travaux modernes sur chaque point important sont mentionnés. Les recueils généraux, consacrés aux collectivités, les armoriaux, nobiliaires et histoires généalogiques, viennent d'abord, puis, par ordre alphabétique, les biographies individuelles. Le second volume a une utilité plus grande encore, puisqu'il fait en quelque sorte l'histoire de la liberté de penser et d'imprimer pendant un siècle de monarchie absolue. Là aussi le sujet est neuf et la matière inexploitée; le livre bien connu de Hatin sur la presse française est insuffisant pour cette période; quant aux pamphlets, on n'en a pas jusqu'à présent suffisamment tiré parti, et ils n'ont été catalogués que pour la période des mazarinades. Or une étude d'ensemble laisse pressentir dès le XVIIe siècle l'influence de la presse naissante et des pamphlétaires sur le divorce prochain entre le peuple et la royauté. Les auteurs ont classé les périodiques français parus dans le royaume et à l'étranger selon l'ordre chronologique et fidèles à leur méthode ils donnent sur eux toutes les indications nécessaires; les pamphlets ont été groupés sous des rubriques particulières, telles que : Concini, Luynes, Jansénistes et Jésuites — procès Fouquet, — traités de propagande politique, — réfugiés. Un instrument de travail aussi complet contribuera grandement à susciter les recherches désirables sur tant de points encore mal connus du XVIIe siècle.

De nombreux travaux dont quelques-uns sont fort remarquables, ont été consacrés à l'histoire religieuse du grand siècle. On connaît l'*Histoire du sentiment religieux en France*, de M. l'**abbé Brémond**, et en particulier le volume consacré à Port-Royal, si curieux, si attachant, mais qui n'a pas précisément plu aux Jansénistes de Port-Royal. Ces derniers suivront au contraire avec passion, au fur et à mesure de sa publication, la vaste étude de la **Doctrine de Port-Royal**, — une contre-partie du livre de l'abbé Brémond, — que M. Jean Laporte professeur à l'Université de Caen vient d'entreprendre. A côté du *Port-Royal* de Sainte-Beuve, d'une solidité et d'une fraîcheur presque entière, M. Laporte veut mener à bien un exposé doctrinal du Jansénisme, tâche aride, mais nécessaire, puisqu'on ne le connaît guère encore que par les travaux singulièrement peu objectifs des théologiens de toute robe, et par les récentes productions de critiques malveillants. L'ouvrage sera divisé en trois parties : la *formation et le développement de la doctrine, l'exposition de la doctrine* (d'après Arnauld), la *place de la doctrine dans l'histoire religieuse du XVIIe siècle*. Deux volumes seulement ont paru : *Saint-Cyran* (t. I de la 1re partie), et les *Vérités de la grâce chez Arnauld* (t. I de la 2e partie). Ils témoignent de lectures et de recherches considérables, et ils sont écrits avec une vigueur et une netteté remarquables. Ils montrent que c'est Saint-Cyran et non Jansénius qui a éveillé et orienté d'une façon décisive l'esprit d'Arnauld, et que c'est Arnauld, esprit philosophique, cerveau encyclopédique et grand caractère, qui est bien le centre de Port-Royal et son porte-parole; mais la place qu'on lui a faite, et qui, de son vivant, était la première, n'a fait que décroître à mesure qu'on a cessé de le lire.

M. V. **de Crousaz-Crétet**, conseiller référendaire honoraire à la Cour des Comptes, a entrepris de faire le tableau de **Paris sous Louis XIV**. Après la *vie privée et la vie professionnelle*, sujet d'un premier volume, voici l'étude, en un deuxième volume, de la *vie paroissiale, de la vie charitable, de la vie administrative et de la vie politique*. A vrai dire, on est assez déçu de ne pas trouver ici une esquisse vivante de l'extraordinaire fermentation religieuse de cette époque, plus vive même à Paris encore que dans le reste du royaume, et de cette floraison d'œuvres qui devait renouveler l'aspect spirituel et matériel de l'Eglise gallicane. Le chapitre consacré « au triomphe et au recul de l'idée religieuse » est d'un schématisme bien arbitraire, et d'une sévérité anachronique à l'égard de « la secte janséniste ». Par contre, l'auteur s'est attaché à réunir de nombreux détails inédits sur l'organisation matérielle des paroisses, sur le culte, sur l'assistance dans les hôpitaux et à domicile, sur le Châtelet et l'organisation de la police, sur l'Hôtel de Ville et la gestion des services municipaux : création des transports en commun, de la « petite poste », travaux de voirie et d'hygiène. En un chapitre final, il donne quelques indications rapides sur l'esprit public à Paris, sur le mécontentement qui s'accroît à la fin du règne, sur les journaux et les pamphlets. Ce gros livre, plein de choses, se lit avec agrément.

« L'Eglise de Paris attend encore son historien », et il ne pourra s'attaquer utilement à un si vaste sujet, que lorsque l'histoire de chacune des paroisses de la ville aura été faite minutieusement. Cette œuvre commence seulement. Ainsi s'exprime M. le chanoine Pisani, en présentant au public, en une judicieuse et spirituelle préface, la belle étude de M. l'abbé Louis Brochard sur l'*Histoire de la paroisse et de l'église Saint-Laurent*. L'auteur a conduit sur douze siècles, des origines, — aux environs du VIe siècle, — à la conclusion du Concordat, ce sujet qui touche non seulement à l'histoire religieuse de ce morceau de Paris, mais à sa topographie et à son histoire artistique. Par une exploitation patiente des fonds d'archives, des dépôts d'estampes et de gravures, l'auteur a pu préciser la vie des curés, de la fabrique, des confréries qui animaient la paroisse, et il a su en même temps — ce qui est rare — ne pas accabler le lecteur de son érudition et conserver jusqu'au bout son attention et sa bienveillance. 17 phototypies hors texte et 14 gravures, plans ou cartes illustrent ce livre, que complètent de nombreux documents et appendices.

J. POIRIER

AFFAIRES DE ROME[1]

Les ambassadeurs des puissances catholiques n'ont d'ordinaire à traiter à Rome que des affaires ecclésiastiques, étrangères au mouvement général de la politique européenne. La mission dont j'ai été chargé en 1831 et 1832 avait un tout autre caractère. Il s'agissait pour la France de contenir le progrès de l'influence autrichienne en Italie, et d'obtenir du souverain pontife des réformes de gouvernement jugées nécessaires pour garantir la tranquillité de ses états. Les deux questions avaient alors une grande importance et elles ont donné lieu à des négociations compliquées. Pour en faire mieux comprendre la marche et l'ensemble, je les ai racontées de suite dans ces mémoires sans les interrompre par le récit d'autres affaires dont j'avais à m'occuper en même temps et qui, en raison des personnes et des choses, ont un caractère particulièrement religieux. Je compléterai ici le tableau de nos relations avec la cour de Rome pendant mon ambassade par quelques détails sur ces affaires

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1924.

Le comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur à Rome en 1831, a raconté dans ses *Mémoires*, dont nous devons la communication à son petit-fils M. le vicomte d'Harcourt, les principaux événements dont il a eu à s'occuper, notamment la révolution romaine et l'occupation d'Ancône. Nous donnons ici la partie qui a trait aux relations avec le Saint-Siège pour un certain nombre d'affaires ecclésiastiques liées à la politique générale de la monarchie de Juillet. On lira avec intérêt les récits pleins de finesse et de couleur relatifs au changement du nonce, à l'archevêché de Paris, à la mort de l'abbé Grégoire, et en particulier les pages fort belles où est racontée la mort de M. de Talleyrand.

auxquelles les mauvaises dispositions d'une partie du clergé français pour le gouvernement du Roi ont apporté souvent de graves complications.

La révolution de Juillet avait été vue en France avec une grande défaveur par les catholiques zélés, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. La piété sincère quoique peu éclairée de Charles X leur avait inspiré une tendre sympathie. Ils avaient pendant tout le cours de son règne considéré leur cause comme liée à la sienne, et cherché à lui rendre en bons services ce qu'ils recevaient de lui en protection et en influence. Engagés dans la politique, mêlés aux luttes de partis, ils avaient ainsi assumé une bonne part des haines encourues par une administration malhabile, et la révolution de 1830 s'était faite aux cris de : « Vive la charte!... à bas les Jésuites!... » Clameurs hypocrites, car les révolutionnaires portaient une égale haine à toutes les institutions monarchiques et religieuses, et dans la réalité les clameurs contre les Jésuites s'adressaient à tous les ministres du culte.

Le catholicisme est puissant en France, mais pour conserver son influence sur les masses et servir utilement le pouvoir, il doit éviter de se faire son instrument. L'alliance du gouvernement et du clergé pendant la Restauration a été fatale à l'un et à l'autre, et parce qu'ils avaient voulu s'appuyer, mutuellement, le coup qui renversa le trône semblait avoir ébranlé l'autel. Le scandale de Saint-Germain-l'Auxerrois, le pillage de l'archevêché, la profanation de plusieurs églises, ne témoignèrent que trop des déplorables dispositions du peuple, et il faut bien avouer que le ministère alors au pouvoir ne déploya pas une grande énergie contre ces honteux désordres. L'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, personnellement menacé, dut se cacher pendant plusieurs mois, et correspondre en secret avec ses grands vicaires et ses curés pour l'administration de son diocèse. Peut-être s'exagérait-il les dangers de sa situation, mais on s'inquiétait peu de le rassurer dans l'espoir que sa timidité naturelle le déciderait à quitter son siège. C'était mal calculer l'effet de la frayeur sur Mgr de Quélen; il en éprouvait véritablement une fort grande, mais bien qu'elle le portât aux concessions, elle le préparait au martyre, et plus il lui fallait de force pour s'y

résigner, plus son irritation le rendait inflexible à l'égard de ceux qu'il regardait comme ses persécuteurs.

Le nonce du pape en France était alors Mgr Lambruschini dont les relations personnelles avaient été très intimes avec Charles X et sa famille. Naturellement mal disposé pour la révolution de Juillet, les scandales religieux qui la suivirent et particulièrement les outrages qu'avait à subir le premier pasteur de l'Église de France augmentèrent sa malveillance. Quand la révolution romaine éclata, et que nos ministres, proclamant à la tribune le principe de non intervention, se prononcèrent contre l'entrée des Autrichiens dans l'Italie centrale, Mgr Lambruschini ne contint plus son mécontentement; il prit une attitude décidément hostile au gouvernement, se rapprocha tous les jours plus de la société légitimiste, et n'entretint avec nos ministres que des rapports aigres et rares. Les choses en vinrent à ce point que, contrairement aux usages diplomatiques, ma nomination à l'ambassade de Rome ne lui fut point annoncée préalablement. Il ne l'apprit que par une visite de politesse que je m'avisai d'aller lui faire en partant pour prendre ses commissions.

J'avais souvent rencontré Mgr Lambruschini chez la princesse de Vaudemont avec qui nous étions tous deux fort liés, et je ne doutais pas que ma nomination ne lui fût agréable. La précipitation de mon départ me laissait peu de temps à donner au cérémonial et j'étais assez mal informé des règles qu'il prescrit. Je crus donc pouvoir me présenter familièrement à l'hôtel de la nonciature, et, en entrant dans le cabinet de Mgr Lambruschini, je lui annonçai sans préambule que je devais partir le lendemain pour Rome. Il me demanda ce que j'avais à y faire. Aussi surpris de sa question qu'il paraissait l'être de ma visite, je lui répondis que j'allais à Rome comme ambassadeur du Roi. Le prélat me reconduisit alors jusqu'à sa porte, me fit une profonde révérence et me souhaita un bon voyage. Je compris que je m'étais mal engagé et me hâtai de retourner au ministère instruire Sébastiani de ma déconvenue. Là aussi je fus mal accueilli. Mon début diplomatique n'était pas heureux. C'était par oubli que le ministre n'avait pas informé le nonce de ma nomination; et s'en prenant à

moi de son étourderie, il parut croire que j'avais voulu la mettre en relief et faire ma cour à Rome à ses dépens. J'eus quelque peine à le convaincre que ma visite avait été fort innocente. Il tomba d'accord cependant qu'il importait au succès de ma mission que cette tracasserie fût étouffée, et me demanda de différer mon départ pour dîner chez lui avec le nonce qu'il fut lui-même inviter pour le lendemain. Nos excuses furent reçues de bonne grâce et Mgr Lambruschini écrivit à Rome en bons termes pour annoncer mon arrivée. Je ne pouvais malheureusement pas payer de réciprocité ses bonnes intentions à mon égard; mes instructions me prescrivaient de dire beaucoup de mal de lui et de préparer le Saint Père à la demande de son rappel.

Après mon départ les rapports du ministère et de la nonciature devinrent de plus en plus difficiles, et j'étais à Rome seulement depuis quelques semaines quand le général Sébastiani m'écrivit en me prescrivant au nom du roi de demander le rappel de Mgr Lambruschini dans le plus bref délai; et de m'adresser au besoin directement au pape lui-même; il insistait pour que cette affaire fût traitée d'une manière secrète et confidentielle, et surtout pour que la détermination du Saint Père parût tout à fait spontanée.

Cette dernière condition était d'une exécution impossible, Mgr Lambruschini était l'ami particulier du pape Grégoire XVI. Ils appartenaient au même ordre religieux et avaient passé la plus grande partie de leur vie dans le même couvent sans que leur intimité souffrît jamais la moindre atteinte.

Aucune considération n'eût pu déterminer le pape à improuver publiquement la conduite de son nonce, alors même qu'il l'eût jugé condamnable. A la vérité Mgr Lambruschini en quittant la nonciature de France devait être promu au cardinalat. C'était un avancement qui ne pouvait lui être refusé et que le pape était très disposé à lui accorder. La difficulté n'était pas là, mais il s'en rencontrait d'autres inhérentes aux formes de l'administration romaine. Il existe dans le gouvernement pontifical un certain nombre d'employés dits *cardinalesques*, parce que ceux qui en sont revêtus ne peuvent en être dépossédés qu'en recevant en échange le chapeau de cardinal. J'ignore si ce droit leur est garanti

par des actes législatifs; mais en fait la coutume a force de loi, et il n'y est contrevenu dans aucun cas. La critique philosophique a beau jeu pour s'exercer contre ce règlement dont les conséquences sont souvent aussi absurdes que dommageables. Il en résulte par exemple que si le ministre des finances dont l'emploi est cardinalesque éprouve une trop vive impatience d'entrer dans le Sacré Collège, il lui suffit pour satisfaire immédiatement son ambition de remplir ses fonctions avec négligence et de laisser le désordre s'introduire dans les caisses publiques; une conduite qui mériterait disgrâce et châtiment reçoit alors la récompense la plus élevée que puisse ambitionner un ecclésiastique. Les trois grandes nonciatures, celle de France, celle d'Autriche et celle d'Espagne sont des emplois cardinalesques et par suite sans doute de l'égalité d'honneur que la cour de Rome s'attachait jadis à maintenir entre les premières puissances catholiques, les nonces de Paris, de Vienne et de Madrid doivent quitter en même temps leurs postes pour entrer dans le Sacré Collège. D'autres intérêts personnels qu'il est d'usage de ménager à Rome sont encore engagés dans la promotion dite des couronnes. La demande de rappel immédiat de Mgr Lambruschini devenait ainsi pour le pape l'occasion de fort grands embarras dont notre ministère ne se doutait pas, et dont, les eût-il connus, il n'était pas disposé à tenir compte.

Mes instructions n'admettant pas de délais, je portai la dépêche du ministre au cardinal secrétaire d'État. Je lui rappelai que « déjà plusieurs fois depuis mon arrivée à Rome, je lui avais exprimé l'opinion qu'en raison de ses principes politiques et de ses habitudes de société Mgr Lambruschini ne pouvait rester chargé d'entretenir les rapports de la cour de Rome avec le gouvernement français, sans compromettre la bonne intelligence que nous avions un désir et un intérêt égal à faire durer : les choses s'étaient encore envenimées depuis mon départ; elles en étaient venues à ce point que, pour éviter un éclat, il n'y avait pas un moment à perdre. Cette communication devant être désagréable au pape, je désirais qu'il fût prévenu à l'avance de la démarche que les instructions que mon gouvernement me prescrivaient de faire auprès de lui ».

Le cardinal Bernetti m'écouta sans surprise, et bien qu'il fût personnellement contrarié de la demande que j'allais faire, il s'engagea à en prévenir le pape... « Sa Sainteté, me dit-il, sera charmée du retour à Rome de Lambruschini; il s'aidera de ses conseils et profitera de la première occasion pour le mettre à ma place. Si c'est là ce que vous voulez, vous aurez satisfaction. Mais le changement de votre nonce opéré spontanément par le pape entraînerait d'autres mesures administratives auxquelles nous ne pouvons songer aujourd'hui. Il faudra donc que l'exigence de votre gouvernement soit connue, et on saura à Paris comme à Rome que vous avez à peu près congédié le représentant de Sa Sainteté. Croyez-vous que cela soit pour vous d'un bon effet dans le monde catholique?... »

La dépêche du général Sebastiani était trop positive pour que je pusse m'arrêter à ces considérations. J'insistai donc auprès du cardinal Bernetti pour qu'il me mît promptement en mesure de donner satisfaction à mon gouvernement.

Grégoire XVI me répondit comme son ministre : « Que dans l'intérêt même du gouvernement du roi, il convenait de procéder avec une certaine lenteur; il serait fâcheux que les catholiques de France crussent que le renvoi du nonce avait été demandé et obtenu précipitamment. Il avait d'ailleurs d'autres motifs encore pour ne se pas presser; l'état de la religion en France lui inspirait de graves préoccupations. Comment un représentant du Saint-Siège serait-il reçu à Paris? » Je répondis de manière à lever autant qu'il était en moi à cet égard les scrupules du pape; et le général Sebastiani, à qui je les fis connaître, m'autorisa à répondre officiellement que le nouveau nonce apostolique serait entouré à Paris des plus affectueux égards et y jouirait de tous les honneurs, prééminence et distinctions dont avaient joui ses prédécesseurs. Le pape rassuré par ces promesses consentit après un certain délai à nommer un nouveau nonce en France. Mais la difficulté de trouver dans la prélature un sujet propre à cet emploi était fort grande.

L'année 1831 s'acheva sans qu'un successeur eût été donné à Mgr Lambruschini. L'expédition d'Ancône et les désordres qui la suivirent pendant les six premiers mois de 1832 me

laissaient à Rome dans une position peu favorable pour reprendre cette négociation. Quand l'autorité pontificale fut rétablie à Ancône, et par suite mon crédit à Rome, je me remis en quête d'un prélat propre à la nonciature de France; et il s'en présenta deux entre autres, qui à des titres différents se recommandaient au choix du gouvernement. L'un était Mgr Grasselini, délégat à Ancône, l'autre Mgr Foscolo, patriarche de Jérusalem.

Le premier avait établi à Ancône d'excellents rapports entre les autorités pontificales et le corps d'occupation français. Il était jeune, d'une famille peu considérable. Sa nomination à Ancône avait été pour lui un avancement inespéré et c'eût été enfreindre toutes les règles de la hiérarchie que de le nommer d'emblée au premier poste de la diplomatie romaine. Son concurrent Mgr Foscolo était un personnage bien plus considérable. Le patriarcat de Jérusalem le plaçait au premier rang des dignitaires de l'Église. Il était d'une grande maison de Venise et à ce titre vu avec faveur par le pape qui, Vénitien lui-même, restait un peu sous le charme des grandeurs aristocratiques de sa patrie. Mgr Foscolo avait de plus beaucoup d'esprit et d'éloquence, on le citait parmi les premiers prédicateurs de l'Italie. — Tant d'avantages ne lui obtenaient cependant pas une considération générale. Il avait été gouverneur du duc de Lucques et son élève lui faisait peu d'honneur. La régularité de ses mœurs était suspecte et le désordre de ses affaires privées était patent. Les amis de Mgr Foscolo, et il en avait de très accrédités dans la haute société romaine, assuraient : « que de fortes sommes lui étaient dues par la cour de Lucques et qu'il ferait honneur à ses affaires aussitôt qu'il aurait gagné ses procès. Quant aux légèretés prétendues de sa conduite, la bienveillance du pape le justifiait suffisamment, car si de tels reproches eussent été fondés, aucune considération n'aurait porté Grégoire XVI à l'indulgence. »

Après tout, un nonce n'a pas charge d'âmes, ses fonctions sont surtout politiques et j'étais fort touché de l'avantage de donner pour chef au corps diplomatique de Paris et de placer en regard de notre clergé légitimiste un représentant du pape d'une illustre naissance, d'un beau talent, ayant

l'habitude du grand monde et disposé à mettre toute son influence au service de notre nouvelle dynastie. Je promis donc mon appui à Mgr Foscolo, sans lui cacher cependant qu'il avait un concurrent que je ne voudrais pas desservir. Il devina le nom de Mgr Grassellini et l'orgueil du patricien de Venise s'indigna de cette concurrence. Il n'admettait pas qu'un petit bourgeois de Palerme pût lui disputer sérieusement la nonciature de France, et était bien sûr, me dit-il, que le roi Louis-Philippe ayant à choisir n'hésiterait pas entre les deux. — Plein de confiance dans son succès, il me demanda seulement de ne rien précipiter et partit pour aller plaider sa cause auprès du roi. Moi-même je partis peu après et quittai l'ambassade de Rome sans avoir mis fin à cette affaire.

A mon arrivée à Paris, je trouvai Mgr Foscolo établi aux bains de Tivoli dans un appartement bien élégant pour un patriarche. Il me pressa fort de me mêler de ses affaires; je m'y refusai, sous prétexte qu'elles regardaient désormais le marquis de la Tour-Maubourg, mon successeur à Rome. J'avais perdu de vue depuis plusieurs mois Mgr Foscolo, quand, au moment de mon départ pour Vienne, on m'apporta une lettre de lui. Il était malade, malheureux, ne pouvait sortir et me demandait instamment de venir le voir. Il logeait alors sur le boulevard Montparnasse dans un hôtel de meilleure apparence que les bains de Tivoli. Je ne retrouvai plus ni le feu de son esprit ni la grâce de ses manières. Après quelques discours peu suivis, il me remit avec solennité un papier cacheté qu'il tenait entre les mains. « Voici, me dit-il, une lettre que je vous adresse, lisez la quand vous serez rentré chez vous, et venez, je vous en supplie, demain, me rapporter la réponse; quelle qu'elle soit, je vous demande instamment de ne pas me la faire par écrit, il me sera moins pénible de l'entendre de votre bouche. »

A peine remonté dans ma voiture, je rompis le cachet et parcourus, avec un sentiment de surprise et de pitié, un long écrit dans lequel Mgr Foscolo me racontait les circonstances de sa ruine et de ses malheurs; « il me savait bon catholique et sans doute j'attacherais du prix à sauver l'honneur d'un évêque. Le sien serait perdu sans ressource s'il ne trouvait pas une somme de trois cent mille francs dans le délai de

quarante-huit heures. Il s'adressait à moi avec confiance pour réclamer ce service et ne doutait pas que je le lui rendisse volontiers ». Eussé-je voulu venir en aide à Mgr Foscolo, l'énormité de la somme qu'il disait nécessaire m'en ôtait les moyens et diminuait beaucoup pour moi l'embarras du refus. Son étrange demande, adressée à un homme qu'il connaissait à peine, dénotait un manque absolu de dignité dans le caractère et de solidité dans le jugement. Je m'applaudis beaucoup de n'avoir pas réussi à donner un tel nonce à la France et je rompis tous rapports avec le patriarche de Jérusalem. J'ai su depuis qu'il était retourné à Rome et y vivait des bienfaits du pape, dans une obscurité à laquelle sa naissance et ses talents ne semblaient pas l'avoir destiné.

La nonciature de France est restée vacante plusieurs années et l'intérim a été géré par l'abbé Garibaldi, qui s'est acquitté honorablement et avec utilité de son emploi, mais qui, simple chargé d'affaires, n'a pas pu prendre sur le clergé français l'influence et l'autorité qu'aurait exercée un nonce apostolique. Quant à Mgr Lambruschini, il a reçu le chapeau de cardinal, et ainsi que l'avait prévu le cardinal Bernetti, il l'a remplacé comme secrétaire d'État, emploi dans lequel son influence sur l'épiscopat français est devenue plus grande encore.

Après le rappel du nonce Lambruschini, le gouvernement du roi restait en présence de Mgr de Quélen, dont l'opposition lui était bien plus redoutable, et contre lequel mon influence à Rome ne lui offrait qu'une faible ressource, car le pape n'avait ni la volonté ni le pouvoir de déplacer de son siège l'archevêque de Paris. Un long entretien que j'avais eu avec ce prélat, au moment de mon départ pour Rome, ne me laissait pas l'espoir que ses dispositions à l'égard de la dynastie de juillet pussent jamais devenir favorables. Une amie intime de ma femme m'avait demandé avec insistance de ne point partir pour Rome sans venir la voir. Je m'étais fort défendu de promettre cette visite qui, en raison de la multiplicité de mes affaires et du peu de temps qui me restait, était véritablement pour moi un embarras et une contrariété. Je suppliai donc madame de Caffarelli de venir recevoir mes adieux chez madame de Sainte-Aulaire

et de m'y donner ses ordres si je pouvais faire quelque chose à Rome pour son service; mes excuses n'avaient pas été acceptées. — « L'affaire dont il s'agissait intéressait une personne considérable qui ne pouvait en ce moment se montrer en public. Elle m'attendait cachée dans la maison de madame de Caffarelli et plaçait toute confiance dans mon honneur. Cependant, pour écarter la chance d'une indiscrétion involontaire, notre rencontre ne devait avoir lieu que quand j'aurais pris congé du roi, des ministres et même de ma famille, et on exigeait ma parole que je continuerais mon voyage sans rentrer chez moi ni m'arrêter à Paris dans aucune autre maison. »

Je connaissais bien l'excellente madame de Caffarelli, je savais que pendant la Restauration elle avait été constamment engagée dans des conspirations de toutes couleurs, particulièrement dans celles qui aboutissaient à l'Italie; je ne doutai pas qu'un conspirateur de ce pays ne fût en ce moment chez elle, mais pourquoi s'y cachait-il?... Au mois de mars 1831, les personnages de ce genre marchaient à Paris la tête levée et y tenaient le haut du pavé. Quoiqu'il en pût être, je ne voulais pas désobliger une amie intime de madame de Sainte-Aulaire : j'acceptai donc les conditions qui m'étaient faites, et, en partant pour Rome, je fis arrêter ma voiture au coin de la rue Saint-Guillaume où logeait madame de Caffarelli. Son fils Eugène, qui depuis a épousé ma nièce mademoiselle de Juigné, m'attendait devant la porte. Il me fit monter par un escalier dérobé et m'introduisit... mystérieusement dans une chambre où sa mère était seule. En me voyant entrer elle prêta quelques instants l'oreille pour entendre si personne ne montait après moi. Puis, me faisant signe de la suivre, elle souleva une portière, ouvrit une porte et me poussa dans une chambre où je me trouvai en face de l'archevêque de Paris. Je crus rêver. — « Oh! mon Dieu, Monseigneur! lui dis-je, pourquoi ce mystère et ce déguisement? » Le vénérable prélat était affublé d'une perruque blonde à longues boucles et portait un habit bourgeois. Il me répondit avec une mansuétude peut-être un peu étudiée : « Ne savez-vous donc pas que ma vie et ma liberté sont menacées, que je suis proscrit et dépouillé, que je vis du pain des pauvres, et

dois chercher chaque soir un asile pour reposer ma tête? »

Mgr l'archevêque s'asseyant alors me fit avec de longs et tristes détails le récit des persécutions qu'il avait souffertes et du honteux abandon dans lequel le gouvernement le laissait. « Une somme importante provenant de mon patrimoine, me dit-il, a été pillée à l'archevêché. Conflans, ma propriété particulière, a été dévasté. Rien dans ma conduite ne m'avait mérité ces malheurs. Je puis le prouver par un écrit du préfet de police (M. Baude) qui, après avoir lancé contre moi un mandat d'amener, s'est accusé d'avoir été trompé par de faux rapports et m'a rendu les meilleurs témoignages. Le gouvernement peut-il ignorer d'ailleurs que depuis six mois je m'emploie avec zèle et utilité à maintenir dans de bonnes voies le clergé de mon diocèse? Depuis six mois, cependant, il me laisse bafouer sur tous les théâtres publics; les pamphlets les plus injurieux contre moi sont colportés et criés dans les rues. C'est à ces causes qu'il faut attribuer la fureur aveugle de la populace dont je suis devenu l'objet. Quoiqu'il puisse m'arriver, au reste, j'aurai autant de courage que de résignation et je continuerai à administrer mon diocèse en communiquant comme je pourrai avec mes vicaires et mes curés... »

J'avais écouté Mgr de Quélen la tête basse et le rouge au front; je n'avais certes pas la volonté d'atténuer les honteux désordres du 14 février, ni la faiblesse plus honteuse encore que le gouvernement avait mise à les réprouver. Pour être tout à fait juste, cependant, il eût fallu reconnaître que la première cause du scandale était l'audacieuse provocation du parti légitimiste dans Saint-Germain-l'Auxerrois. Si, après les premiers accès de l'effervescence populaire, il eût convenu à l'archevêque de Paris de se rapprocher du gouvernement du roi et de réclamer sa protection, elle ne lui eût certes pas été refusée; mais au fait, malgré sa piété sincère et toutes ses vertus évangéliques, Mgr de Quélen était homme de parti. Ce n'était pas seulement le zèle de la maison du seigneur qui le poussait à rechercher la couronne de martyre. Tout considéré, et les sentiments personnels du roi et ceux de l'archevêque lui-même et ceux de la population de son diocèse à son égard, je croyais dans la convenance de tous

et surtout dans l'intérêt de la religion, que Mgr de Quélen donnât sa démission. Je me hasardai donc à lui représenter que le mystère dont l'administration ecclésiastique était réduite à s'entourer ne pouvait manquer d'augmenter encore l'injuste méfiance dont elle était l'objet. Mgr de Quélen comprit la portée de cette insinuation. Toute proposition d'accepter un autre siège eût évidemment été repoussée comme une offense. Mais je trouvai une résolution moins arrêtée quand je parlai du « cardinalat comme d'un témoignage éclatant qui prouverait au monde entier la haute estime que le chef de l'État et le chef de l'Église conservaient à Mgr l'archevêque. » — « Ma soumission pour le Saint Père est et restera sans bornes, me répondit Mgr de Quélen, je n'hésiterai jamais à faire tous les sacrifices qu'il jugera utiles au bien de l'Église. Et c'est surtout pour vous prier de déposer aux pieds de Sa Sainteté l'expression de ces sentiments que j'ai voulu vous voir avant votre départ pour Rome. »

Notre entretien se prolongea assez longtemps; je ne sais si j'eusse dû prendre au sérieux la proposition que me fit Mgr de Quélen de m'accompagner à Rome. — « Je me placerai dans une de vos voitures me dit-il et je passerai pour votre médecin. » — Au fond le bon prélat avait grand'peur, et eût fort voulu en ce moment échapper à une situation dont il s'exagérait les dangers. Je demeurai convaincu qu'on obtiendrait sa démission de l'archevêché de Paris au prix d'un chapeau de cardinal et j'écrivis en ce sens à Sebastiani à qui je rendis de Lyon un compte fidèle de mon entretien. Je feignis seulement que je l'avais eu avec un ami particulier de l'archevêque. J'avais promis de ne pas dire que je l'eusse vu personnellement.

Dans la première audience qui me fut accordée à Rome par le pape, je ne manquai pas de lui représenter combien il importait aux intérêts de la religion que le clergé déposât tout esprit d'opposition systématique contre le gouvernement, et je le suppliai de donner à cet égard à Mgr l'archevêque de Paris quelques bons avis dont il avait grand besoin.

Grégoire XVI m'écouta avec bienveillance, entra dans mes raisons et se montra fort disposé à prêter au roi tout l'appui qui dépendrait de lui. J'eus bientôt à réclamer l'effet

de ces bonnes intentions dans une affaire dont Mgr de Quélen profita pour susciter au gouvernement de fort grands embarras. Malheureusement les principes dont il se porta alors le défenseur avaient faveur à la cour de Rome. Elle approuva sa conduite, et mes reproches, loin de lui nuire, devinrent pour lui un titre de plus à la confiance du Saint-Siège.

Les hommes de la génération actuelle savent à peine de quoi il s'agissait en 1790 dans les débats si animés de l'Assemblée Constituante sur les matières religieuses. Lors du concordat de 1801, la plupart des prêtres ayant prêté serment à la constitution civile du clergé, firent leur soumission au pape Pie VII. Ceux qui s'étaient mariés obtinrent des brefs de sécularisation et l'absolution fut facilement accordée à tous ceux qui s'étaient souciés de l'obtenir. A peine en 1830 en restait-il quelques-uns dont la position n'eût pas été régularisée. Ces schismatiques obstinés étaient l'objet d'une surveillance très attentive de la cour de Rome. Aucun ne lui échappait. En évitant tout scandale inutile, elle les attendait au terme de leur vie et leur demandait alors une rétractation publique, à défaut de laquelle les derniers sacrements étaient inflexiblement refusés au moribond. Mgr l'archevêque n'avait garde de se relâcher en pareil cas de la rigueur des prescriptions canoniques. L'abbé Grégoire, ancien évêque constitutionnel du Loir-et-Cher, mourut à Paris le 28 mai 1831. C'était un vieux républicain, ennemi passionné des rois et violent contre les papes comme un sectaire. Par une suite de ces contradictions dont les révolutions gardent le secret, cet homme dont la bouche était pleine de sang, était humain dans les actes, de mœurs irréprochables, d'un commerce doux et facile. Il avait eu le bon esprit de renoncer à la politique et il achevait de vivre paisiblement dans la retraite, toujours inflexible dans ses doctrines qui le séparaient de la cour de Rome. Quand il sentit approcher sa fin, il voulut remplir ses devoirs religieux et fit appeler le curé de sa paroisse; mais l'archevêque de Paris faisait bonne garde, et en conformité aux ordres de la cour de Rome, il avait ordonné que les derniers sacrements ne fussent administrés à l'ancien évêque de Blois que s'il désavouait publiquement les actes et les doctrines par

lesquels il s'était mis en guerre ouverte avec le Saint-Siège.

L'opinion publique, vivement préoccupée de cette affaire, en suivait la marche avec un vif intérêt. C'est une particularité bizarre de l'esprit parisien, qu'une grande indifférence pour les cérémonies religieuses s'y combine avec une violente colère quand ces cérémonies ne sont pas accomplies au gré de ceux qui les réclament. Des hommes qui pendant toute leur vie ne sont pas entrés dans une église, ou qui n'y sont entrés que dans un esprit d'insulte et de profanation, sont disposés à se porter aux plus violents excès quand les dispensateurs des choses saintes ne se croient pas permis d'y faire participer des pécheurs publics et scandaleux. Le gouvernement de la Restauration avait eu à lutter plusieurs fois contre les désordres produits par ces dispositions. Louis-Philippe et ses ministres prirent l'alarme quand ils apprirent qu'une pareille épreuve les attendait. Les libéraux révolutionnaires avaient résolu en effet de ne pas laisser échapper l'occasion qu'allait leur offrir l'émotion populaire; ils n'épargnaient rien pour l'exalter, se tenaient prêts à la diriger et se promettaient bien d'en faire sortir de grands désordres. Parmi le petit nombre des prêtres catholiques que la piété de la reine avait retenus auprès de la famille royale, l'abbé Guillon était un des plus distingués. Irréprochable dans sa doctrine et dans ses mœurs, connu dans les saintes lettres par des ouvrages d'érudition estimés, il n'était cependant pas fort sur le droit canonique. Son caractère manquait de mesure et son esprit était faussé par certains travers. — Tel quel, l'abbé Guillon était fort en faveur au Palais-Royal où il exerçait les fonctions de premier aumônier de la reine.

Marie-Amélie était charmée d'avoir trouvé un prêtre bien orthodoxe pour cet emploi, et l'évêché de Beauvais étant devenu vacant peu de temps après la révolution de Juillet, l'abbé Guillon y fut nommé par le roi. Le procès canonique qui suivant l'usage devait précéder son installation par le pape s'instruisait au mois de mai 1831.

J'ai dit que l'abbé Grégoire avait des habitudes au Palais-Royal, il y avait apparemment connu l'abbé Guillon et ce fut sans doute pour ce motif qu'il le fit appeler à son lit de mort et lui demanda d'entendre sa confession.

Il faut être fort instruit sur ces matières pour comprendre qu'un prêtre catholique puisse manquer à ses devoirs en assistant un moribond et en lui donnant les consolations de la religion qu'il réclame. Soit par ignorance de la décision de l'archevêque, soit par un sentiment de charité, peut-être aussi par déférence pour le roi, l'abbé Guillon se rendit chez l'abbé Grégoire, entendit sa confession et lui administra les derniers sacrements. Il n'est pas permis de s'enquérir de ce qui avait pu être dit au tribunal de la pénitence. Sans doute le prêtre, juge souverain sur la terre, avait trouvé les dispositions de son pénitent satisfaisantes et son repentir suffisant puisqu'il l'avait absous. Mais le commandement de l'archevêque de Paris avait été enfreint, et l'abbé Grégoire avait été réconcilié avec l'Église catholique sans qu'elle eût reçu la satisfaction publique à laquelle elle avait droit pour un demi-siècle de scandale.

L'abbé Grégoire a emporté dans l'autre vie le secret de sa conscience, il a comparu devant le juge suprême qui sait seul distinguer le cas où l'erreur de bonne foi mérite miséricorde, de ceux où elle est la punition d'un orgueil endurci et aggrave la faute du coupable dont elle étouffe les remords. Quoiqu'il en soit, l'archevêque de Paris ne tint pas compte de l'intervention de l'évêque nommé de Beauvais, il fit défense à tous les curés de son diocèse de recevoir dans leur église le corps du défunt et de célébrer pour lui l'office des morts. Tout le clergé de Paris se montra obéissant à son premier pasteur, et le curé de l'Abbaye-aux-Bois, sur la paroisse duquel était mort l'abbé Grégoire, déclara qu'aucune violence ne le contraindrait à lui jeter de l'eau bénite.

Le gouvernement du roi se trouvait ainsi dans l'embarras auquel il avait cru échapper en obtenant que les sacrements fussent administrés à M. Grégoire; la tranquillité de Paris était menacée par une foule de révolutionnaires qui accouraient à la maison mortuaire prête à se livrer à tous les excès. Casimir Périer prit alors une résolution que le grand intérêt public ne suffit peut-être pas à justifier : se fondant sur un décret du 23 prairial an XII, il fit signifier au curé de l'Abbaye-aux-Bois que les obsèques se feraient dans son église avec ou sans son concours, et qu'à son défaut il commettrait

d'autres prêtres pour officier à sa place. Le curé ne pouvait opposer la force à la force. Il fit ouvrir la porte de l'Abbaye-aux-Bois et sortit processionnellement de l'église, suivi de son vicaire, des habitués de la paroisse, des bedeaux et des suisses de service. Les prêtres peu scrupuleux que le ministère avait trouvés, je ne sais où, reçurent le corps suivi d'un nombreux cortège dont les ministres du roi faisaient partie et récitèrent les prières d'usage. Tout se passa pendant l'office avec une décence extrême, mais quand il fut terminé le peuple détela le corbillard et le traîna au cimetière du Montparnasse. Là furent prononcés sur le cercueil, des discours qui honoraient le régicide et en revendiquaient la gloire pour les hommes de la révolution de Juillet, qui suivant les orateurs, n'avaient pas dégénéré de ceux de 1793. Après les obsèques de l'abbé Grégoire on ne s'occupa plus guère à Paris de sa vie, de sa mort et de son orthodoxie, mais il n'en fut pas ainsi à Rome où je restai chargé d'une négociation de la nature la plus délicate [1].

***

Quelques années après la mort de l'abbé Grégoire, une nouvelle occasion se présenta pour Mgr de Quélen de défendre les dogmes et la discipline catholique, et la conduite qu'il tint dans ces circonstances lui fit d'autant plus d'honneur qu'elle fut exempte de tout soupçon d'esprit de parti et d'animosité personnelle.

L'ancien évêque d'Autun vivait encore en 1838. On a quelque peine à reconnaître sous ce nom Mgr de Talleyrand, prince souverain de Bénévent et vice-grand électeur sous l'empire, puis grand chambellan de Louis XVIII et de Charles X, puis enfin ambassadeur du roi Louis-Philippe à

1. Cette négociation, que le comte de Sainte-Aulaire raconte dans ses *Mémoires*, était en effet très difficile. L'abbé Guillon devait être nommé évêque de Beauvais, et le désir du roi était connu. Le refus des bulles par le Pape risquait d'être exploité par ceux qui voulaient aigrir les rapports entre le gouvernement et le Saint-Siège. L'abbé Guillon, apprenant qu'il n'était pas agréé par Rome, eut la sagesse de se soumettre. M. de Sainte-Aulaire mit adroitement à profit ces circonstances et après beaucoup d'instance, il obtient que l'abbé Guillon fût préconisé évêque du Maroc. Mgr de Quélen, archevêque de Paris, après une longue résistance, finit par autoriser le sacre de l'évêque du Maroc à Notre-Dame.

Londres. Le public avait presque oublié l'identité de ces personnages, et moi-même qui ai vécu dans l'intimité de M. de Talleyrand pendant sa dernière année, j'oubliais le plus souvent ses diverses métamorphoses. Il avait pris une part si considérable aux événements qui pendant sa longue carrière avaient plusieurs fois changé la face de l'Europe; il avait si souvent bravé l'opinion dans des circonstances capitales, que le fait d'avoir, près d'un demi-siècle auparavant, dit la messe au Champ-de-Mars, sur l'autel de la Fédération, passait presque inaperçu dans sa vie. Accusé injustement, mais non sans quelque vraisemblance, d'avoir participé à la mort du duc d'Enghien, M. de Talleyrand a été en faveur sous la maison de Bourbon. Prêtre marié à une femme divorcée, il a fait en 1804 les honneurs de la cour impériale au souverain pontife, a été admis dans son intérieur et a obtenu son amitié, indépendamment de son estime. « *Mousou de Talleyrand... ah! mousou de Talleyrand* », disait un jour le vénérable Pie VII en levant les yeux et la main au ciel. Puis l'expression de sa figure changea tout à coup et il ajouta... « *Ma... je l'aime...* » C'est de M. de Talleyrand lui-même que je tiens cette anecdote qu'il aimait à raconter.

L'austérité de Grégoire XVI ne pouvait être séduite par le charme de Mgr de Talleyrand qu'il ne connaissait pas personnellement. C'était toujours pour lui l'évêque constitutionnel d'Autun, qui devait à l'église une rétractation positive de ses erreurs et une amende honorable pour les scandales de sa vie passée. Mgr de Quélen, ancien grand vicaire et coadjuteur du cardinal de Périgord, conservait des sentiments de respect et d'attachement pour la maison de Talleyrand et désirait obéir aux ordres qu'il avait reçus du Saint Père sans être obligé de recourir à des moyens extrêmes. Il négocia avec de grands ménagements et fut habilement secondé par la duchesse de Dino, dont l'influence sur son oncle était fort grande.

La santé du prince s'altérait, il approchait visiblement du terme de sa carrière. Bien qu'il n'eût jamais redouté de braver l'opinion, l'idée de mourir en apostat pouvait étonner sa fermeté. Je ne voudrais pas dire d'ailleurs que des sentiments d'un autre ordre, plus élevé que celui des convenances

et du respect pour la tradition de famille, n'aient pas dans ses dernières années influencé ses résolutions. A aucune époque de sa vie, je ne l'ai entendu prononcer une parole impie ou irrespectueuse pour le culte qu'il avait quitté. Quoiqu'il en soit, il accueillit les ouvertures de l'archevêque et consentit à recevoir l'abbé Dupanloup. Les entretiens fréquents et prolongés qu'il eut avec ce vénérable ecclésiastique le déterminèrent à rentrer dans le sein de l'église et à donner par écrit la rétractation qui lui était demandée.

Il est constant que, dans le courant de l'année 1837, M. de Talleyrand avait rédigé et écrit de sa main une lettre au pape, dans laquelle il protestait de sa volonté de vivre et de mourir dans la foi catholique, apostolique et romaine, se soumettant respectueusement au jugement qui serait porté de sa conduite par le Saint-Siège. Cette déclaration, envoyée à Rome par l'archevêque de Paris, n'y fut pas jugée satisfaisante : très explicite quant au dogme, elle ne l'était pas suffisement quant à la discipline, et l'archevêque de Paris reçut l'ordre de réclamer l'insertion textuelle d'une phrase par laquelle M. de Talleyrand reconnaîtrait la faute qu'il avait commise en 1790 en prêtant serment à la constitution civile du clergé et en exprimerait sans équivoque son repentir. Soit que cette exigence lui parût trop sévère, soit qu'il ne vît pas de péril dans la demeure, M. de Talleyrand ne se hâta pas de donner satisfaction à Mgr l'archevêque et la négociation. suspendue pendant plusieurs mois, n'était pas encore terminée au printemps de 1838.

J'étais alors à Paris en congé, et j'avais repris mes habitudes d'intimité avec M. de Talleyrand; j'allais chez lui presque tous les jours et j'eus l'occasion de remarquer sur la table auprès de laquelle il restait assis une grande partie de la matinée, des livres de piété à la place des brochures politiques dont elle était chargée d'ordinaire. Je sus que les visites de l'abbé Dupanloup devenaient de plus en plus fréquentes, et dans un éloge de M. Reinhard que M. de Talleyrand avait composé et qu'il voulut prononcer lui-même à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dont il était membre, on remarqua un passage où le mot *devoir* était prononcé avec une inspiration presque religieuse. L'extérieur

de M. de Talleyrand était alors encore peu changé. Sa physionomie toujours sans mouvement restait intelligente et fine; sa parole, brève et saccadée comme d'ordinaire, manquait quelquefois d'à-propos, mais il retrouvait toute sa présence d'esprit pour réparer les *spropositi* que la distraction lui faisait commettre. Peu de jours avant sa mort, je dînais auprès de lui, il me dit : « Que ne retournez-vous à Rome? Ce poste vous conviendrait mieux que celui de Vienne. Vous êtes religieux, le pape vous ferait cardinal et vous recommenceriez le cardinal de Bernis. » Ce n'était pas une plaisanterie. M. de Talleyrand oubliait en ce moment que j'étais marié; je n'eus pas l'air de m'apercevoir de sa méprise et lui répondis en riant : « C'est bien, mais que ferais-je alors de madame de Sainte-Aulaire? — Point d'embarras, reprit M. de Talleyrand sans hésiter; si vous recommencez *le cardinal de Bernis*, madame de Sainte-Aulaire pourra recommencer la princesse *Santa Croce.* »

La séance de l'Académie où M. de Talleyrand prononça l'éloge du baron Reinhard avait épuisé ses forces. Son dépérissement fut rapide et sa fin imminente. L'archevêque de Paris fit alors déclarer à la famille qu'elle ne devait compter de sa part sur aucune complaisance, et que, si la rétractation demandée par la cour de Rome n'était pas signée pendant que M. de Talleyrand conservait toute sa connaissance, la sépulture chrétienne lui serait refusée après sa mort.

La duchesse de Dino accomplit le pénible devoir de transmettre à son oncle cet avertissement sévère. Deux actes furent alors rédigés qui, dans leur contexte, ne différaient de celui que M. de Talleyrand avait écrit de sa main et envoyé au pape l'année précédente, que parce que la constitution civile du clergé de 1790 y était condamnée d'une manière plus explicite. Sans doute, quand il confessait les erreurs et les fautes de toute sa vie, il ne devait pas lui en coûter beaucoup de désavouer l'œuvre schismatique de l'Assemblée Constituante à laquelle le fougueux évêque de Loir-et-Cher, Grégoire, s'était cramponné en mourant avec une obstination désespérante.

De fait, cependant, les actes dont Mgr l'archevêque de Paris avait approuvé la minute, n'étaient pas encore signés, quand,

le 18 mai 1838, le bruit se répandait dans Paris que M. de Talleyrand n'avait plus que quelques heures à vivre. Je courus à son hôtel. Dans le salon qui précédait la chambre à coucher, je trouvai réunies quelques personnes de sa famille que je n'y rencontrais pas d'habitude. Tout avait déjà l'aspect d'une scène de mort. La duchesse de Dino quittait rarement le chevet du lit de son oncle. Sa fille Pauline, aujourd'hui madame de Castellane, s'en éloignait moins encore. Les portes restaient ouvertes et l'on entendait distinctement la voix encore forte et accentuée du moribond. En traversant la pièce où j'étais, madame de Dino m'aperçut et vint à moi, elle marchait comme par ressorts et toute sa personne portait l'empreinte d'une agitation convulsive. « Ne vous éloignez pas, me dit-elle, d'une voix profondément altérée. Nous aurons besoin de vous. Barante vous dira de quoi il s'agit. »

M. de Barante m'expliqua en effet, que sans apporter un refus péremptoire à ce qu'on demandait de lui, M. de Talleyrand perdait du temps; de moment en moment il pouvait lui devenir impossible de tenir la plume; de son côté l'archevêque de Paris insistait pour que la rétractation eût un caractère de publicité. Il exigeait que les actes préparés fussent présentés au moribond en présence d'un certain nombre de personnes, qui déposeraient au besoin qu'il avait agi en pleine connaissance de cause, et manifesté par des signes non équivoques, son adhésion à la déclaration écrite. Quatre témoins avaient été proposés et agréés par l'archevêque : c'étaient le duc de Poix, MM. Royer-Collard, de Barante et moi.

Je restai toute la journée à l'hôtel de la rue Saint-Florentin, et j'y vis arriver successivement bon nombre de personnes que des relations de famille ou d'intimité ne permettaient pas d'écarter en un moment pareil. A la fin de la soirée le salon était plein, et l'on s'y entretenait, avec plus de curiosité que d'intérêt, de l'état du malade, et surtout de la signature qu'il allait donner ou refuser aux actes qui opéraient sa réconciliation avec l'Église. On comptait pour le décider sur Pauline de Dino, qui jouissait sur son oncle d'un fort grand crédit. La foi de cette jeune fille était sincère, son zèle ardent,

et rien ne lui manquait pour remplir, dans ce terrible moment, l'office d'un ange gardien.

A dix heures du soir, elle demanda de nouveau à M. de Talleyrand s'il ne voulait pas signer les papiers qu'elle tenait à la main. Il répondit d'une voix ferme et résolue : « Je les signerai demain à six heures du matin. — Demain peut-être ne serez-vous plus à temps, reprit timidement Pauline. — Je suis toujours arrivé à temps, pour toutes choses, dans ma vie, » répliqua encore M. de Talleyrand, sans témoigner aucune émotion.

Ce dialogue avait lieu à quatre pas de moi et me fut rapporté sur l'heure par ceux qui venaient de l'entendre. Je le tiens pour authentique et je voudrais l'expliquer d'une manière satisfaisante. Il est certain qu'au moment où M. de Talleyrand parlait ainsi, il entendait de son lit le bruit de la chambre voisine, ou une espèce de *rout* attendait ce qui allait se passer dans un intérêt fort étranger à la charité chrétienne. Nul doute que s'il eût signé sa rétractation en ce moment, vingt messagers n'en eussent colporté et commenté la nouvelle dans tous les salons de Paris. On peut comprendre que M. de Talleyrand ait voulu être délivré de leur importune inquisition, avant d'accomplir un acte religieux. Les curieux désappointés se retirèrent et il ne resta plus dans le salon que les témoins mandés par la famille. Nous comptions y passer la nuit, mais un mieux survint dans l'état du malade, et les médecins répondirent que la nuit se passerait tranquillement. Madame de Dino nous dit que nous pouvions nous retirer, pourvu que nous nous tinssions prêts à revenir sur son premier appel. Je me couchai en rentrant chez moi et je dormais de mon premier sommeil quand on m'apporta cette ligne d'elle, d'une écriture très altérée : « Venez ici sans perdre un moment. »

Le porteur du message était en voiture, il avait été chercher M. Royer-Collard, rue d'Enfer, et devait me prendre au retour. Mais je m'habillai précipitamment et courus à pied rue Saint-Florentin. L'air consterné des serviteurs, la physionomie contractée de madame de Dino, le recueillement de l'abbé Dupanloup et de plusieurs autres ecclésiastiques m'avertirent que M. de Talleyrand touchait à sa dernière heure.

Le prince de Poix, MM. Royer-Collard et de Barante arrivèrent successivement. Quand nous fûmes réunis dans le salon du rez-de-chaussée, on ouvrit la chambre à coucher. Un grand paravent était placé devant la porte, de manière à ce que nous pussions voir, sans être vus, ce qui allait se passer.

On nous avertit que les actes préparés allaient être présentés à la signature de M. de Talleyrand. Si la force lui manquait pour tenir la plume, nous devions nous approcher du lit et observer ce qui serait dit et fait pour en rendre au besoin témoignage. Je jetai un coup d'œil sur cette triste scène, je vis M. de Talleyrand assis sur son séant en travers sur son lit, soutenu par les domestiques. Sa tête fort enveloppée de linge était appuyée sur des coussins, sa voix était encore forte, et sa main ferme. Madame de Dino rassemblant toutes ses forces, s'approcha de lui et l'avertit que le moment était venu de donner les signatures promises. Par un sentiment de fidélité bizarre à ce qu'il avait dit la veille, il demanda s'il était six heures du matin, et sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il prit la plume et écrivit assez longtemps au bas des actes dont on lui donna lecture.

Quelques minutes après, madame de Dino sortit de la chambre et se laissa tomber en fondant en larmes dans un fauteuil dans la pièce voisine. Elle tenait les papiers dans sa main et les laissa prendre par M. de Barante. Je me retirai avec lui pour les parcourir dans l'embrasure de la fenêtre. N'ayant pas pris de notes dans le temps, je n'oserai en donner ici le contexte, mais je puis affirmer sans scrupule que l'un de ces écrits contenait une profession de foi très orthodoxe; l'autre était une lettre d'envoi adressée au pape exprimant sans aucune réserve les sentiments d'un bon catholique pour le Saint-Siège apostolique.

L'encre de la signature était encore humide et les mots : *Charles-Maurice, prince de Talleyrand-Périgord* étaient tracés en caractères fermes et sans abréviations. Les portes de la chambre se refermèrent : le mourant, resté seul avec l'abbé Dupanloup, reçut les derniers sacrements et rendit le dernier soupir le même jour — mai 1838. — Les obsèques eurent lieu le surlendemain à l'église de l'Assomption avec une

grande pompe religieuse. La tranquillité de la capitale ne fut pas troublée, un affligeant scandale fut épargné aux âmes religieuses, et la discipline ecclésiastique avait été maintenue dans toute sa rigueur.

Dieu seul sonde le cœur et les reins. Je n'ai point à examiner ici ce qu'il faut croire des dispositions de M. de Talleyrand à son heure suprême; j'aime à penser que Dieu lui a fait miséricorde, que sa soumission a été sincère et qu'en mourant il n'a pas seulement, comme le dit alors une femme d'esprit, montré qu'il *savait bien vivre*. Quoiqu'il en soit, la conduite de l'archevêque de Paris à son égard est exceptée de tout blâme. Ses exigences n'ont pas dépassé la mesure de son devoir et il n'a manqué ni à la charité chrétienne, ni aux convenances sociales. Plusieurs fois il se présenta à la porte du malade pour demander de ses nouvelles. Il n'insistait pas pour entrer dans la crainte d'être importun, mais il lui fit dire qu'il donnerait volontiers sa vie pour lui. « M. l'archevêque a un meilleur usage à faire de sa vie » répondit M. de Talleyrand quand on lui rendit ce message.

La satisfaction du pape fut grande en recevant la rétractation du dernier évêque ayant adhéré à la constitution civile du clergé; on croyait à Paris qu'il donnerait de la publicité à cet hommage rendu à la discipline ecclésiastique. Grégoire XVI avait d'autres pensées. Ce n'était jamais pour la satisfaction d'un orgueil mondain qu'il se montrait exigeant et sévère, il s'était cru obligé en conscience de montrer que la jurisprudence romaine est égale pour tous. Plus la situation du prince de Talleyrand était élevée, plus son rôle dans le monde avait été grand, plus il importait de le soumettre à la règle commune.

Ce point obtenu, la bonne conduite prescrivait de garder le silence. La rétractation du prince de Talleyrand reste enfermée dans les archives du Vatican et n'en sortira probablement jamais.

COMTE DE SAINTE-AULAIRE

LES

SOUVENIRS DE LEÏLA HANOUM

Il fut un temps, qui n'est pas encore bien éloigné, que les Turcs nous faisaient à nous, Occidentaux, l'effet d'hommes prodigieusement différents, à peine humains, sûrement idolâtres, qu'on ne pouvait pas du tout comprendre et desquels on ne pouvait pas du tout être compris. Le savant historien Gustave Schlumberger, écrivant, il n'y a pas vingt ans, son *Siège de Constantinople*, s'en référait presque exclusivement aux sources chrétiennes, alléguant pour justification que les livres musulmans, dans leur texte original, ne sont pas accessibles même aux érudits de chez nous. Rien de plus fâcheux, rien de plus contraire à l'équité, rien de plus nuisible aux recherches sincères qu'une telle ignorance, lorsqu'il s'agit d'histoire. Et, lors même qu'il s'agit seulement de politique, ou d'économie géographique, ou de commerce, ou d'industrie, il en va exactement de même; et nos extraordinaires préjugés à propos de l'Islam, en général, et des Ottomans, en particulier, ne cesseront jamais de nous jouer les plus mauvais tours. Il est d'ailleurs bien périlleux d'être ignorant; et toutes les guerres, et tous les massacres, et toutes les barbaries internationales n'ont jamais eu leur source que dans l'incompréhension réciproque des divers peuples qui se sont déchirés

parce qu'ils ne se connaissaient pas, et qui se seraient aimés, ou du moins tolérés, s'ils s'étaient connus. Les pacifistes, gens de bonne foi et de grande naïveté, ont préconisé pour l'établissement de la paix universelle des cataplasmes sans nombre à mettre sur toutes nos jambes de bois. Je préconise, moi, comme unique quinine à guérir nos fièvres belliqueuses, l'enseignement intensif de la géographie et la diffusion des livres de voyages.

Pour en revenir à la Turquie, les Français d'aujourd'hui n'en savent pas beaucoup plus long sur elle que n'en savaient les Français d'il y a trois cents ans; et le *Bourgeois Gentilhomme* valait bien, pour la documentation, toutes nos opérettes prétendues orientales. J'estime donc que les *Souvenirs de Leïla hanoum*, que j'ai l'honneur de présenter au public, peuvent être lus fructueusement par tout chacun, y compris nos lettrés, nos diplomates et nos professeurs en Sorbonne. J'en recommanderais même la lecture aux drogmans de notre ambassade à Constantinople, si ces drogmans, — ceux d'aujourd'hui, — partagent encore, au sujet des mœurs turques, le large dédain qui était à la mode, il y a vingt ans, parmi leurs prédécesseurs...

Les *Souvenirs de Leïla hanoum* sont, en effet, la plus pittoresque vision, et la plus photographique aussi, des mœurs ottomanes au temps de la monarchie absolue. Ce *Sérail* des Padishahs, que nous n'avions encore aperçu qu'à travers le prisme éblouissant, mais menteur, des grandiloquences d'un Victor Hugo, ce *Harem* impérial, où personne jamais ne pénétra, sauf quelques voyageuses qui ne surent pas nous montrer ce qu'elles en avaient vu, les voilà tout d'un coup dévoilés, révélés; et cela sans nulle intention de scandale, sans nul parti pris d'étrangeté, bref sans mensonge d'aucune sorte. Le nom même de l'auteur des *Souvenirs* suffit à prouver sa compétence et sa véracité, ensemble. Leïla hanoun, à qui j'eus l'honneur d'être nommé au cours de mon dernier voyage à Constantinople, est en effet une très vieille dame, qui fut tour à tour fille d'honneur, puis dame du palais auprès de plusieurs Majestés et de plusieurs Altesses, au temps du yachmak et du tcharchaf, — sous Mehmet VI, sous Mehmet V,

sous Abdul Hamid, sous Mourad, sous Abdul Aziz, et même sous Abdul Medjid Ier. Leïla donc,

Qui, d'emplois en emplois, vieillie sous sept sultans...

(pour compter aussi le dernier calife...) était encore, en 1922, la plus fine et la mieux avisée des personnes de qualité, et savait sur le bout du doigt son monde et sa Cour. Il me souvient de l'avoir admirée, au cours d'une soirée chez la sultane F..., fille de Padishah : droite comme un i, sa tasse de thé d'une main, son éventail de l'autre, elle ne perdait ni un mot, ni un coup d'œil de tout ce qui était dit ou sous-entendu dans le vaste salon princier. Et sûrement elle avait fait de même sa vie entière durant. Voilà donc, mises à la portée des Parisiens actuels, qui n'ont plus de Cour et qui savent assez mal leur monde, toutes les délicatesses et toutes les courtoisies raffinées des Turcs authentiques d'hier, lesquels descendaient en ligne directe de Roxane et de Bajazet. Il est d'ailleurs bien remarquable de constater au passage que Racine a fort probablement été le plus véridique et le plus averti de tous nos auteurs exotiques, et que la couleur locale de sa vieille tragédie laisse loin derrière elle, pour l'exactitude, toutes les productions postérieures, dont les auteurs s'imaginèrent faire merveille, en conservant les mots du vocabulaire turc (pour moins de clarté), au lieu de les traduire bonnement en français.

Il n'y a pas d'ailleurs que des peintures de Cour dans les *Souvenirs de Leïla hanoum*. Les dames du harem, en dépit des eunuques et de la discipline, n'étaient pas cloîtrées au sens monacal du mot. Le harem tout entier sortait parfois de ses grilles. On allait à la campagne. On voyageait de résidence en résidence. Il avait même des congés, des pèlerinages, de l'imprévu. Et cette vision générale de la Turquie d'il y a soixante ans n'est pas ce qu'on trouvera de moins attachant dans ces *Souvenirs*. Cette Turquie-là, toute patriarcale dans sa simplicité souriante et naïve, étonnera prodigieusement nos romantiques attardés; étonnera beaucoup aussi ceux d'entre nous qui ont perdu la foi chrétienne mais qui ont conservé les préjugés anti-musulmans. Ce ne sont pas seulement les contemporains de Montesquieu qui s'émerveillaient

qu'on fût Persan, et demandaient comment on pouvait bien faire pour l'être. Les *Souvenirs de Leïla hanoum* vont nous apprendre comment faisaient les Turcs pour être Turcs, dans le temps très heureux que les Balkaniques envahisseurs n'avaient pas obligé la Turquie à s'armer, à l'instar du Japon, de 420 millimètres à tir rapide, d'avions, de sous-marins, et de ministres de la guerre responsables devant des Parlements élus par le suffrage universel...

CLAUDE FARRÈRE

Les Souvenirs de Leïla Hanoum *ont paru en Turquie au cours des années* 1920-21. *Ils contiennent, ainsi qu'on le verra par la suite, un tableau très complet de la vie au Harem Impérial. Jamais détails aussi précis et aussi abondants ne nous avaient été donnés sur la vie des sultanes. Par ailleurs Leïla Hanoum nous fournit sur la condition de la femme turque en général tant à Constantinople qu'en province de curieux renseignements. On en jugera par le récit pittoresque d'un voyage en Albanie du Nord que nous publions aujourd'hui.*

(N. D. L. R.)

SOUVENIRS DE LEÏLA HANOUM

TRADUITS ET ADAPTÉS PAR SON FILS YOUSSOUF RAZI

VOYAGE A PRIZREN (1871)

En l'an de grâce 1286 de l'Hégire (1869), Ismaïl Rahmi pacha, de Tépédélin, étant gouverneur général du vilayet de Prizren (Haute-Albanie), mon mari fut nommé secrétaire général de cette province et s'y rendit d'abord tout seul, en me laissant à Constantinople chez mon père. Un an et demi plus tard, il vint me chercher et je fus partagée entre la joie de retrouver et de suivre mon mari et la peine de quitter mes parents pour la première fois.

Nous nous embarquâmes, à destination de Salonique, sur le bateau à vapeur égyptien *Dakhalié*. J'avais avec moi, comme personnel de ma maison, la nourrice de mon premier-né Youssouf Razi et deux esclaves circassiennes, Emsali-Nour et Pérente, que mon père m'avait données lors de mon mariage.

Le chemin de fer n'étant pas encore construit, nous devions nous rendre à Prizren en voiture, en passant par Monastir et Uskub.

Nous descendîmes à Salonique chez les Hadji-Baki, notables de la ville, où nous restâmes deux jours pour nous reposer des fatigues de la traversée et faire les préparatifs de notre voyage terrestre.

On loua des voitures et des bêtes de somme. Nous avions deux victorias, l'une pour mon mari et moi, l'autre pour l'enfant et sa nourrice; les esclaves furent installées dans une de ces grandes et longues voitures, qu'on appelait alors des fourgons, qui étaient recouvertes d'une toile cirée fixée sur des cintres de fer. Sur les côtés étaient ménagées deux ouvertures, servant de fenêtres, sur lesquelles on pouvait rabattre, par temps de pluie, des rideaux également en toile cirée.

Dans ce fourgon on mit un matelas sur lequel les filles s'installèrent; on y plaça en même temps nos valises et celle de l'enfant, nos grosses malles, chargées à dos de cheval, devant prendre un autre chemin, plus court. Cependant, notre literie de voyage et nos provisions de bouche devaient suivre les voitures.

Lorsque nous fûmes assez loin de la ville, une pluie torrentielle commença à tomber et retarda sensiblement notre marche, à tel point qu'à la tombée de la nuit nous nous trouvâmes encore fort éloignés de l'endroit où nous devions coucher. Les gendarmes à cheval, qui formaient notre escorte, nous dirent alors qu'il y avait dans le voisinage une ferme où nous pourrions passer la nuit. Ils piquèrent dans cette direction et nous fûmes obligés de les suivre.

Nous pénétrâmes dans l'enceinte de la ferme en franchissant une large porte cochère et nous nous trouvâmes dans une grande cour où il y avait d'un côté les étables et la bergerie, de l'autre un certain nombre de cabanes servant à loger le personnel.

Les garçons et les filles de ferme entrèrent dans leurs cabanes et en fermèrent les portes; il ne resta dans la cour que quelques hommes avec lesquels nos gendarmes entamèrent une vive discussion. On voyait de loin, d'après les gestes, que de part et d'autre on se mettait en colère. Finalement les gendarmes nous dirent :

— Vous devrez coucher dans la grange, il paraît qu'on n'a pas d'autre logement à vous offrir.

Le mot *ambar*, qui désigne en turc les granges, signifie en général un lieu de dépôt. Dans nos maisons de Constantinople, il désigne particulièrement d'immenses caisses en bois, très longues et très profondes, dans lesquelles on entasse les

matelas et la literie de réserve, que l'on garde pour les visites ou les besoins de la maison. En entendant parler d'ambar, je m'imaginai naïvement qu'on allait nous entasser et nous faire coucher dans des caisses de ce genre. J'en fus effrayée...

Cependant on nous fit grimper une échelle en bois, étroite et branlante, et nous nous trouvâmes d'abord sur un corridor extérieur étroit, pouvant à peine donner passage à une personne; un assemblage de vieilles planches trouées tenait lieu de parquet, supportées par des piliers en bois. Une toute petite porte, s'ouvrant sur ce chemin extérieur, donnait accès dans une pièce au milieu de laquelle on voyait une énorme ouverture béante, de forme carrée, dont les panneaux étaient rabattus en bas et qui était bordée d'un chemin si étroit, que l'on pouvait à peine s'y tenir seul.

C'est sur ce chemin que l'on posait probablement les sacs dont la manutention devait se faire par l'ouverture du milieu.

Je fus tellement effrayée à la vue de ce singulier local, que je préférai d'abord rester sur le corridor extérieur.

Nos bagages de route, transportés sur des chevaux de bât, n'ayant pu suivre les voitures, nous n'avions ni literie ni nourriture. Mais les gens de la ferme ne voulurent d'abord absolument rien entendre et refusèrent de nous donner aucune nourriture. Ces malheureux en avaient assez, paraît-il, d'être mis à contribution par les voyageurs qui s'arrêtaient chaque jour à la ferme et essayaient de se faire nourrir gratuitement, eux et leurs chevaux. Quelques *médjidiés* [1], généreusement offerts d'avance, eurent bientôt fait de leur inspirer confiance; ils nous apportèrent du laitage, du pain, un petit tapis mince et une veilleuse à huile.

Nous avions complètement perdu l'espoir de retrouver nos bagages cette nuit-là. Je fis mettre dans un coin le petit matelas qui était dans le fourgon; un bout du matelas replié forma oreiller, la nourrice et l'enfant s'installèrent sur ce lit de fortune et prirent pour couverture le petit tapis des fermiers. Je vidai ma valise et j'enroulai autour d'une pierre plate tout le linge qui s'y trouvait, j'en fis un oreiller et l'offris à mon mari, qui s'enroula dans son pardessus. Mes esclaves

1. Pièces d'argent d'environ 4 fr. 20.

et moi retirâmes nos manteaux et nos voiles, pour les transformer en oreillers, et nous nous étendîmes sur la pierre dure pour y passer la nuit.

Les panneaux de l'ouverture centrale avaient bien été relevés et assujettis, mais personne n'osait même y poser le pied. Nous nous étions couchés sur le chemin latéral et nous nous collions contre le mur, pour éviter même de toucher ce plancher douteux.

Je ne sais si mon mari et mes esclaves étaient parvenus à s'endormir ou s'ils s'étaient simplement assoupis comme moi; mais personne ne bougeait. Des bruits singuliers ne cessaient de se faire entendre au dehors. A un moment donné, les piliers qui supportaient le couloir extérieur furent secoués avec une telle violence, les bruits devinrent si forts, que nous eûmes l'impression que l'on grimpait l'escalier et que l'on essayait de forcer notre porte.

En un clin d'œil tout le monde fut debout!

La nourrice saisit l'enfant et le pressa contre son sein; de ce côté j'étais tranquille, mais j'étais inquiète pour mon mari. Nous n'avions pas beaucoup d'argent avec nous, mais j'avais mes bijoux et la perspective de les perdre me faisait de la peine : quand on est jeune, on attache à ces choses-là un prix qui est souvent bien au-dessus de leur valeur réelle.

Pour nous opposer à l'entrée des *brigands*, nous les femmes, nous nous pressâmes instinctivement et toutes ensemble, contre la porte... Mon mari, plus calme, nous dit : « Voyons, soyez raisonnables, nous avons une escorte; s'il y avait le moindre danger, nos gendarmes, avant de laisser approcher qui que ce soit, se feraient tuer jusqu'au dernier. Avez-vous seulement entendu un coup de feu? »

Et il nous écarta, ouvrit la porte et sortit sur la plate-forme extérieure. Derrière lui, nous hasardâmes nos têtes hors de la porte et nous aperçûmes dans l'obscurité des masses noires et mouvantes : ce que nous avions pris pour des brigands, c'étaient simplement les bœufs et les vaches de la ferme, qui se promenaient en liberté et venaient se frotter contre les piliers de la grange pour se gratter.

Mais moi, pauvre jeune femme de Stamboul, peu habituée à voir le bétail de près, j'aurais eu peur d'approcher même

ces bêtes à cornes! Cependant j'eus honte de l'avouer et fis bonne contenance.

Le lendemain, à l'aube, nous continuâmes notre voyage. Notre seconde nuit, passée dans un village, fut plus calme et moins fatigante.

A l'extrémité de la plaine de Salonique se trouvent, comme un barrage, le rocher et la cascade de Vodena.

La route qui l'escalade, taillée dans le roc, devint à un certain endroit si pénible, si peu praticable, que nous dûmes mettre pied à terre. Nos voitures furent enlevées à bras d'hommes et franchirent ainsi ce passage difficile; quant à nous, nous passâmes à pied en admirant la ruée sauvage des eaux du torrent.

Après un long trajet marqué par diverses péripéties, nous arrivâmes à Monastir, l'une des principales étapes de ce voyage.

Monastir n'était pas encore à cette époque un chef-lieu de province, ce n'était qu'un chef-lieu de sandjak. Nons descendîmes chez le mutessarrif (préfet). J'ai oublié le nom de ce pacha, mais sa femme était la gouvernante de l'une des filles d'Adilé sultane, Haïrié hanoum sultane; je l'avais connue au Sérail, nous nous retrouvâmes avec plaisir. La bonne dame fut très émue et me combla de soins et d'attentions.

Le commandant de la troisième armée était Abdi pacha (père du maréchal Reouf pacha, qui a été commandant de la garde impériale sous le règne d'Abdul-Hamid). Sa femme et ses filles vinrent me souhaiter la bienvenue; je leur rendis leur visite, nous jouâmes du piano, nous chantâmes les dernières chansons de Stamboul, puis on m'emmena faire une excursion aux eaux minérales d'Ekchi-Sou, près de Monastir, on me combla d'attentions.

La maison du mutessarrif de Monastir, où nous étions descendus, était située au bord du Drahor, qui est une petite rivière traversant la ville. Un tableau assez pittoresque s'offrait à ma vue des fenêtres de la maison. Sur la rive opposée du Drahor un café était installé sous l'ombrage de platanes séculaires et d'énormes peupliers; de bons consommateurs, assis sur de petits tabourets, avaient retiré leurs chaussures et croisé les jambes en posant un pied sur un genou; leur

coiffure, ornée d'un turban de mousseline brodée ou de châle, inclinée sur le côté, ils savouraient avec délices leur café dans de grandes tasses sans anse et sans soucoupe, qu'ils tenaient à la main ; ils causaient gravement entre eux en tirant de temps en temps une bouffée d'un narguilé. D'autres clients du café, ayant la même tournure et les mêmes costumes, jouaient un peu plus loin aux dames ou au tric-trac.

On nous retint deux jours à Monastir; nous nous reposâmes de nos fatigues et nous continuâmes notre route vers Prilipé.

En arrivant dans cette ville, je vis les autorités et les notabilités venir au-devant de mon mari, qui se sépara de nous pour les suivre. On poussa nos voitures dans une autre direction et l'on nous arrêta devant une porte, dans une petite ruelle. Notre guide y frappa et dit en albanais quelques mots à une femme qui ouvrit et nous invita par gestes à entrer. Puis la même femme monta les marches de l'escalier extérieur d'une maison située dans un jardin et nous dit quelques mots en albanais; nous n'y comprîmes rien, naturellement, mais nous montâmes à notre tour pour pénétrer dans une chambre propre et spacieuse. Notre hôtesse nous apporta du café et nous enleva nos yachmaks en les tirant avec une énergie à laquelle nous n'étions pas accoutumées, puis elle disparut et nous laissa seules.

Cependant des voix de femme se faisaient entendre. Un coup d'œil jeté par la fenêtre offrit à mes yeux un spectacle ahurissant : un groupe de femmes traversait le jardin, venant d'un côté et disparaissant à l'autre extrémité, comme par enchantement; elles étaient habillées de leurs robes de fêtes, couvertes de broderies et de bijoux composés surtout de pièces de monnaie d'or enfilées en collier et avaient la figure outrageusement fardée de blanc et de rouge, mais à tel point qu'elle semblaient porter un masque. Quelques minutes après, d'autres femmes, habillées et fardées comme les précédentes, surgirent encore du même côté du jardin, le traversèrent de bout en bout et disparurent comme les autres; on eût dit que c'étaient les mêmes femmes, tellement elles étaient semblables anx premières comme accoutrement et comme manières. Cette procession singulière se continua longtemps par intervalles; en une demi-heure de temps il

passa ainsi dans le jardin une multitude de femmes également habillées de couleurs éclatantes, chamarrées de broderies, maquillées d'une façon invraisemblable : si l'on n'avait entendu leur babillage, on eût pu se croire le jouet d'une hallucination.

Plongées dans le plus grand étonnement, nous ne parvenions pas à nous rendre compte de ce que représentait ce singulier cortège, ni surtout à comprendre d'où sortaient toutes ces femmes ni où elles passaient; nous échangions nos impressions à ce sujet, mes esclaves et moi, lorsque celles que nous continuions d'observer nous aperçurent à leur tour à nos fenêtres et nous considérèrent elles aussi avec un égal étonnement. Immédiatement quelques-unes de ces femmes montèrent auprès de nous sans façon, suivies bientôt par beaucoup d'autres; notre chambre fut bien vite pleine de ces singulières visiteuses, étincelantes d'or et de broderies, qui s'installèrent sur les divans et les coussins et nous examinèrent avec une grande curiosité, en causant entre elles en albanais.

Mais l'examen visuel fut bientôt jugé insuffisant : une des Albanaises s'approcha de moi et toucha mon jupon de dessous, qui était empesé, suivant la mode de l'époque, une autre palpa et tira mes cheveux, pour voir s'ils étaient bien à moi, une troisième toucha ma coiffure, qui était une *hotoz* (toque) en gaze de soie. Toute cette enquête minutieuse était accompagnée de nombreux commentaires en langue albanaise.

Mais voilà qu'une de ces femmes, pour se faire une place auprès de moi, sur le divan, voulut enlever la petite valise contenant mes bijoux. La nourrice de mon fils, s'imaginant qu'elle en voulait à mes bijoux, se précipita sur la femme pour lui arracher la valise, mais l'Albanaise tint bon avec un sang-froid imperturbable; elle sortit d'ailleurs victorieuse de cette courte lutte et ne lâcha la valise que lorsqu'elle l'eut déposée à l'endroit de son choix.

Nous étions un peu étonnées et ennuyées de ces procédés; ces femmes, de leur côté, paraissaient surprises et vexées de notre appréhension. Elles finirent par s'en aller.

Nous eûmes plus tard le mot de l'énigme qui nous avait

tellement intriguées. Dans les maisons de la Turquie d'Europe, tous les jardins communiquent entre eux par de petites portes basses qui sont simplement poussées et que l'on peut ouvrir de part et d'autre, de sorte que les femmes qui ont des courses à faire et ne veulent pas se montrer dans les rues, peuvent aller presque d'un bout à l'autre de la ville en passant par les jardins des voisines. Ce droit de passage est reconnu et admis, tout le monde en profite. Les femmes que nous avions vues revenaient toutes de l'autre bout de la ville, où elles avaient assisté à une fête donnée à l'occasion des couches d'une dame de leurs amies.

La nourrice, qui n'était pas très endurante de sa nature, avait supporté ces petits incidents avec une impatience visible. Dès que les femmes furent parties, elle me dit :

— Ma chère dame, quel est donc l'individu qui nous a conduites ici? Monsieur n'est pas encore venu nous retrouver, peut-être est-il à notre recherche? Qu'est-ce donc que cette maison qui n'a ni habitants ni porte? Elle est ouverte au premier venu, on y entre comme on veut. Allons-nous nous éterniser ici? Quelles tribulations nous attendent encore dans ces pays perdus? Allons, ma bonne dame, levez-vous et allons-nous-en bien vite!

J'essayai de la calmer.

— Où voulez-vous donc aller? lui dis-je.

— C'est vrai. Quelle drôle de ville, mon Dieu! Ses maisons ne ressemblent pas à des maisons, ses rues ne ressemblent pas à des rues. Dans quel trou sommes-nous donc tombées; le langage qu'on y emploie nous est incompréhensible. Il faut absolument que nous nous débrouillions avant qu'il fasse nuit; je vais tâcher de retrouver la porte par où nous sommes entrées, je passerai ma tête dehors et j'essaierai de me reconnaître.

Et sans plus m'écouter, elle quitta la chambre.

La maîtresse de la maison était, paraît-il, dans sa cuisine, en train de nous préparer des baklavas, qui sont des gâteaux feuilletés assez laborieux à confectionner. La nourrice finit par la découvrir; elle la prit au collet, la secoua et lui dit : « Sommes-nous par hasard dans la caverne des quarante voleurs? qui es-tu toi-même et que fais-tu là? »

Comme la malheureuse ne comprenait pas le turc, la nourrice l'entraîna de force auprès de moi. La malheureuse apparut en tenue de travail, un pan de la jupe relevé et passé à la ceinture, les manches retroussées, les mains et les bras barbouillés de pâte et de farine, toute rouge et honteuse de se montrer devant moi en cet état. La nourrice, elle, ne la lâchait pas et l'accablait de questions à laquelle la pauvre femme était incapable de répondre. Finalement, la pauvre femme remarqua les mots *bey effendi, bey effendi,* que la nourrice répétait tout le temps et comprit qu'on lui parlait de mon mari; elle nous fit signe de nous tranquilliser et cette fois c'est elle qui empoigna la nourrice et l'entraîna. Elle la conduisit à la porte de la rue devant laquelle un gendarme parlant le turc était assis. La nourrice s'expliqua avec lui et nous apporta des nouvelles : le sous-préfet avait offert l'hospitalité à mon mari, mais comme il n'était pas marié, il ne pouvait me recevoir dans sa maison et on avait mis à ma disposition celle où nous nous trouvions; le maître du logis s'était retiré pour ne pas me gêner et sa femme était en train de nous préparer notre repas du soir; le gendarme était en faction à notre porte, pour se mettre au besoin à notre disposition.

Nous aurions bien renoncé au repas que nous préparait la bonne dame, mais il nous fut impossible de l'apercevoir avant que son baklava ne fût achevé.

Notre coucher fut aussi accompagné de quelques incidents comiques. Mes esclaves pensant que la maîtresse de la maison était fatiguée et voulant lui éviter la peine de faire nos lits (on sait que le lit à la turque se fait par terre, en y posant les matelas, que l'on enlève le lendemain matin), enlevèrent elles-mêmes les matelas, la nourrice se chargea des couvertures et des oreillers; les matelas furent posés en un instant, mais la maîtresse de la maison entendait remplir jusqu'au bout les obligations de l'hospitalité; quand elle fut revenue de sa surprise, elle voulut reprendre des mains de la nourrice les couvertures toutes brodées d'or, qui faisaient partie de son trousseau et qui devaient recouvrir mon lit. La nourrice tirait de son côté, la femme du sien, nous riions toutes de bon cœur devant cette scène comique.

Le lendemain nous partîmes de bonne heure; nous délivrâmes la pauvre femme des corvées que lui avait imposées notre présence et nous-mêmes fûmes contentes d'échapper aux divers petits ennuis que nous avions supportés.

La route qui sort de Prilipé suit d'abord le fond d'un vallon entouré de hautes montagnes très rapprochées, dont les crêtes sont formées de roches noires toutes découpées, déchiquetées comme une fine dentelle. La côte très dure par laquelle on escalade ces montagnes est très pittoresque. Une fine poussière brillante, semblable à des paillettes d'or, recouvre le pavage qui fut, dit-on, construit autrefois par le sultan Mourad; les mêmes paillettes se voient aussi sur les roches voisines; si c'était là une matière utile ou précieuse, on ne la laisserait évidemment pas traîner sur la voie publique.

Nous avons passé, si je ne me trompe, deux nuits dans des auberges avant d'arriver à Keuprulu, sur le Vardar. De là nous sommes allés à Uskub. C'est une petite ville entourée de murailles, située sur le versant d'une colline; les rues étaient très étroites, les maisons pour la plupart construites en terre desséchée. Il n'y avait à cette époque aucune maison le long du Vardar, dont les rives étaient à l'état naturel.

Le défilé de Katchanik, auquel on arrive après Uskub, m'avait plu beaucoup. Les deux versants du défilé étaient couverts d'une riche végétation; en ce mois de juin, tous les arbres étaient verts et les montagnes couvertes de fleurs. Deux fois par jour nous descendions de voiture pour nous reposer et pour laisser souffler les chevaux. Un chemin à peine assez large pour permettre le croisement de deux voitures courait le long du versant de droite et aboutissait à un gros rocher.

A l'époque de la conquête, l'armée turque ayant été arrêtée dans sa marche par cet obstacle, le Serdar prit lui-même une pique et attaqua le rocher en disant : « Hardi, mes braves! » à ses soldats qui suivirent son exemple. Un passage fut rapidement ouvert et cet endroit s'appela la roche percée (*délik kaya*). Une inscription se trouvait sur ce rocher, mais je ne pus la lire; les cochers ne m'en laissèrent pas le temps, ils dirent : « On ne s'arrête pas ici », tout en nous

racontant une foule d'anecdotes sur les lieux que nous traversions.

Enfin, au bout de douze jours de voyage, nous finîmes par arriver à Prizren.

Prizren est une ville adossée à une montagne, dans un vallée traversée par une rivière. Elle venait seulement d'être érigée en chef-lieu de province et n'avait encore bénéficié d'aucune des améliorations exigées par sa nouvelle qualité. Les rues étaient très étroites, les maisons consistaient presque toutes en de simples rez-de-chaussée s'ouvrant sur des jardins, mais elles étaient solidement bâties en pierre, les chambres étaient spacieuses. Des cheminées, ou plutôt des poêles fixes, étaient disposées de manière à pouvoir chauffer deux chambres à la fois. Dans l'une des pièces le poêle faisait saillie, dans l'autre s'ouvrait la porte de chargement. Un petit bain était disposé tout à côté, dans une sorte de placard, le réservoir d'eau, placé dans l'épaisseur du mur, étant chauffé par les flammes du poêle. Avec cette disposition on parvenait à chauffer les deux pièces à la fois, le bain étant toujours prêt par-dessus le marché.

Dans les chambres qui n'étaient pas munies de ce système de chauffage, il y avait des cheminées ordinaires ou des poêles fixes en briques recouvertes de faïence verte, avec des creux, des alvéoles de la dimension d'une soucoupe.

Ces poêles, ces sortes de calorifères, sont allumés deux fois par jour, matin et soir, et suffisent à chauffer les pièces, malgré le froid rigoureux qui règne en hiver dans ce pays.

Le sol des chambres, dans les maisons de Prizren, n'avait pas de plancher; il était simplement fait de terre battue, mélangée de sable. On forme un mélange humide de terre et de sable, de la consistance d'une pâte assez molle, on l'écrase et on l'étend par terre, puis on passe dessus un enduit de chaux; lorsque cet enduit est sec, on le recouvre de feuilles, principalement de feuilles de laurier, et par-dessus ce lit de feuilles on étend un de ces tapis minces de Charkeuy, couramment fabriqués en Roumélie, surtout en Bulgarie.

Tous les mois les murs et le sol des chambres sont passés à la chaux. Cet enduit est posé par la maîtresse de maison

elle-même si elle est pauvre; les riches font faire ce travail par des femmes qui en ont la spécialité.

A cette époque dans toute la ville de Prizren il n'y avait pas dix maisons qui eussent des vitres à leurs fenêtres. Les ouvertures des maisons étaient garnies de cadres en bois d'une seule pièce, découpés en diagonale, formant ainsi une sorte de grille à grandes mailles; sur ce cadre on collait du gros papier blanc en mettant un morceau de verre sur l'une des ouvertures, pour permettre de voir au dehors. Parfois on installait un petit panneau glissant sur une coulisse, sur lequel le morceau de verre était collé avec du papier. La fenêtre ainsi disposée restait close pendant tout l'hiver; en été on l'enlevait entièrement.

Toutes les maisons comportaient une sorte de véranda, pièce couverte mais complètement ouverte sur l'un des côtés. Chaque maison de Prizren a son jardin, avec un petit cours d'eau claire qui vient de la montagne et le traverse dans un canal appelé *potouk*, qui a au moins soixante centimètres de largeur et dont les bords sont maçonnés. Ce petit ruisseau, avec les fleurs semées et entretenues sur ses deux rives, passe d'une propriété à l'autre, donne un aspect des plus gais et des plus riants aux jardins de Prizren.

En fait de meubles les chambres étaient surtout garnies d'un divan bas faisant le tour de la pièce sur trois de ses côtés, lequel était recouvert d'une cotonnade du pays chez les gens de condition modeste, et de petits tapis fins et riches chez les gens aisés. Je n'ai vu de rideaux aux fenêtres que dans fort peu de maisons; les carreaux recouverts de papier rendaient inutile l'usage des rideaux. Le café était servi dans de petites tasses avec des zarfs en argent repoussé ou ciselé; les zarfs en filigrane d'argent, qui se sont tant répandus depuis, étaient encore une nouveauté à cette époque.

UN MARIAGE ALBANAIS

En Albanie il n'y a que les femmes mariées qui aillent en ville. Il n'est pas admis que les jeunes filles fassent des visites, ni même se montrent chez elles aux dames qui viennent rendre

visite à leur mère. Quand la mère d'un jeune homme cherche une épouse pour son fils, elle doit ruser pour tâcher d'apercevoir les jeunes filles du pays. C'est surtout pendant les fêtes occasionnées par un mariage que la chose devient possible. La veille du jour fixé pour la noce, les mamans des jeunes hommes à marier se cachent, se dissimulent dans un coin de la pièce réservée aux jeunes filles et de là elles guettent celles qui viennent s'y réunir entre elles.

Je dis un jour aux dames albanaises que je fréquentais : « Si vos filles continuent à se cacher de moi lorsque je vais chez vous, je cesserai de vous rendre visite. » Les mamans consentirent à me montrer leurs fillettes, mais celles-ci, à force de vivre seules et sans fréquentation, étaient devenues tellement farouches et sauvages qu'elles n'osèrent entrer dans la chambre où je me trouvais. Je ne pus les apercevoir que de loin. C'étaient de jolies filles, bien faites et d'une tournure agréable.

On m'invita un jour au mariage de l'une de ces filles. « Venez chez nous la nuit du kina, nous vous montrerons les coutumes de notre pays. » J'acceptai avec empressement cette invitation.

Les divertissements étaient confiés à deux danseuses et à une chanteuse. Celles-ci portaient des jupes courtes et des gilets assortis, garnis de volants en étoffe rouge; leurs figures complètement barbouillées de blanc, étaient ornées de dessins rouges, leurs sourcils étaient peints en noir et arrondis en forme de corne de bélier (c'est le terme consacré), leurs yeux démesurément allongés par le *surmé*; leurs chevelures dénouées semblaient transformées en balais de crin par la teinture; leurs mains étaient rougies par le *kina* (henné); ces artistes jouèrent et dansèrent pendant des heures, presque sans interruption, jusqu'au matin. A vrai dire, je ne fus pas trop incommodée par le tapage infernal qu'elles faisaient en chantant en albanais, en bulgare, en bosniaque, tout en faisant résonner leurs castagnettes et leurs cymbales; mon attention était retenue par les autres péripéties de la fête, que je suivais avec intérêt.

Les beaux cheveux chatain clair de la jeune fille avaient été plongés dans un bain d'atroce teinture noire; ils avaient

été coupés sur les côtés et nattés dans les autres parties. La pauvre fille, qui m'avaient paru très belle quand je l'avais aperçue chez elle auparavant, avait complètement changé de figure.

Au milieu de la pièce on empila plusieurs matelas que l'on recouvrit d'un drap de soie, on y coucha la mariée sur le dos et on commença sa toilette.

On lui mit d'abord sur les mains et les pieds des feuilles de kina (henné), qui y furent collées et attachées par de petites bandes de mousseline, puis on passa à la toilette de la figure, hélas! Une abondante couche de fard blanc y fut étendue comme un badigeon, puis sur les deux joues on dessina deux petits triangles qui furent remplis de fard d'un rouge vif; les sourcils furent épaissis, élargis, par la teinture noire, les paupières furent saupoudrées de surmé (koheul); enfin on prit une petite baguette fine en guise de pinceau et, avec de la colle forte, on exécuta sur la figure de cette malheureuse mille dessins bizarres depuis le front jusqu'au menton, en accentuant la séparation des endroits fardés de rouge et de blanc. Sur ces dessins exécutés avec de la colle on vint déposer des fils d'or coupés, écrasés en une fine poussière, puis au centre des triangles rouges peints sur les deux joues, on dessina, toujours avec de la colle, des fleurs qui furent recouvertes de paillettes de couleurs diverses.

Dès que les paupières reçurent la couche de colle et de poussière d'or, les yeux de la patiente se fermèrent et furent collés. Il était d'usage de les laisser ainsi fermés et collés jusqu'à la nuit nuptiale!

L'artiste (!) qui s'était chargée d'opérer ce travail paraissait très satisfaite d'être parvenue à enlaidir à ce point et à transformer en un épouvantable masque ce joli visage qui était si fin et si délicat. Pour moi, j'étais tellement désolée de ce que j'avais vu faire, que sous prétexte de laisser reposer la mariée je quittai la noce et je rentrai chez moi.

Le lendemain, quand j'y retournai, on avait enlevé les bandelettes de henné, on avait posé sur la tête de la mariée un grand voile en satin de soie rouge brodé de fils d'or et de paillettes, par-dessus lequel était disposée la coiffure que j'ai décrite plus haut; on y avait ajouté les longs fils d'or et d'argent

que l'on met toujours aux mariées le jour de leurs noces et qui descendent jusqu'à terre.

Elle portait la robe de velours grenat brodée d'or qui lui avait été envoyée par son mari. C'est presque toujours la robe qui a servi à la mère ou à la grand'mère du jeune homme; le velours étant de très bonne qualité et les broderies en or fin, ces costumes se conservent indéfiniment sans être défraîchis. Les pièces d'or classiques couvraient la poitrine et le cou de la mariée, elle avait sa ceinture de soie multicolore, bref elle était richement habillée d'après toutes les règles de l'élégance albanaise.

Pour conduire la mariée chez son époux, on lui passa le manteau de sortie, le féradjé, on lui couvrit la tête du voile obligatoire, on ouvrit un grand parasol sur sa tête et deux femmes lui passant chacune un bras sous l'épaule l'entraînèrent dans la rue.

La mariée était conduite par les dames qui venaient la chercher de la part du marié; je suivis le cortège avec elles. Selon l'usage, la jeune fille, en quittant sa maison natale pour aller dans celle de son époux, ne manqua pas de pleurer avec de petits sanglots tout le long de la route.

Il était, paraît-il, d'usage autrefois que le mari enlevât sa femme à la porte de sa maison et la portât dans ses bras jusqu'à la chambre nuptiale. La mode en était passée probablement, car celui que je vis passa tout simplement son bras droit sous le bras gauche de son épouse et marcha à côté d'elle, comme cela se fait à Constantinople. Cette cérémonie qui s'appelle le Coltouk (le bras, l'épaule) s'accomplit encore de nos jours.

Selon l'usage, le marié se retira quelques instants après avoir installé sa femme dans le salon nuptial et la maison resta uniquement à la disposition des dames de la noce.

Une autre coutume ancienne consistait à conduire la mariée dans la cour de sa maison, à midi, à l'exposer au soleil, le dos contre un mur et à la livrer ainsi pendant quelque temps à l'admiration de son mari, dans le scintillement de ses dorures et de ses broderies. Mais il y fut encore dérogé dans ce mariage.

A l'un des coins du divan qui faisait le tour de la pièce, on empila des coussins les uns sur les autres; on forma ainsi

une sorte de siège sur lequel la mariée fut installée. On étendit sur ses genoux son mouchoir de fine soie rouge brodé d'or tout autour et on lui posa les mains dessus. La malheureuse resta ainsi, les deux mains sur les genoux, les yeux fermés et collés depuis la veille, comme une statue pétrifiée, exposée aux regards des visiteuses.

Au bout de quelque temps on appela les invités au repas de noce. Nous prîmes place sur des coussins placés en rond, par terre, autour d'un plateau posé sur un tabouret. Il y avait plusieurs tables disposées de cette façon, chacune réunissant une dizaine de convives. Les serviettes, en toile du pays, portaient de magnifiques broderies en soie de couleurs variées. Devant chaque convive il y avait, sur le plateau, une cuiller en ébène, une énorme tranche d'un pain fabriqué à la maison. Le menu se composait d'une multitude de plats, parmi lesquels la traditionnelle soupe à la farine, spéciale aux mariages, un agneau rôti servi tout entier, des pâtés à la viande, des gâteaux variés, du pilaf, des compotes et un yaourt excellent.

Après le repas, en rentrant au salon, nous trouvâmes la mariée toujours immobile à la même place, dans la position où nous l'avions laissée. Je demandai :

— La mariée doit avoir faim, quand va-t-elle donc déjeuner?

Ma question provoqua une vive surprise :

— Est-ce qu'une mariée mange?

Ce fut à mon tour d'être surprise, stupéfaite. J'appris alors que, selon les coutumes albanaises, la veille du jour fixé pour le mariage, avant de commencer le maquillage de sa figure, on faisait boire et manger la mariée, etc., etc... et à partir de ce moment jusqu'au moment de se déshabiller dans la chambre nuptiale, elle ne devait plus songer à satisfaire aucun besoin naturel; elle ne devait ni boire, ni manger, ni ... rien du tout, c'est à peine si elle avait le droit de respirer!

J'en fus suffoquée. J'intercédai auprès de sa mère; mais elle me répondit :

— Nos usages le veulent ainsi; et puis je n'ai plus à me mêler de ma fille...

En effet, en Albanie, à partir du mariage l'autorité de la mère sur la fille fait place à celle de la belle-mère.

Je m'adressai alors à la belle-mère avec insistance, les

femmes des autres fonctionnaires joignirent leurs instances aux miennes et nous finîmes par la fléchir; mais elle nous dit :

— Faites ce que vous voudrez, mais arrangez-vous pour que personne ne se doute que j'y ai consenti.

Là-dessus elle se retira.

Alors nous fermâmes la porte du salon, mais cette fois, autre histoire! C'est la mariée qui était récalcitrante, tellement l'influence des coutumes locales est puissamment enracinée. Nous eûmes toutes les peines du monde à la convaincre de se laisser faire. Nous lui décollâmes les paupières et lui fîmes prendre quelque nourriture. La malheureuse avait les yeux tout rouges, tout injectés de sang; elle était encore plus laide avec les yeux ouverts et pourtant c'était une si jolie fille! Grâce à nous elle passa ainsi le reste de la journée.

En Albanie, la première nuit du mariage, c'est le mari qui se charge de déshabiller sa femme et de lui laver la figure. Avec le mélange de ces multiples couches de fard, de cette poudre d'or, de ces paillettes collées à la figure, de la teinture noire des sourcils et des cheveux, on peut se faire une idée de l'aspect hideux que doit prendre la figure d'une mariée lavée par son mari! Bien des mariées refusent, paraît-il, de se laisser laver la figure la nuit de leurs noces et cela se conçoit fort bien.

Une nouvelle mariée albanaise ne se mêle pas à la conversation devant sa belle-mère, souvent elle n'ose même pas s'asseoir devant elle. Cette déférence, qui nous semble exagérée, dure assez longtemps. La plus grande partie du travail de la maison incombe à la nouvelle épouse.

Dans cette partie de l'Albanie, la polygamie était la règle, la monogamie l'exception. Chaque homme avait deux ou trois femmes. J'avais pour voisines deux femmes ayant un époux commun; un jour au cours d'une visite que je leur faisais, une jeune femme, maquillée selon toutes les règles, vint me servir le café. Les deux dames me dirent :

— Regardez la nouvelle épouse de notre mari; n'est-elle pas jolie?

Je ne pouvais croire mes oreilles; je pris cela pour une plaisanterie. Mais les bonnes dames ajoutèrent :

— Ah! nous sommes vieilles maintenant, nous ne pouvons plus travailler convenablement, nous avons choisi cette jeune

femme. Elle fera le service du mollah (leur mari), elle traira les bufflesses, elle préparera le lait caillé, bref elle s'occupera du travail de la maison...

Effectivement la jeune femme courait de tous côtés, nu-pieds, dans la cour, ayant de la neige jusqu'aux genoux et portant comme vêtement seulement une camisole-gilet par-dessus sa chemise.

Le travail du ménage est assez dur pour les femmes de ce pays. Mais elles sont fortes, bien bâties et d'une constitution robuste. Elles mettent leurs enfants au monde sans recourir aux soins de personne; elles lavent le nouveau-né, l'emmaillotent et s'occupent ensuite, le même jour, de tous les travaux de leur ménage.

Les femmes de Prizren savent lire le Koran, elles connaissent leurs prières. Elles savent préparer les provisions d'hiver, tisser de très belles étoffes de coton et de soie unies et ajourées, des serviettes, des toiles à tablier; ce sont de braves femmes, actives et très habiles.

Lorsque je suis allée à Prizren, le gouverneur général Ismaïl Rahmi pacha était parti; il avait été remplacé successivement par le général de division Galib pacha, puis par le maréchal Safvet pacha, qui s'y trouvait à mon arrivée. J'avais connu à Constantinople la femme du maréchal, Prlanta hanoum (madame Brillant); c'était une brave et aimable personne que je fus heureuse de retrouver. Nous étions voisines et nous nous voyions assez souvent. Sa fille aînée Béhié hanoum venait chez moi avec sa bonne; je lui montrais à faire des travaux d'aiguille, j'avais un petit harmonium dont nous jouions souvent; nous passions notre temps agréablement.

Nous allions souvent en ville avec la hanoum effendi [1]. Un jour elle me dit : « Ma fille, voudriez-vous m'accompagner chez la femme du consul d'Autriche? Quel jour pourriez-vous le faire? » Je promis de le lui faire savoir le lendemain.

En province, nous recevions bien la visite des femmes des

1. Le mot hanoum sert à désigner indistinctement une dame ou une demoiselle; on donne le titre de hanoum seulement aux femmes ou aux filles (mais plus particulièrement aux femmes) des grands dignitaires de l'empire, en un mot aux grandes dames.

consuls et des autres dames étrangères ou des chrétiennes notables du pays, mais il n'était pas d'usage, à cette époque, pour les dames musulmanes d'aller en visite dans les maisons chrétiennes, où il n'y a pas d'appartements réservés exclusivement aux femmes; aussi généralement, mon père ne me permettait pas de rendre leurs visites à ces dames. Je crus donc devoir prendre l'avis de mon mari avant de répondre à la demande de la femme du gouverneur général. Je lui en fis part le soir même; il y consentit tout de suite. J'accompagnai donc la femme du gouverneur chez celle du consul; celle-ci n'avait certainement pas une culture très élevée, mais elle avait de bonnes manières et par la suite nous échangeâmes quelques visites.

J'avais accompagné la femme du gouverneur chez celle du consul pour lui servir d'interprète; mais la dame autrichienne ne comprenait le français que d'une façon sommaire et la conversation était pénible.

Les hauts fonctionnaires du vilayet se réunissaient le soir et les vendredis, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Les dames, de leur côté, en faisaient autant et s'amusaient à divers petits jeux de société; on causait, on se posait des devinettes, on jouait au tric-trac, aux dominos, à la bague. Lorsque la réunion avait lieu dans une maison voisine de la nôtre, je m'y rendais aussi volontiers.

En général, pour les sorties dans la ville, les courses à pied, nous nous réunissions par petits groupes. Un jour je me rendais chez la femme du Cadi (qui avait été à Constantinople mon professeur de langue turque et celui de ma sœur), en compagnie de la femme du Defterdar (trésorier-payeur général), de ses filles et de quelques autres dames; nous étions sept ou huit en tout. C'était un vendredi, les écoles chômaient; un groupe d'enfants qui cherchaient à se distraire se mit à nous suivre et à nous lancer des quolibets. Nos ombrelles leur parurent un accessoire bizarre et parfaitement inutile — puisque les dames originaires de Prizren n'en portaient pas; — ils nous barrèrent le chemin en criant : « Ohé! les femmes à la tente! les femmes à la tente! » Les dames âgées qui nous accompagnaient ayant voulu les gronder, les enfants devinrent plus agressifs et commencèrent à nous lancer des pierres.

Mes gants, de couleur foncée, attirèrent particulièrement leur attention et ils m'apostrophèrent en criant : « Oh! la femme aux mains noires! »

L'aventure commençait à prendre mauvaise tournure et je ne sais comment elle se serait terminée, lorsque tout d'un coup, ces affreux gamins nous lâchèrent et se mirent à courir dans une autre direction, en criant :

« Mémiche pacha! Mémiche pacha! »

Au même moment apparut devant nous un être bizarre, extraordinaire, qui avançait en poussant un cri, une sorte de hurlement effrayant.

Je suis affligée, depuis mon enfance, d'une myopie excessive qui m'empêche de bien distinguer les objets tant soit peu éloignés. J'aperçus confusément un être singulier, affublé d'ornements bizarres, de glands, de franges, de morceaux de glace et de fer-blanc, ressemblant bien plus à un chameau lutteur qu'à un homme.

Nous étions débarrassées des enfants, mais voilà que ce monstre à deux pattes s'avançait vers nous! Je n'avais plus la force de faire un seul pas, j'étais clouée à ma place, sans me rendre très bien compte d'ailleurs de ce qui se passait. Les enfants poussaient des cris et des éclats de rire; mes compagnes s'écriaient : « Il nous regarde, il nous regarde! » et semblaient très heureuses de cette circonstance. Je compris à la fin que nous ne courions aucun danger, mais il me fut tout de même impossible de surmonter ma frayeur.

Cet être singulier était coiffé d'un fez énorme auquel étaient suspendues des bandes d'étoffes multicolores; sa poitrine et jusqu'aux pans de son habit étaient couverts d'innombrables décorations en fer-blanc et en verroteries, qui produisaient un cliquetis, un tintement singulier pendant sa marche. Il tira de sa gaine un sabre de bois, qu'il portait attaché à sa ceinture, il prit les attitudes d'un chef qui commande à une armée et s'avança vers nous avec une arrogance croissante et en me désignant particulièrement, avec obstination.

Je saisis instinctivement le bras de la femme du Defterdar, et m'y cramponnai avec d'autant plus de vigueur que le bonhomme s'obstinait à me montrer et à me faire des signes.

Pendant que j'étais en proie à cette terreur croissante, ne voilà-t-il pas que ces dames se mettent à interpeller familièrement le monstre?

— Bonjour, Mémiche pacha, que Dieu vous conduise!

Il faut croire que je présentais alors un aspect tout à fait pitoyable, car on s'occupa de me rassurer :

— Ne craignez rien, mon pacha [1], c'est un saint personnage qui a renoncé à ce monde pour l'autre. Il ne daigne pas regarder tout le monde; qui sait ce que ces signes, ces marques d'attention présagent d'heureuses choses pour vous?

A quelque temps de là, mon père, qui était sans emploi depuis assez longtemps, ayant été nommé gouverneur général de la province de Salonique, cette faveur fut attribuée à l'attention dont j'avais été honorée par Mémiche pacha.

J'ai appris, par la suite, que cet aliéné était considéré par certaines personnes comme un bienheureux ayant des relations avec les Péris et les Djinns, pouvant commander aux esprits, capable de faire le bien et le mal. Ce malheureux s'imaginait être le sultan de l'époque, l'agha des Janissaires, enfin un très puissant personnage; il était également persuadé que toutes les femmes étaient amoureuses de lui et, quand il rencontrait une jeune femme, il prenait ces airs avantageux de conquérant irrésistible.

Quelques années plus tard, je rencontrai encore ce même halluciné à Roustchouk, puis à Constantinople. Je crois bien qu'il y a encore de nos jours, même à Constantinople, des gens assez naïfs pour croire à la science et à la puissance des aliénés de ce genre, des faux prophètes et surtout des diseurs de bonne aventure.

A cette époque il était défendu aux gouverneurs de province d'avoir sous leurs ordres de proches parents comme fonctionnaires de l'administration. Mon père ne put donc faire transférer mon mari auprès de lui. Il me fut excessivement pénible de demeurer à Prizren, alors que mon père était gouverneur de la province voisine, à Salonique. D'autant plus que, ma mère étant morte, et ma sœur étant restée à

1. La femme du Defterdar était originaire de Sofia; à cette époque les dames de Sofia donnaient familièrement le titre de pacha aux femmes dont le père ou le mari était un pacha.

Constantinople avec son mari, mon père était seul à Salonique avec mon frère, plus jeune que moi.

J'essayai de me consoler de leur absence en leur envoyant quelques friandises locales; ils m'envoyaient, de leur côté, des choses que je ne pouvais me procurer à Prizren. Il se passa ainsi quelque temps, puis notre gouverneur général fut changé et remplacé par le sous-gouverneur de Nich, Abdurrahman pacha (qui fut plus tard ministre de la Justice et Grand Vizir). Notre nouveau Vali avait une vieille tante qui m'accueillait avec la plus grande bienveillance et une toute jeune femme que j'avais plaisir à fréquenter.

Peu de temps après, mon père ayant été appelé à Constantinople pour y occuper les fonctions de Préfet de la Ville, il obtint la promesse de notre transfert à un poste plus rapproché et notre gouverneur général reçut un jour du Grand Vizir, qui était, je crois, Ruchdi Mehemed pacha, un télégramme lui disant de renvoyer immédiatement à Constantinople le secrétaire général de la province avec sa famille.

Cette bonne nouvelle nous arriva la nuit du 27 Ramazan (le Kadr-Guédjessi), qui est la plus grande fête du mois saint. Mon mari me demanda si je pourrais faire rapidement mes préparatifs de départ; je lui répondis : « Je serai prête demain soir! » Cette nuit-là et le jour suivant je poussai mes préparatifs avec une activité qui tenait de la folie. J'avais suffisamment goûté les charmes pittoresques de l'Albanie du nord, il me tardait surtout de revoir mon père que j'aimais tant, ma famille, mes amies, mon beau pays de Constantinople. Par un heureux hasard, il y avait en ville des chevaux qui étaient arrivés depuis peu et avaient pris du repos; nous pûmes partir le surlendemain matin, la veille de la grande fête du Baïram, et nous arrivions le soir au premier gîte d'étape.

En arrivant à ce village, mon mari me quitta pour suivre le maire qui était venu à sa rencontre. Comme à Prilipé, les gendarmes nous conduisirent dans une autre direction et nos voitures pénétrèrent dans un enclos entouré de haies, quelque chose comme la cour d'une ferme, comme une bergerie. Les clochettes attachées au cou de nos chevaux ayant effrayé les bœufs et les vaches, ces bêtes se sauvèrent et de

gros chiens de garde se précipitèrent vers nous avec des aboiements furieux; ils semblaient vouloir sauter dans la voiture pour nous mettre en pièces. Instinctivement je cachai mon enfant derrière moi et j'appelai au secours. Les gendarmes de notre escorte accoururent, ils saisirent leurs fusils et s'apprêtaient à tirer sur les chiens, lorsque deux Albanais se montrèrent et parvinrent à nous délivrer; les terribles molosses reculèrent à la voix de leurs maîtres, mais sans cesser de pousser de furieux grondements.

Délivrées de ce danger, mes esclaves et moi nous nous précipitâmes de nos voitures pour gravir à la hâte, toutes tremblantes de peur, la petite échelle qui donnait accès à la véranda de la petite bâtisse qu'on nous destinait. Cependant, les chambres qui donnaient sur cette véranda où nous pensions trouver le salut étaient toutes closes. Les minutes que nous passâmes sur cette plate-forme, entre les sacs de céréales, nous parurent longues commes des heures. Pendant ce temps, le maître de l'endroit était occupé à nous faire ouvrir ces portes.

Il y avait deux chambres; au seuil de la porte de chacune d'elles nous aperçûmes une jeune femme habillée d'un pantalon bouffant de couleur bariolée, d'un gilet, d'une chemise de coton blanche avec de larges manches, la tête couverte d'un voile. Une conversation assez animée, assez rude, s'engagea, en albanais, entre l'homme et les deux femmes. Après le départ de l'homme, l'une des femmes ayant quitté le seuil de sa porte, nous entrâmes dans sa chambre et nous poussâmes la porte. Peu après nous entendîmes le bruit de nos bagages que l'on déchargeait sur la plate-forme; mes filles eurent vite fait de les enlever, de dresser les lits, de tirer nos provisions. Nous nous proposions, après avoir mangé quelques bouchées, de nous coucher et de nous reposer; mais entre temps deux autres femmes avaient surgi et s'étaient plantées devant nous, en mettant les mains sur les hanches et en passant en revue nos personnes et nos gestes. Dans les paroles qu'elles échangeaient je discernai le mot « poule » qui a la même signification en albanais qu'en français et je compris qu'elles parlaient de notre repas. Je les invitai à s'asseoir auprès de nous et à partager notre dîner; elles ne

bronchèrent pas, mais elles ne se retirèrent pas non plus. Mes filles avaient aussi fini de manger, mais les deux femmes étaient toujours là, toujours debout devant nous, les mains sur les hanches. Nous leur fîmes signe que nous étions fatiguées, que nous voulions nous coucher; elles haussèrent les épaules et nous signifièrent par gestes que nous étions libres de le faire, qu'elles n'y voyaient pas d'inconvénient; nous leur fîmes signe franchement de s'en aller et que nous voulions fermer la porte, elles se mirent à rire et répliquèrent, toujours par signes, qu'elles comptaient rester là et qu'il était inutile de fermer la porte... C'était une façon de nous faire les honneurs de la maison. A la fin il fallut les pousser tout doucement dehors, les mettre gentiment à la porte et pousser le verrou de bois.

Nous sûmes après que ces deux jeunes femmes étaient les deux épouses de l'homme qui nous avait fait ouvrir la porte. C'était la veille de la grande fête du Baïram; ces deux femmes, qui comptaient passer la nuit avec leur mari, étaient très mécontentes d'être obligées de quitter leur chambre et ne voulaient pas s'y résigner sans résistance. Est-ce pour se venger et pour nous punir de les avoir privées des légitimes joies de la famille en cette nuit de fête, je n'en sais rien, mais elles ne cessèrent de rôder pendant toute la nuit sur la véranda et de faire du bruit. Nous veillâmes à tour de rôle jusqu'au matin et nous partîmes au petit jour, après avoir involontairement troublé la joie du ménage.

Le chemin de fer de Salonique-Uskub-Mitrovitza, qui était en construction, n'était pas encore achevé; notre voyage de retour devait encore se faire, en majeure partie, en voiture; mais cette fois nous ne passions plus par Monastir, nous allions rejoindre le tronçon déjà achevé de la voie ferrée. Pour cela, après avoir passé par Katchanik et Uskub, nous descendîmes la vallée du Vardar jusqu'à Démir-Kapou.

L'endroit qu'on appelle Démir-Kapou (la Porte de Fer) est une partie très resserrée du lit du Vardar, où d'énormes rochers sortent du sein des eaux limpides et dressent vers le ciel leurs silhouettes noires et pointues, entre deux montagnes. Les eaux de la rivière, fatiguées par la violence irrésistible de l'implacable courant, semblent chercher un

refuge entre ces rochers pour y prendre quelques instants de repos; le soleil, qui trouve moyen de se glisser dans cette retraite, vient les atteindre et alors, de ces masses sombres, jaillissent de splendides reflets. Je ne sais si le pinceau d'un peintre de talent parviendrait lui-même à rendre fidèlement ce joli spectacle.

Les rails du chemin de fer étaient apportés sur la plate-forme, on était en train de les poser. Nous poussâmes à cheval sur le flanc de la montagne, jusqu'à un certain endroit, mais nous n'osâmes nous hasarder plus loin et nous mîmes pied à terre. Cependant, le passage était difficile, même à pied. Les gendarmes tenaient leurs chevaux en laisse d'une main et de l'autre ils nous guidaient et nous soutenaient dans notre marche; mais la descente était dangereuse, les chevaux pouvaient glisser, tomber sur nous et alors ils nous entraînaient tous dans la rivière. Enfin, le pas fut franchi. Nos voitures, qui avaient passé je ne sais par quel chemin, vinrent nous rejoindre et nous parvînmes à la station extrême du tronçon achevé du chemin de fer. Nous croyions être arrivés au port; mais cette station n'était pas encore ouverte à l'exploitation!...

Lorsque à la station suivante nous pûmes nous installer dans un wagon à marchandises, nous fûmes aussi heureux que si nous nous étions logés dans un kiosque du paradis. Quelques heures plus tard nous étions à Salonique, d'où le bateau à vapeur nous ramena à Constantinople.

LEÏLA

(A suivre.)

LES ORIGINES DE L'ENTENTE

(1902-1903)

Nous attirions, voici trois ans [1], l'attention des lecteurs de la *Revue de Paris* sur les « Souvenirs », récemment parus, du baron d'Eckardstein, et sur la contribution importante qu'ils apportaient à l'histoire diplomatique d'il y a un quart de siècle environ. Nos recherches d'histoire anglaise nous ont plus d'une fois, depuis lors, ramené à l'étude de cette même période. Sur certains points elles ont confirmé les conclusions auxquelles nous avions été conduit par la lecture du livre du baron d'Eckardstein. Sur d'autres, elles les ont assez profondément modifiées. Ce qui subsiste, ce qui reste frappant, c'est à quel point, dans les dernières années du XIXe siècle, le gouvernement anglais fut anxieux de conclure une alliance en forme avec le gouvernement allemand. Mais pourquoi lui fallut-il si longtemps pour comprendre que les résistances allemandes étaient insurmontables? A quel moment et dans quelles circonstances fut-il persuadé qu'il fallait renoncer, non pas seulement à signer une alliance, mais encore à entretenir des relations de bonne entente avec l'empereur allemand? et comment, et dans quelles circonstances, fut-il, au même moment, en mesure de substituer, sans transition, le système de l'entente française au système allemand? Voilà les points sur lesquels nous croyons pouvoir, en y apportant un peu plus de lumière, intéresser les lecteurs de notre premier article.

1. « Les Origines de la Discorde anglo-allemande », *Revue de Paris*, 1er février 1921.

I

L'explication la plus courante de la brouille anglo-allemande se tire de la rivalité commerciale qui se faisait chaque jour plus âpre entre les deux pays. Or, nous ne prétendons pas nier que cette rivalité ait joué un grand rôle dans cette révolution diplomatique à la suite de laquelle l'Angleterre et l'Allemagne devinrent des nations ennemies, au lieu d'amies ou presque alliées. Mais nous nions qu'elle ait joué un rôle déterminant.

C'est en 1888 qu'une commission parlementaire fut nommée pour étudier les causes du déclin du commerce britannique, et en 1890 qu'après dix-huit mois d'enquête, elle donna la concurrence allemande pour cause à ce déclin. C'est cependant après cette date que nous voyons le gouvernement britannique, renonçant à ses vieilles traditions d'isolement diplomatique, faire ses premières démarches auprès du gouvernement allemand en vue d'obtenir une alliance. C'est en 1896 qu'Ernest Edwin Williams publia le retentissant petit livre dans lequel il dénonçait le péril redoutable que constituait, pour les produits de l'industrie britannique, la concurrence de ceux qui étaient, comme disait le titre, *made in Germany*; et deux ans plus tard, une nouvelle commission parlementaire aboutissait aux mêmes conclusions que la commission de 1888 et que le livre de Williams. C'est cependant en 1898 et en 1899 que le projet d'une alliance anglo-allemande fut ouvertement mis en avant par le gouvernement anglais et la presse et parut sur le point de prendre corps. Que dis-je? Il y avait une autre nation, deux fois plus peuplée que l'Allemagne, dont la concurrence grandissante gênait l'industrie et le commerce d'exportation de la métropole : c'étaient les États-Unis d'Amérique. Or, le projet d'alliance que le gouvernement britannique envisagea vers ce moment, ce fut une alliance « pan-teutonique », liant l'Angleterre non seulement à l'Allemagne mais encore à l'Amérique, en d'autres termes aux deux nations qui, à un point de vue purement économique, étaient ses ennemies naturelles.

Alléguera-t-on qu'à ce moment précis il y eut en Angleterre un mouvement très accentué de reprise des affaires, et par suite une renaissance de l'optimisme anglais? qu'en 1901 et 1902 seulement une nouvelle crise se produisit, et qu'alors, les alarmes reprenant, la brouille diplomatique en fut la suite nécessaire? Mais la conséquence naturelle de ce sentiment d'alarme alors réveillé, ce fut la campagne de Chamberlain en vue d'un retour au protectionnisme douanier. Campagne délibérément dirigée contre l'invasion des produits allemands : Williams, l'auteur de *Made in Germany*, devint le secrétaire de la *Tariff Reform League* fondée par Chamberlain. Or la campagne de Chamberlain échoua et précipita la chute du cabinet unioniste, pendant que s'opérait d'autre part, avec un plein succès, au ministère des affaires étrangères, le renversement des ententes. Ce succès s'expliquerait donc par d'autres causes. Il faut avoir le courage de résister au préjugé régnant, si favorable au matérialisme historique, et comprendre que tout ne se laisse pas ramener, dans la politique des gouvernements, à des facteurs économiques.

On invoque, à plus juste titre, la rivalité nouvelle entre les flottes de guerre des deux nations. Avec l'avènement de Guillaume II, avec la retraite de Bismarck, une profonde révolution morale s'était opérée en Allemagne. Sur la froide et lucide intelligence prussienne, l'ardente et confuse *Schwärmerei* germanique reprenait le dessus; et l'*Alldeutsche Verband* commençait à former des projets de domination universelle, dangereux pour la paix du monde. Guillaume II voulut que son pays fût non plus seulement une grande puissance continentale et militaire, mais une grande puissance navale, capable de faire un jour la loi à l'Angleterre, ou tout au moins de tenir la balance égale entre la force anglaise, d'une part, et, d'autre part, la force franco-russe. C'est en 1898 que l'amiral von Tirpitz obtint du Reichstag le vote d'une première grande loi de constructions navales. Une deuxième loi fut votée en 1900, beaucoup plus ambitieuse que la première, et dont le caractère ambitieux fut mis en relief par toute une série de discours de propagande, prononcés par l'Empereur. L'Amirauté, au début de 1902, pouvait constater que la flotte anglaise se trouvait

encore sur un pied d'égalité avec les trois flottes française, russe et allemande réunies. Mais si la flotte allemande, remarquablement administrée, continuait de s'accroître aussi vite qu'elle faisait depuis quatre ans, combien de temps le budget anglais serait-il en état de soutenir un tel effort?

Voilà, incontestablement, la cause profonde — militaire, non économique — de la brouille anglo-allemande. Mais il faut s'étonner, cela dit, du temps que mirent les milieux diplomatiques, militaires et maritimes, à comprendre la situation nouvelle. C'est au mois d'avril 1898 que fut votée au Reichstag la première loi navale; et c'est exactement au même moment que Chamberlain fit des ouvertures formelles à l'Allemagne, en vue de la conclusion d'une alliance. Quant à la deuxième loi, il est bien vrai qu'elle eut pour premier effet de suspendre les négociations anglo-allemandes. Mais un an ne s'était pas écoulé qu'elles étaient reprises; il fallut, en 1901, pour qu'elles n'aboutissent pas, toute la mauvaise volonté du gouvernement allemand. Nous avons feuilleté les collections des périodiques spécialement militaires, le *Naval Annual* de Lord Brassey, l'*United Services Magazine*, l'*Army and Navy Gazette*, le *Navy League Journal*. Exception faite pour l'*Army and Navy Gazette*, dont le directeur, partisan systématique de l' « entente cordiale » avec la France, est en conséquence très prompt à comprendre la gravité des deux lois navales allemandes, c'est partout la même obstination à ne prendre en considération que le péril d'une guerre avec la France et la Russie.

Point de rivalité entre les deux armées d'Angleterre et de Prusse : rien que le souvenir d'une très vieille fraternité d'armes qui remontait au temps de Waterloo et de la Guerre de Sept Ans. Point davantage de rivalité traditionnelle entre les deux marines : quelle rivalité possible, dans tout le cours du dernier siècle, avec une marine qui n'était pas encore née? Voici que la marine allemande commençait à affirmer son existence. Si donc jamais il devenait impossible à l'Angleterre d'entretenir une marine égale aux trois grandes marines continentales réunies, pourquoi ne pas chercher dans la marine allemande une alliée contre les marines française et

russe? Car l'ennemi, c'était la France, et c'était la Russie. Des habitudes, prises depuis longtemps, voulaient qu'il en fût ainsi, et la folle anglophobie de la presse parisienne contribuait à maintenir vivante cette vieille tradition de haine. Ainsi continuait-on à penser, dans les bureaux de Downing Street. Il fallut, à une date définie, une pression extérieure pour vaincre l'inertie des bureaux.

Mais quoi? nous demandera-t-on. Ne pensez-vous pas nous en avoir dit assez sur les origines de la discorde anglo-allemande? Ne sommes-nous pas dès à présent fixés sur les causes générales et profondes de cette discorde? A quoi bon nous raconter ce qui ne saurait plus présenter maintenant à nos yeux qu'un intérêt anecdotique : à savoir, les circonstances particulières dans lesquelles, à un moment donné, se manifesta l'action de ces causes profondes? Nous croyons, bien au contraire, que l'histoire de ces circonstances présente un intérêt tout autre qu'anecdotique. Le cas serait différent si, comme on a été souvent disposé à le faire, nous nous proposions d'expliquer le renversement des ententes par un changement de personnel qui se serait alors opéré au sommet de la hiérarchie politique anglaise. La reine Victoria mourut; Édouard VII régna à sa place. Lord Salisbury céda à lord Lansdowne le ministère des affaires étrangères, et, quelques mois plus tard, rentra dans la vie privée. Est-ce à l'action personnelle du roi Édouard, ou à celle de lord Lansdowne, qu'il faut attribuer l'adoption, par le gouvernement britannique, d'un nouveau système diplomatique? Nous ne le pensons pas; nous avons eu déjà, il y a trois ans, l'occasion de dire pourquoi. Reprenons nos arguments d'alors en essayant, s'il est possible, de les renforcer encore.

Sur l'action personnelle exercée par le roi Édouard bien des années s'écouleront avant qu'il soit possible de se prononcer autrement que par conjecture. Sa biographie, qui, croyons-nous, va paraître bientôt, sera trop « officielle » encore pour fixer définitivement l'opinion des historiens. Une chose est certaine. Édouard VII monte sur le trône le 22 janvier 1901; et c'est seulement du mois de décembre 1902 que date la brouille entre les deux gouvernements. On a voulu

qu'Édouard VII, parce qu'il affectait, par opposition à sa mère, des opinions libérales, fût une espèce de « pacifiste » ou de « Pro-Boer », hostile à la politique sud-africaine de Chamberlain. Rien, semble-t-il, de plus faux. Le cercle de riches financiers dont il aimait à s'entourer était le noyau même du parti politique qui avait poussé à la guerre du Transvaal. Il est probable que les grossières attaques dirigées par les journalistes et caricaturistes parisiens contre le gouvernement britannique et la reine Victoria elle-même l'ulcérèrent autant que n'importe lequel de ses futurs sujets ; il fallut la fin de la guerre, la paix victorieuse de 1902, pour qu'il se montrât disposé, si la France s'y prêtait, à liquider ce passé tout récent d'injures et de haines. Quant à ses relations personnelles avec son neveu l'empereur Guillaume, elles avaient été détestables au cours des quatre années qui vont de 1895 à 1899. Mais les deux visites faites par Guillaume à Londres en novembre 1899 et janvier 1901 avaient produit un excellent effet sur l'opinion du pays tout entier autant que du prince. En 1899 les malheurs de la guerre sud-africaine commençaient. En 1901 l'Angleterre pleurait sa vieille reine, mère d'Édouard et grand'mère de Guillaume. L'empereur allemand se présenta les deux fois en consolateur. Il joua son rôle à merveille. Pendant deux ou trois ans, Édouard, loin de songer à se brouiller avec son neveu, l'aima comme, dans une famille bourgeoise unie, un oncle aime son neveu.

Mêmes observations en ce qui concerne lord Lansdowne. Il devint ministre des affaires étrangères le 1er novembre 1900, trois mois environ avant qu'Édouard VII devînt roi. C'est donc à cette date, et non pas deux ans plus tard, si vraiment la personnalité de lord Lansdowne avait joué ici un rôle quelconque, qu'il faudrait observer un changement dans l'orientation de la diplomatie britannique. En fait, l'arrivée de lord Lansdowne au *Foreign Office* fut utile à la cause de l'entente anglo-allemande. Lord Salisbury, d'abord favorable à cette entente lorsqu'il était devenu, dans l'été de 1895, premier ministre et ministre des affaires étrangères, avait été bien vite rebuté par l'insolence de Guillaume II, et était devenu, à l'intérieur du ministère, le défenseur obstiné de la

vieille politique d'isolement. Lord Lansdowne appartenait, au contraire, à ce groupe libéral-unioniste dont Chamberlain était le grand homme et le duc de Devonshire le chef nominal. Or, l'alliance allemande était, depuis 1898, la grande idée de Chamberlain; et tout le monde considérait Devonshire House comme un foyer d'intrigues allemandes. On s'explique ainsi que l'entrée de lord Lansdowne au *Foreign Office* ait été presque immédiatement suivie par une reprise des négociations qui devaient conduire à la conclusion d'un traité d'alliance entre les deux pays. Les négociations avortèrent : les deux gouvernements échangèrent, vers la fin de 1901, quelques aigres propos. N'importe : à défaut d'alliance, on pouvait essayer de maintenir le système établi d'entente diplomatique. Le *Foreign Office* continua de suivre l'ornière.

La paix fut signée, le 1er juin 1902, dans l'Afrique du Sud. Le cabinet, pendant la dernière année de la guerre, s'était rendu impopulaire par son incurie, son indolence, par cette manière, trop flegmatique en vérité, de compter sur la patience et sur le temps pour suppléer à une absence avouée de méthode et de génie. La victoire le tira d'affaire. Elle parut imposer, pour un temps, le silence aux critiques. Les assises d'une troisième « Conférence Impériale », les fêtes du couronnement, dissimulèrent aux yeux du public lui-même à quel point il était las de l'effort fourni depuis près de trois ans. Les bureaux du *Foreign Office* continuèrent à lutter contre la pénétration russe en Perse, contre la pénétration française au Maroc. La retraite définitive de lord Salisbury, qui eut lieu en juillet, n'était pas, comme nous avons vu, pour rendre moins faciles les relations du gouvernement britannique avec le gouvernement allemand. Guillaume II s'invita chez Édouard VII. Il débarqua le 8 novembre.

Le lendemain, il était à Sandringham. Il y demeura jusqu'au 15, accomplissant les rites accoutumés. Il chassa le canard, le faisan, la perdrix; il planta des arbres commémoratifs, il écouta un petit drame de Conan Doyle intitulé « Une Histoire de Waterloo ». Cette fois, son chancelier Bulow ne l'avait pas suivi; mais il était accompagné du comte d'Eulenburg, et il s'entretint avec le premier ministre Arthur Balfour, les deux Chamberlain et lord Lansdowne.

Le 15 novembre, il partait pour le Nord, où il fut l'hôte, pendant quatre jours, de lord Lonsdale à Lowther Castle, puis, pendant quelques heures, de lord Rosebery à Dalmeny. Le 20, il se rembarquait à Queensferry. Cependant le roi de Portugal était arrivé le 19 à Windsor, où il demeura jusqu'au 24.

La réception avait été brillante. L'accueil public fut détestable. Quelle différence avec ce qui s'était passé au cours de ses deux dernières visites, quand l'Angleterre était malheureuse! A peine la nouvelle de sa prochaine arrivée eut-elle été annoncée que ce fut dans toute la presse un concert de protestations.

Du côté unioniste, le *Daily Telegraph*, qui passait pour refléter les opinions du groupe Chamberlain, fut courtois; et le *Saturday Review* se distingua par son langage modérateur. Mais le *Standard*, organe du vieux parti tory, fit entendre à l'empereur Guillaume de sévères avertissements; et, quant au *Times*, au *Morning Post*, au *Daily Mail*, au *Globe*, ils se déchaînèrent. Non que personne contestât le mérite éminent du visiteur : il passait alors universellement pour un homme de génie. Mais quels desseins nourrissait-il? Avait-on encore parlé d'alliance? La doctrine de l'équilibre européen prescrivait à l'Angleterre de ne jamais se lier les mains par un traité, afin d'être toujours libre d'écraser le pays qui lui paraîtrait être, selon les circonstances, « la plus grande menace pour l'Europe ».

Du côté libéral, quelques organes radicaux — le *Westminster Gazette*, quotidien, le *Speaker* et le *Truth*, hebdomadaire — demandèrent bien qu'on n'allât pas échanger la gallophobie des années précédentes contre une germanophobie également pernicieuse pour la paix du monde. Mais le *Daily Chronicle*, organe des libéraux impérialistes, l'emporta sur tous les autres journaux par la virulence de ses attaques au moment même où cependant l'empereur Guillaume était, à Dalmeny, l'hôte de leur chef, lord Rosebery. Il ne se borna pas à des considérations politiques sur les périls d'une alliance allemande : il amusa ses lecteurs en racontant l'histoire comique de toutes les visites faites par Guillaume à la cour d'Angleterre depuis le jour lointain où, âgé de quatre ans

seulement, ce « gnome » malfaisant mordait les mollets du petit prince Arthur et du petit prince Léopold dans la chapelle royale de Windsor. Le *Daily News*, organe quasiment officiel de l'opposition, prétendit connaître le détail de ce qui se tramait entre le gouvernement anglais et le gouvernement allemand. Il rapprochait la visite de l'empereur à Sandringham avec la visite du roi de Portugal à Windsor; considérait que le problème était d'obtenir l'acquiescement de l'Allemagne à l'arrangement conclu entre l'Angleterre et le Portugal relativement à la baie de Delagoa. Le bruit courait que l'Allemagne demandait tout simplement en échange l'évacuation de Shanghai; qu'elle avait, pour faire cette demande, obtenu l'appui de la France. Était-ce là qu'allait aboutir la politique de Chamberlain? M. Balfour n'allait-il pas se décider à secouer le joug?

Pourquoi cette explosion de mauvaise humeur? Mécontentement des industriels, de plus en plus gênés par la concurrence allemande, et pour qui recommençaient les temps difficiles, après cinq années de prospérité. Inquiétudes inspirées aux marins et militaires par l'accroissement de la flotte allemande : la loi de 1900 commençait à porter ses fruits. Réplique des journalistes à l'hostilité ouverte des journalistes allemands, qui ne s'étaient pas mieux comportés vis-à-vis du roi Édouard lorsque celui-ci était allé, en 1901, assister aux funérailles de sa sœur, l'Impératrice Frédéric. Tant que la guerre sud-africaine avait duré, on avait su gré à l'empereur Guillaume de ne point partager cette hostilité. Maintenant que la paix était rétablie, on lui aurait presque reproché de l'avoir tolérée. Ainsi se trouvait enfin d'accord ouvertement avec l'opinion publique le petit groupe de journalistes qui préparait à Londres cette insurrection, la tenait prête à éclater au premier moment opportun. Le *Times*, averti par son correspondant berlinois Sir Valentine Chirol de l'état d'esprit alarmant qui régnait là-bas, avait depuis longtemps adopté une attitude nettement anti-allemande. L'habile directeur du *National Review*, Leo Maxse, très hostile jusqu'en 1899 à la France, avait depuis 1901 changé l'orientation de ses batteries. C'est chez lui que Sir James Blennerhasset, mari d'une Allemande, mais d'une Allemande anti-

prussienne, racontait pour la première fois au public anglais, dans un esprit d'hostilité profonde, par quels procédés Bismarck avait effectué l'unité allemande. C'est chez lui qu'un groupe de collaborateurs mystérieux, visiblement très informés, racontait, sous la signature A. B. C., l'histoire secrète des difficultés que l'Allemagne avait depuis quelques années opposées à la diplomatie anglaise. Encouragés par la faveur de leurs lecteurs, ces journalistes redoublaient leurs attaques. Mais — chose curieuse et sur laquelle précisément nous voulions insister — loin d'être inspirés par le *Foreign Office* ou par l'Amirauté, ils se butaient à l'inertie de Downing Street. L'insurrection morale qui se produisit, au moment de la visite impériale en novembre 1902, fut une insurrection de la presse contre la routine des bureaux.

Le ministère, déconcerté, crut devoir rassurer l'opinion. Parlant au banquet du Guildhall, le 10 novembre, M. Balfour protesta contre les « folles et fantastiques imaginations » dont la visite impériale avait été l'occasion. L'entrevue n'avait, il en répondait, aucun caractère politique; il ne s'agissait que d'une visite privée faite par l'empereur « à son plus proche parent ». Mais le public, un instant remis de ses craintes, n'en fut que plus décontenancé lorsqu'il apprit, le 7 décembre, que l'Angleterre et l'Allemagne, après avoir adressé sans effet un ultimatum à la République vénézuélienne, établissaient de concert le blocus des côtes; que les croiseurs des deux nations saisissaient ou coulaient les canonnières vénézuéliennes.

Il y avait eu déjà, sept ans auparavant, au moment où les unionistes prenaient le pouvoir, une question du Vénézuela. Le gouvernement des États-Unis était intervenu au nom de la doctrine de Monroë, avait prétendu évoquer l'affaire. Tout s'était finalement réglé par un recours à l'arbitrage; mais l'incident, qui menaça parfois de devenir grave, n'en avait pas moins exercé sur l'opinion britannique une impression profonde. Il y eut désormais, en Angleterre, un parti pris de ne pas se laisser produire, entre les deux nations, l'apparence même d'un conflit. Lors de la guerre hispano-américaine, la presse anglaise fut unanime à célébrer les victoires remportées par les États-Unis comme étant des victoires plus anglo-saxonnes

encore qu'américaines : c'était une manière de solliciter, par avance, les sympathies de l'Amérique pour les victoires que l'impérialisme anglais pourrait remporter dans une autre partie du monde. Et voici que M. Balfour et lord Lansdowne dérangeaient l'équilibre de cette grande combinaison, plus morale encore que politique. Bien que l'attitude du président Roosevelt fût en l'occurrence beaucoup plus modérée que ne l'avait été en 1895 celle du président Mackinley, l'ombre du péril encouru suffit pour provoquer l'émotion générale. Et dans quelles conditions se produisait l'intervention navale? La France, l'Italie, les États-Unis avaient contre le gouvernement du président Castro des griefs du même ordre. C'était pourtant de concert avec la seule Allemagne qu'on intervenait, alors que les griefs allemands paraissaient moins substantiels que ceux d'aucune autre nation; — avec l'Allemagne, à qui tant de gens, principalement aux États-Unis, prêtaient le dessein de coloniser quelque point des côtes américaines; — avec l'Allemagne, désireuse de produire aux yeux du monde sa jeune force navale : était-ce bien à l'Angleterre de venir en aide, et d'une manière aussi ostentatoire, à la satisfaction de ce désir?

Ce fut, dans la presse, un tumulte pire qu'en novembre. Le *Times* publia une lettre de Sir Robert Giffen, dont le titre — *the Venezuelan Mess*, « le gâchis vénézuélien » — fit fortune. « L'Allemagne, écrivait Sir Robert Giffen, est un associé funeste, comme l'Autriche-Hongrie s'en est aperçue jadis dans l'affaire du Schleswig-Holstein. Notre propre expérience, toute récente, en Chine, n'a été nullement satisfaisante. L'Allemagne est d'ailleurs notre ennemie mortelle; elle se propose d'attaquer l'Angleterre à la première occasion. » Et le même journal publiait une pièce de vers, plus violente que la lettre de Sir Robert Giffen, où Rudyard Kipling accusait le ministère de mensonge, presque de trahison :

... Last night ye wrote our voyage was done
But seaward still we go;
And ye tell us now of a secret vow
Ye have made with an open foe.

Un mois plus tôt, certains organes du libéralisme avancé avaient essayé de faire frein : nous les avons vu protester

contre l'excessive germanophobie du reste de la presse. Cette fois, ils firent chorus avec les autres. Nulle part on n'était plus attaché à la cause de l'amitié anglo-américaine que dans ces milieux intellectuels et amis de la paix, état-major du parti radical; et si, dans ces mêmes milieux, on ne voulait point partir en guerre contre l'Allemagne, on voulait encore moins partir en guerre, dans l'Amérique centrale ou ailleurs, à la suite de l'Allemagne. Quant aux libéraux impérialistes, heureux de voir l'opposition pour une fois unanime sur une question de politique extérieure après tant d'années de discorde, ils adressèrent au ministère sommation sur sommation. Parmi les hommes politiques qui furent les plus ardents à réclamer la rupture de l'entente allemande, plaçons Sir Edward Grey et Mr. Haldane.

Le 6 février, Sir Edward Grey, parlant en réunion publique, se déclarait incapable d'accepter sans réserve l'assertion ministérielle, suivant laquelle il n'y avait ni alliance, ni entente secrète, du gouvernement anglais avec le gouvernement allemand : n'était-ce pas, il y avait peu de temps, le programme avoué de Chamberlain? Et, tout en désirant voir l'Angleterre rester en bons termes avec l'Allemagne, il ne voulait pas que ce fût au détriment des bons rapports du pays avec la France et la Russie, encore moins avec les États-Unis. Dix jours plus tard, la veille même du jour où le Parlement entrait en séance, Mr. Haldane présidait une réunion à laquelle prenaient part des hommes de tous les partis, y compris M. Leo Maxse, le directeur du *National Review* : il s'agissait de réclamer une escadre de la Mer du Nord et une base navale sur la côte orientale de la Grande-Bretagne.

Alors la lourde machine administrative s'ébranla. Le ministère, désavoué par son propre parti, attaqué par l'opposition, prit des dispositions nouvelles, constitution d'un « Conseil de la Défense Nationale » (*Council of Defence*), où durent siéger, outre quatre membres du Cabinet, quatre représentants du haut commandement militaire et maritime, énorme budget de la marine : « le plus gros, déclara le *Times*, qui eût jamais été voté en temps de paix comme en temps de guerre ». Pourquoi ce déploiement de mesures impérialistes?

Elles étaient liées à une autre mesure, conforme, comme nous venons de voir, au vœu de tout le Parlement, et qui ne souleva ni débats au Parlement ni commentaires dans la presse. M. Balfour, la veille du jour où furent introduits les *Navy Estimates*, annonça l'intention de fonder un nouveau port de guerre sur la Mer du Nord, à l'entrée du Firth of Forth. Manifestement ce n'était plus dans la Manche que l'Amirauté s'inquiétait de maintenir sa suprématie contre une rivale séculaire. C'est sur les côtes du Norfolk qu'il fallait maintenant prévoir le débarquement d'une armée ennemie sous la protection d'une flotte qui ne serait pas la flotte française.

II

Dans la mesure où l'on peut parler de rupture là où il n'y a pas eu alliance, l'Angleterre, en ces premiers jours de 1903, avait rompu avec l'Allemagne. La rupture accomplie, quel nouveau système adopter? Le vieux système de l'« isolement »? Il était bien vieux en effet; le dernier grand Anglais qui, depuis quelques années, y fût demeuré fidèle, lord Salisbury, venait de disparaître de la scène politique. Le recours à d'autres alliances, puisque le système de l'alliance allemande était condamné par l'opinion à peu près unanime de l'un et de l'autre pays? « Une Allemagne isolée, écrivait le *Standard*, le jour même où en novembre Guillaume II arrivait à Londres, ne serait pas à proprement parler faible; mais elle se trouverait dans une position très inquiétante et très précaire. La situation de l'Angleterre est très différente. Nous pouvons toujours trouver des alliés; et ce sera la faute de l'Allemagne si jamais nous faisons appel à la coopération des Puissances qui ne l'aiment pas. » Quelles Puissances? La France? la Russie? Mais il faut se rendre compte des obstacles, en apparence insurmontables, qui s'opposaient, depuis une dizaine d'années, au rapprochement de l'Angleterre avec ces deux pays.

La « Double Alliance » de la France, d'abord conclue contre l'Allemagne, avait, depuis l'avènement de Nicolas II,

totalement changé de caractère. Elle constituait, en Asie et en Afrique, une alliance de l'impérialisme russe et de l'impérialisme français contre l'impérialisme britannique; et les milieux bien informés savaient à Londres que cette alliance anti-anglaise de la France et de la Russie recevait les encouragements de Berlin, que Guillaume II avait, à deux reprises au moins, essayé de la transformer en une Triple Alliance de l'Allemagne, de la France et de la Russie. Sans doute cette nouvelle Triple Alliance n'avait jamais été consommée, même au cours de ces années, si favorables pourtant, où l'expédition sud-africaine occupait toute l'énergie du peuple anglais. Une entente avec la Double Alliance contre l'Allemagne n'en apparaissait pas moins comme une chimère. Il fallait obtenir que les Russes et les Français cessassent de progresser en Asie et en Afrique au détriment de l'Angleterre. En échange de ce renoncement, quelles compensations leur offrir?

Chose singulière : lorsque, au cours des sept ou huit années qui précédèrent le revirement diplomatique de 1903, quelques Anglais songeaient, en dépit de toutes les difficultés, à se rapprocher de la Double Alliance, c'est vers la Russie, non vers la France, que leurs regards se tournaient.

Ils savaient bien que l'anglophobie russe était aussi violente que l'anglophobie française. Mais ils le sentaient moins vivement : sur dix voyageurs anglais qui gagnaient le continent, huit ou neuf débarquaient en France ou en Belgique, étaient immédiatement offensés par les caricaturistes français. D'ailleurs la Russie avait, au point de vue diplomatique, cet avantage d'être un pays gouverné par une cour : si l'on pouvait faire comprendre à la cour les avantages d'une entente avec l'Angleterre, la cour aurait la force de passer outre aux violences de l'opinion. Un certain nombre de tories, qui n'aimaient ni la turbulence ni l'impiété de la démocratie française, protestèrent contre les absurdes préjugés libéraux qui séparaient moralement l'Angleterre et la Russie, au détriment de l'intérêt vrai du peuple anglais.

Ajoutons que la Russie depuis quelques années avait changé l'orientation de son impérialisme. Elle ne visait

plus Byzance : et si d'ailleurs, en Afghanistan ou en Perse, ses intrigues continuaient d'inquiéter les diplomates anglais, c'est au nord de la Chine, vers les mers libres du Pacifique, que maintenant ses rapides progrès étonnaient le monde. Or ces progrès constituaient bien un échec pour la diplomatie britannique : elle perdait à Pékin l'influence prépondérante que depuis un demi-siècle elle avait pris l'habitude d'y exercer. Mais, puisqu'il était visiblement impossible de s'y opposer par la force, le plus sage n'était-il pas de se résigner? L'Angleterre pouvait après tout abandonner le Nord de l'Asie à la Russie sans que son propre empire fût mis en péril. Au contraire, dans l'Asie méridionale, aux confins de l'Indo-Chine, le mouvement d'expansion français se heurtait aux avant-postes militaires ou diplomatiques de l'Inde Britannique. En Afrique, la Russie est absente : partout c'est par l'action française que l'Angleterre se sentait directement menacée.

Mais certains publicistes ne se contentaient pas d'abandonner le Nord de la Chine à la Russie. Même en Perse, même sur les côtes méridionales de la Perse, ils tenaient des accommodements pour possibles. Pourquoi tant de condescendance? Pour le bien comprendre, il faut se transporter par l'imagination à cette époque, déjà lointaine, où la puissance russe apparaissait irrésistible et sans limite. Seuls quelques révolutionnaires annonçaient la banqueroute prochaine du régime. Quant aux gens sérieux, ils haussaient les épaules : nul ne prévoyait ni la guerre russo-japonaise ni la Révolution imminente. Dans la constellation diplomatique formée par la France et par la Russie, la Russie était le soleil autour duquel gravitait la France. Et, si la bonne entente de la cour de Berlin avec la cour de Pétersbourg avait suffi pour entraîner la France dans l'orbite de la diplomatie allemande, il suffirait peut-être de rétablir la bonne entente entre Londres et Pétersbourg pour que la France, satellite de la Russie, suivît cette impulsion nouvelle.

Jamais pourtant, depuis bien des années, la perspective d'un rapprochement avec la Russie, n'avait paru plus chimérique. Au mois de janvier 1902, l'Angleterre avait signé

un traité d'alliance avec le Japon. Alliance manifestement conclue en prévision de quelque nouvel empiétement russe. Véritable déclaration de guerre diplomatique à la Russie. Si donc il fallait à tout prix, vers la fin de cette même année 1902, chercher sur le continent quelque allié, et le chercher ailleurs qu'à Berlin, on se trouvait ramené vers Paris. Quelles circonstances rendirent possibles à cette date un rapprochement si longtemps tenu pour irréalisable?

Il y avait quatre ans, lorsque fut signée la paix avec les Boers, que M. Delcassé occupait à Paris le poste de ministre des Affaires étrangères. Il était devenu ministre en juin 1898 après la chute du ministère Méline, en remplacement de M. Hanotaux. Un conflit colonial, relatif au bassin du Niger, venait tout juste d'être réglé entre les deux gouvernements, après des négociations laborieuses, et parfois orageuses au point de paraître mettre en péril la paix franco-britannique. Le jour même où M. Delcassé entra en fonctions, son prédécesseur recevait un mémorandum de l'empereur Guillaume, suggérant un accord en vue d'une action commune, dans l'Afrique du Sud, contre l'impérialisme anglais, M. Hanotaux transmit la communication à M. Delcassé, en l'appuyant de ses explications orales. Mais M. Delcassé écarta tout de suite les propositions allemandes. Il prétendait renverser la politique suivie depuis quelques années par le quai d'Orsay, et viser à l'accord général avec l'Angleterre sur toutes les questions coloniales qui divisaient les deux pays.

Il ne réussit pas. Ce fut lui qui tout de suite dut capituler à Fachoda dans des conditions humiliantes. Même après Fachoda, ce fut en vain qu'il essaya d'obtenir de lord Salisbury l'ouverture de négociations en vue d'un accord général. Il était alors membre d'un cabinet très faible, chaque jour menacé, dans le tumulte de l'affaire Dreyfus, par une opposition nationaliste et anti-anglaise qui semblait redoutable. Seule la guerre des Boers, en faisant diversion, empêcha que de nouveaux incidents coloniaux se produisissent entre les deux gouvernements comme au temps où M. Hanotaux dirigeait notre politique étrangère. En Indo-Chine M. Delcassé soutint une lutte opiniâtre contre la politique expansionniste du gouverneur, M. Doumer, et

s'attira, pour cette raison, l'animosité du parti colonial. Mais sous cette réserve il faut bien reconnaître que, par la force des choses, la politique extérieure de M. Delcassé sous beaucoup de rapports ressembla étrangement à celle de son prédécesseur. Entente latente avec l'Allemagne, par l'intermédiaire de Pétersbourg; entente qui se manifestait partout où les compétitions coloniales mettaient aux prises les trois pays (France, Allemagne, Russie) : en Asie Mineure, en Chine même, et plus particulièrement au Maroc.

C'est au début de 1900 que le ministère Waldeck-Rousseau se rallia à l'idée de pratiquer au Maroc une politique active. On tirerait profit de la guerre des Boers, ouverte depuis deux mois, et qui paraissait devoir longtemps suffire à occuper l'attention du gouvernement britannique. On donnerait, d'autre part, une sorte de satisfaction, en France même, au parti colonial, que depuis deux ans la politique modérée de M. Delcassé irritait. L'action de la France au Maroc se poursuivit dès lors dans des conditions obscures, que rendait plus difficiles la rivalité de deux écoles. L'une, qu'on pourrait appeler « l'école d'Alger », visait à la conquête militaire du Maroc, morceau par morceau, en partant de la frontière algérienne. L'autre, « l'école du quai d'Orsay », visait à la tunisification du Maroc. Il s'agissait de gouverner un jour le Maroc par l'intermédiaire du Sultan; il fallait donc, pour obtenir de lui qu'il acceptât un nombre toujours grandissant de conseillers civils et militaires, respecter scrupuleusement l'intégrité territoriale de son empire. Ce fut la « méthode de pénétration pacifique ». Précisément parce qu'à la différence de la première elle ne semblait pas impliquer d'expédition militaire, elle séduisit, au Palais-Bourbon, les groupes de gauche sur lesquels le ministère s'appuyait. Elle eut l'approbation publique de Jean Jaurès.

D'autres grandes nations faisaient cependant au Maroc, à leur manière, de la « pénétration pacifique ». Le commerce allemand, puissamment organisé, y progressait rapidement : ne fallait-il pas craindre qu'un jour ou l'autre l'Allemagne renouvelât, sur les côtes marocaines, l'exploit de Kiao-Tcheou? Mais, si certains organes du parti colonial exprimaient à ce sujet quelques craintes, ce n'était que sous une

forme très dubitative. Ils étaient rassurés par la bienveillance dont manifestement le gouvernement allemand faisait preuve à l'égard de l'entreprise française. Celui-ci se conformait à ce qui, depuis des années, était devenu une des règles de sa politique mondiale : appuyer contre l'Angleterre les ambitions coloniales de la France. Il est bien probable que, si la France avait demandé au gouvernement allemand de donner un appui explicite à ses plans marocains, le gouvernement allemand ne s'y serait point refusé. Mais nul n'y songeait à Paris : avant de demander en quelque sorte l'autorisation du gouvernement allemand, il aurait fallu demander celle du gouvernement anglais qui, maître de Gibraltar, était beaucoup plus directement intéressé au règlement de l'affaire marocaine. Or, ceci était chimérique. Car la politique marocaine de la France et la politique marocaine de l'Angleterre étaient diamétralement opposées l'une à l'autre. L'Angleterre ne voulait pas qu'une autre puissance s'installât à Tanger et sur tout le territoire septentrional du Maroc. Elle ne songeait pas d'ailleurs à s'établir elle-même dans cette région par une occupation militaire. Mais, en défendant l'intégrité territoriale du Sultan du Maroc, en lui offrant des conseillers civils et des instructeurs militaires pour fortifier son autorité sur toute l'étendue de ce territoire, elle travaillait à établir là-bas une sorte de protectorat moral. Elle poursuivait en somme une politique de « pénétration pacifique » identique, pour ce qui est des méthodes, à la politique poursuivie par la France.

De telle sorte qu'au moment où la paix fut signée dans l'Afrique du Sud à la fin du printemps de 1902, le problème du rétablissement des bonnes relations entre la France et l'Angleterre parut tout à la fois plus facile et plus difficile à résoudre que jamais.

Il parut, d'une part, plus facile à résoudre parce qu'une bonne partie de l'opinion, heureuse de voir l'affaire sud-africaine dénouée par une victoire, se montrait lasse, peu désireuse de courir au-devant de nouvelles aventures. Fallait-il donc reprendre le cours de ces querelles franco-anglaises d'avant 1899, qui semblaient le prélude d'une guerre? L'heure n'était-

elle pas favorable au règlement général, entre les deux pays, des questions coloniales pendantes? Sir Charles Dilke en exprima le vœu : la question de Terre-Neuve n'était pas insoluble, et en Afrique toutes les questions graves étaient résolues. L'agitation que menaient dans les Chambres de Commerce, en faveur d'un rapprochement franco-anglais, sans aucune préoccupation anti-allemande, sans nul autre souci que celui de la paix générale, des hommes tels que lord Avebury et Sir Thomas Barclay, prit une intensité nouvelle. Le roi Édouard parla dans le même sens à M. Paul Cambon, pendant les fêtes du couronnement.

Mais M. Paul Cambon se déroba. Pourquoi, si ce n'est à cause de l'affaire marocaine, qui rendait tout arrangement général du problème africain impraticable? En vérité, quoi que pût penser Sir Charles Dilke, toutes les questions d'Afrique n'étaient pas réglées. Et voici qu'arrivait le moment où les deux parlements d'Italie et d'Espagne allaient être appelés à ratifier les accords, relatifs au Maroc, qui venaient d'être conclus par leurs gouvernements respectifs avec la France. Si les accords avaient été conclus plus tôt, ou si la paix de Vereeniging avait été signée plus tard, la diplomatie anglaise aurait peut-être été embarrassée. Mais elle avait maintenant les mains libres. Elle prit, pour quelques mois, au Maroc, une attitude nettement hostile à la France.

L'accord franco-italien, non encore ratifié, mais dont tout le monde parlait, fut l'objet, en juillet, d'observations nombreuses à la Chambre de Commerce. Ayant pour objet un changement du *statu quo* dans la Méditerranée, il annulait, selon Sir Charles Dilke, l'accord anglo-italien de 1887, qui poursuivait la défense du *statu quo*. M. Bryce ne songeait pas à contester les droits que l'accord, suivant le bruit courant, reconnaissait à l'Italie sur la Tripolitaine : mais, ajoutait-il, « s'il avait été question du Maroc dans l'accord, le cas aurait été tout différent ». L'arrangement était, suivant M. Gibson Bowles, « une alliance conclue par la France et l'Italie avec le consentement de l'Allemagne et de l'Espagne ». Quinze jours plus tard, il demandait si le gouvernement avait connaissance d'une « Ligue Latine » formée entre l'Italie, la France et l'Espagne; si cette Ligue avait, entre autres objets, celui

de régler la question du Maroc; et si le projet de ligue avait été soumis à l'approbation du gouvernement russe. M. Gibson Bows n'était, bien entendu, qu'un excentrique, dont nul ne prenait très au sérieux les effusions. Mais l'historien ne doit pas négliger ces folles rumeurs. Elles sont parfois un bon indice de l'état de l'opinion publique. Visiblement, il y avait des gens pour se demander avec inquiétude si l'hostilité unanime de l'opinion continentale à l'égard de l'Angleterre allait, de purement morale qu'elle avait été jusque-là, peut-être devenir politique, prendre la forme d'un accord diplomatique.

Il était pourtant difficile au gouvernement anglais de s'opposer à la ratification italienne de l'accord. Pouvait-on refuser à l'Italie alliée (ou quasiment telle) le droit de s'étendre en Tripolitaine? Pouvait-on s'opposer à ce qu'elle se désintéressât du Maroc? Il y avait en fait plusieurs mois déjà que le gouvernement italien avait obtenu l'adhésion de l'Angleterre à sa nouvelle politique. Mais le cas de l'accord franco-espagnol était tout autre. En vertu de cet accord, tout le Maroc était partagé en deux zones d'influence. L'une, septentrionale, qui comprenait Tanger et Fez, était abandonnée à l'Espagne par la France qui se réservait la zone méridionale. Bref, les deux puissances s'entendaient pour exclure radicalement l'Angleterre de tout contrôle sur le Maroc, fût-ce même sur la côte septentrionale. M. Sagasta allait soumettre le traité à la ratification des Cortès quand en décembre il tomba du pouvoir. M. Silvela prit sa place. Il était un des premiers hommes d'État espagnols qui se fussent déclarés favorables à une entente avec la France pour le partage du Maroc, M. Sagasta lui avait communiqué le texte de l'accord, qu'il avait approuvé. N'empêche que, devenu premier ministre, il renonça à défendre le traité devant les Cortès. On est d'accord pour admettre qu'il céda à une pression anglaise. Le gouvernement anglais refusait par avance de tenir pour valide un accord conclu sans elle et contre elle.

Ainsi les choses suivaient le cours ancien. Mais elles n'allaient pas le suivre longtemps. Il y avait un mois déjà, quand M. Silvela devint ministre, que la visite de l'empereur

Guillaume avait provoqué un premier mouvement de protestation en Angleterre; et, le lendemain même du jour où il prit le pouvoir, l'ultimatum adressé en commun au Vénézuela par l'Angleterre et l'Allemagne provoquait un nouveau tumulte. En fait, au moment où le gouvernement espagnol capitula devant les injonctions anglaises, il ne s'agissait peut-être plus déjà pour l'Angleterre, en opposant son veto à l'arrangement conclu entre les deux puissances méditerranéennes, de paralyser l'action de la France : il s'agissait de substituer à l'accord franco-espagnol un accord franco-anglais conçu dans le même esprit d'amitié. Averti par le soulèvement de l'opinion qu'il allait être obligé de changer d'attitude à l'égard du gouvernement allemand, persuadé en conséquence qu'il était dans la nécessité de chercher ailleurs des alliances ou des ententes, constatant enfin qu'il ne pouvait, moins d'un an après la conclusion de l'alliance japonaise, faire utilement des avances à la Russie, le cabinet britannique se tourna, en décembre, vers la France.

Les élections françaises de mai 1902 avaient consommé la défaite du parti nationaliste; et le parti républicain, en raison des circonstances où il remportait la victoire, était le parti ennemi du militarisme et de la guerre. M. Combes devint premier ministre. M. Camille Pelletan devint ministre de la Marine. En novembre il démobilisa la flotte de la Méditerranée. Il fit suspendre la construction de quatre cuirassés, que son prédécesseur avait mis sur le chantier en exécution d'un programme voté par le Parlement. La Russie s'alarmait, au même instant, de voir l'activité brouillonne du nouveau ministre jeter le désordre dans tous les services de la marine. Plus tard, l'amirauté britannique, une fois l'Entente établie, devait elle-même s'alarmer de cet état d'anarchie chronique. Pour l'instant, il n'est pas impossible qu'il ait été favorable au rétablissement de bonnes relations diplomatiques entre les deux pays. Ce n'était évidemment plus la marine française, c'était la jeune et grandissante marine allemande, qui était l'ennemi redoutable.

L'arrivée, à la Chambre des députés française, d'une majorité nettement pacifique, eut un autre effet encore, qui

d'abord semble paradoxal : elle réveilla la question d'Alsace-Lorraine. La consigne gambettiste de « n'en parler jamais » avait été d'autant plus facilement observée, au cours des dernières années, que les conflits diplomatiques avec l'Angleterre avaient absorbé l'attention de la presse. Mais voici que des orateurs du parti pacifiste — M. d'Estournelles de Constant, Jean Jaurès — déclaraient le moment venu de ne plus observer cette consigne. Les relations entre la France et l'Allemagne ne deviendraient, affirmèrent-ils, jamais cordiales, tant que la question n'aurait pas été discutée, résolue, à ciel ouvert, dans un esprit de paix. Leurs discours furent immédiatement accueillis par des protestations : le patriotisme français n'admettait pas d'autre solution que celle d'un retour pur et simple de l'Alsace à la France. Il est douteux qu'ils aient été mieux accueillis à Berlin : pour Berlin, il n'y avait pas de question d'Alsace. Seulement l'incident était de nature à intéresser le *Foreign Office*. Un obstacle insurmontable s'opposait donc à la franche entente de la France avec l'Allemagne : si l'on ne pouvait pour l'instant songer à dresser la Russie contre l'Allemagne, ne pouvait-on essayer ce qui récemment semblait impossible, et se tourner du côté de la France?

La question d'Égypte avait fini par occuper, dans les imaginations françaises, plus d'importance que la question d'Alsace. Au lieu de s'obstiner à la considérer comme réglée, pourquoi ne point reconnaître que les revendications françaises étaient juridiquement fondées, et en acheter l'abandon moyennant quelque éclatante compensation? Or, en ce même automne, les affaires du jeune Sultan du Maroc, Abd-Ul-Aziz, protégé de l'Angleterre, prenaient une mauvaise tournure. Une insurrection formidable se produisit dans le nord du Maroc, sous la direction d'un prétendant, Bou Hamara, l' « homme à l'ânesse ». C'est seulement à la fin de décembre que l'armée du Sultan fut mise en déroute : ses conseillers anglais, MacLean et Harris, s'enfuirent vers la côte, lui-même fut menacé dans sa capitale. Mais dès le mois de novembre on savait que l'armée du Prétendant bravait son autorité à cinquante kilomètres de Fez. Le problème du Maroc se posait donc sous un aspect nouveau. Il allait peut-être falloir, pour assurer

à Fez et à Marrakech la prépondérance de l'influence anglaise, envoyer une armée au secours d'Abd-Ul-Aziz. Or, cela était hors de question. Six mois après avoir conclu la paix dans l'Afrique du Sud, nul ne voulait en Angleterre courir de nouvelles aventures. Quels étaient d'ailleurs les besoins essentiels de l'Angleterre dans la région marocaine? La porte ouverte aux importations britanniques, la neutralité de Tanger. Ces deux points formellement réservés, pourquoi ne pas laisser les mains libres à la France?

Nous savons que, vers le mois d'août ou de septembre, M. Delcassé fit à lord Lansdowne des propositions relatives au Maroc, et que lord Lansdowne les repoussa. Quelles propositions? Nous sommes encore, sur ce point, réduits aux conjectures. Voici pourtant comment il est vraisemblable que les choses se passèrent. Lord Lansdowne informa M. Delcassé qu'il faisait par avance opposition au traité franco-espagnol, M. Delcassé répondit par des offres qui auraient, dans son esprit, rendu l'accord acceptable pour l'Angleterre. Lord Lansdowne les repoussa. L'Angleterre, à cette date encore, voulait le Maroc soumis intégralement à sa propre influence par l'intermédiaire du Sultan. Il n'y eut donc pas à cette date ouverture des négociations marocaines. Il y eut refus anglais de les ouvrir.

Elles n'étaient pas encore ouvertes quand, le 10 novembre, M. Balfour prononça son discours du Guildhall. Dans ce discours, après avoir démenti les bruits d'alliance anglo-allemande que la visite de l'empereur Guillaume avait mis en circulation, il passa en revue l'état de l'Europe et du monde, et mit ses auditeurs en garde contre l'idée que tout péril de guerre fût écarté. La guerre demeurait possible, expliqua-t-il, dans ces régions où des peuples de civilisation supérieure se trouvaient en contact avec des peuples de civilisation inférieure. Personne ne semble, soit à Paris, soit à Londres, avoir compris l'allusion : tant le grand public était indifférent à la question qui occupait les chancelleries. Il est cependant manifeste que M. Balfour songeait au Maroc : il avertissait la France du danger qu'elle faisait courir à la paix du monde par sa politique marocaine.

Un mois plus tard, tout est changé. Le ministre des affaires

étrangères, lord Lansdowne, prenant la parole, le 12 décembre, à l'issue d'un banquet, parla du bruit qui circulait de négociations ouvertes avec le gouvernement français en vue d'un règlement de toutes les difficultés pendantes. Bien que le bruit fût sans fondement, il se réjouissait de le voir circuler : c'était un signe que l'opinion désirait, comme lui-même, un rapprochement avec la France. Il reprit ensuite les considérations développées par M. Balfour en novembre, sur les frottements qui se produisent entre peuples de civilisation supérieure et peuples de civilisation inférieure; mais il leur donna une signification toute nouvelle. Qu'arrivera-t-il, se demanda l'orateur, quand un peuple de civilisation inférieure, se trouvera en contact avec deux gouvernements occidentaux? Il se servira de chacun des deux contre l'autre, les mystifiera l'un et l'autre : pourquoi les deux gouvernements se prêteraient-ils à ce jeu, plutôt que de régler l'affaire en hommes d'affaires? Le grand public comprit aussi mal l'allusion qu'il avait compris en novembre l'allusion de M. Balfour. Tout le monde, en Angleterre et en France, était las de la politique coloniale. Personne ne s'intéressait au Maroc. Mais le discours est parfaitement clair aujourd'hui. En termes à peine voilés, lord Lansdowne avertissait son auditoire que les négociations marocaines étaient sur le point de s'ouvrir, étaient peut-être déjà ouvertes.

Elles se poursuivirent désormais sans interruption. Le bruit d'un marchandage anglo-français portant sur le Maroc d'une part et d'autre part sur l'Égypte, avait pris en mars assez de consistance pour alarmer à Paris le parti colonial. Voulait-on vraiment, demanda un des chefs du parti, le député Deloncle, sacrifier nos droits en Égypte? M. Ribot partagea son émotion. M. Delcassé se borna, pour toute réponse, à hausser les épaules. Il pouvait se taire sans péril. Car, sachant la violence de l'anglophobie parisienne, et afin d'éviter toute indiscrétion du quai d'Orsay, il traitait l'affaire directement avec l'ambassadeur de France à Londres, sans passer par l'intermédiaire des bureaux.

Chamberlain était parti le 25 novembre pour l'Afrique Australe : il voulait étudier sur place et régler en connais-

sance de cause les problèmes nouveaux qu'y posait la victoire anglaise. Il revint le 14 mars. Bref, il avait pris part aux entretiens de Sandringham où fut décidée l'action commune de l'Angleterre et de l'Allemagne au Vénézuela; et il était absent lorsque fut opéré le changement d'orientation de la diplomatie britannique. On devrait donc lui attribuer, sur ce changement d'orientation, une action beaucoup moins décisive que nous n'avions cru devoir le faire il y a deux ans. Observons cependant que les négociations secrètes au sujet du Maroc avaient peut-être été ouvertes avant le 25 novembre, et qu'une série de démarches allemandes, quand il revint en mars, venaient de jeter l'émoi dans ce monde des affaires auquel il était attaché par tant de liens. En janvier, on avait appris la nouvelle d'une note identique adressée trois mois auparavant par les deux gouvernements allemand et français à la Chine, note qui paraissait vouloir en quelque manière annuler l'accord anglo-allemand de 1900. Au début de mars l'Allemagne venait de signer avec la Turquie la convention en vertu de laquelle elle obtenait la concession du chemin de fer de Bagdad. Les financiers anglais lui avaient refusé leur concours : mais elle l'avait cherché et trouvé auprès des capitalistes français. Ainsi partout le gouvernement allemand se servait de la France contre l'Angleterre. Chamberlain, dégoûté du système allemand, donna certainement son approbation à la nouvelle politique du *Foreign Office*. Mais il sentit peut-être qu'il n'était pas désigné pour opérer la réconciliation, après avoir tant contribué, et pendant tant d'années, à l'aggravation de la brouille. Et peut-être fut-ce là pour lui une raison supplémentaire de faire porter dorénavant tout son effort sur une question différente : la question du retour au protectionnisme douanier. Elle constituait, d'ailleurs, elle aussi, une déclaration de guerre à l'Allemagne.

Dans les premiers jours de mai, le roi Édouard rendit visite au président Loubet. On fait généralement dater de cette visite le rapprochement franco-anglais. Elle fut en réalité la conséquence du rapprochement effectué depuis près de six mois par les gouvernements, auquel il était seulement nécessaire d'apporter la consécration d'une manifestation

publique. Quoi de plus naturel, en fait, que cette démarche? Le roi Édouard rendait visite au roi de Portugal et au roi d'Italie : devait-il éviter le territoire français? ou, traversant la France, éviter de se rencontrer avec le chef du gouvernement? L'état de l'opinion française à l'égard de l'Angleterre passait pourtant encore, à cette date, pour si mauvais, que cette visite prit les allures d'un coup d'audace. D'abord, au début de mars, on prévit une rencontre des deux chefs d'État sur la Côte d'Azur : Paris, où les nationalistes régnaient encore, semblait trop dangereux. Ce fut, croit-on, le roi Édouard qui, forçant la timidité du quai d'Orsay, voulut venir, officiellement, dans la capitale même de la France. L'accueil fut froid d'abord. Mais bien vite il devint cordial. Quand le roi se rembarqua, la glace était rompue entre les deux peuples. Visiblement, d'un côté de la Manche comme de l'autre, on était las de la politique d'aventures coloniales, avide de régler les vieilles querelles. Les diplomates se sentirent donc les mains plus libres. Les négociations en vue d'un règlement général de toutes les questions coloniales pendantes se poursuivirent secrètement mais sans encombre. Elles aboutirent à cet accord du 8 avril 1904, qui devait, de répercussion en répercussion, changer la face de l'Europe.

ÉLIE HALÉVY

JULIETTE
AU PAYS DES HOMMES[1]

III

Maintenant le train emportait Juliette vers Chantilly. Juliette n'avait pas lu *Sylvie*. Elle n'avait vu aucun Corot, aucun Daubigny. Elle ne savait pas que l'Ile-de-France est une île que bat la France, un morceau d'alluvion vis-à-vis duquel l'Orléanais, la Beauce, la Brie sont des mers orageuses. De la portière, elle constatait bien le jeu habituel de la locomotive et de l'horizon, mais elle ignorait qu'aujourd'hui, si les collines s'inclinaient, si les vallées se déroulaient, c'était non plus selon des lois purement géologiques, mais selon une loi, valable dans cet unique lieu, commune aux marnes liasiques et aux humains. Elle trouvait le ciel clair, les ombres d'encre, mais elle ne découvrait pas qu'elle était dans le seul district du monde qui réunit à midi le ciel de l'aurore et les ombres du soir. Elle savait peu d'histoire. Ignorant qu'agissaient depuis vingt minutes sur son âme les coudes de fleuve les plus chargés en liberté humaine, les failles calcaires et les affleurements trias les plus imprégnés d'honneur, elle s'imaginait simplement être bien, être à l'aise, n'être pas mal, en ce wagon... De fait elle était à l'aise en la France... En réalité, elle n'était pas mal en son cœur, qui en fait était bien, admirablement

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai.

bien dans son corps soudain reposé et orné de mains, de pieds, d'organes particulièrement indépendants. Jamais elle n'avait eu des poumons, des genoux dénués à ce point de servilité. Elle se félicitait de son indifférence. qui venait de ce que tous les atomes de l'air et du pays l'avaient portée soudain à leur degré de tendresse, de bienveillance, et qu'il ne subsistait aucun gouffre entre aucun de ses désirs et aucun des paysages. Elle croyait à nouveau à la fatalité de son voyage, parce qu'elle se trouvait dans le sens et sur le grand chemin des conquêtes, des invasions et des migrations, entre Enghien et Orry-la-Ville. Elle se félicitait de son âge, au moment même ou le soleil la recouvrait d'un vernis millénaire, et d'ailleurs d'un vernis tout jeune son voisin le vieillard d'en face. Elle se disait qu'on est heureuse à peu de frais... A peu de frais en effet. Il suffisait qu'un jour de printemps, en pleine jeunesse, votre regard, nourri depuis une heure par des églises fondées dans le roc, par des forêts nouées au fond de la terre, par des fleuves que rivent aux confluents des villes murées et des châteaux forts, aperçût soudain, flottant dans le ciel, seul atome de l'Ile-de-France que n'ait touché ni la grâce, ni l'intelligence, ni l'honneur, ni la tradition, touché soudain par le soleil, un pigeon...

Juliette, quand le règne des animaux lui eut échappé, avait hésité entre les divers conseils que lui donnait son carnet. Retourner à l'École Normale, revoir le petit botaniste, elle n'y songea pas. Il n'était pas temps encore. Certes ses yeux voyaient mieux qu'hier les dômes des hêtres, les clématites, les jasmins; elle les reconnaissait mal, comme vous devient étranger un visage amical qui va devenir un visage chéri, et d'ailleurs il est de notoriété publique que tout ce que vous allez aimer, fût-ce une plante, se plonge d'abord dans un bain d'oubli. Mais Juliette commençait à se comprendre. Elle savait qu'il lui faudrait dix ans environ pour que tous les arbres, arbustes et graminées présentés par le préparateur devinssent dans son imagination ses compagnons nécessaires, et la terre son jardin. Le système de son cœur était dix fois plus lent que le système solaire. Les platanes du Luxembourg étaient encore pour elle trop jeunes de dix ans, et le figuier de Roscoff, et l'ombre des forêts; il manquait encore dix

petits cercles concentriques aux baobabs, au cèdre du Jardin des Plantes. L'herbe simple avait besoin pour lui plaire d'un perfectionnement que deux lustres seulement pouvaient apporter à l'herbe. Tout ce qui est végétal n'était planté que d'hier pour elle dans le monde, le monde n'était encore à ses yeux qu'une pépinière; et ce frisson à la vue du petit botaniste, ce n'était que le début de son flirt avec un des règnes de la nature, frisson qu'elle avait éprouvé déjà, — son carnet en témoignait, — le jour où la vue d'un jeune élève de Normale lui avait ouvert la mer, d'un polytechnicien la mathématique : car, en province, ce sont tous ces petits jeunes gens en uniformes anciens qui viennent tendre aux jeunes filles la clef d'un élément comme la clef d'un toril, d'où s'échappe pour leurs nuits et leurs rêves l'océan et la vapeur. Elle laissa donc un écureuil, qui jamais ne l'intéresserait plus, se plonger dans un catalpa qu'elle ne chérissait pas encore, et elle ouvrit son carnet.

Elle l'ouvrit à la page intitulée *Pages des vices*; page plus riche en chiffres que jamais page dans le carnet du Parisien irritable qui prend pour les intimider les numéros des mauvais sergents de ville :

18 *octobre* 1914. *Passé avec tante salle* 72 *hôpital* 145. *Dans lit* 41 *le plus beau blessé connu. Blessé pour mon usage, facilement reconnaissable quand je voudrai, trou au-dessus de l'œil gauche. Poinçon dangereux. Donné ma main sans qu'il s'en doutât. Pas une dent ne manque. Température* 39°,9. *Nom : Emmanuel Ratié. Véritable héros, dit major à tante, mais le plus vicieux de la ville la plus riche en vices, de Chantilly...*

Juliette relisait cette note. A cause de son style télégraphique, elle lui faisait toujours l'effet d'un télégramme et l'atteignait à la vitesse d'un message. Premier télégramme à une vierge pour lui apprendre qu'il y a des vices. Dix ans, depuis qu'il était parvenu. Cette Gourmandise enfant, cette adolescente Vanité, ces neuf péchés capitaux nains, qui ce jour-là s'étaient soudain approchés d'elle, encore de sa taille, s'étaient aujourd'hui développés et avaient leur apparence adulte. Juliette n'était pas tentée par les vices. Elle les haïssait.

Mais l'image de ce héros la poursuivait cependant, vivant au milieu d'eux, dompteur plus menacé que le petit Blanchemarine, et qu'il conviendrait peut-être de sauver. Elle ignorait que le major était d'Orry-la-Ville, bourgade ruinée par la concurrence de Chantilly, et que ses clients anglais l'abandonnaient l'un après l'autre, n'admettant en vrais snobs d'être soignés que par le médecin de la ville des vétérinaires. Chantilly restait dans son imagination la ville des perversions, et comme elle avait confié ce secret à ses amies, il suffisait de parler de la porcelaine, de la crème, de la dentelle de Chantilly, pour faire rougir, au pensionnat Fromot, une classe entière. Mesdemoiselles Fromot, qui ne croyaient pas au mal, avaient été amenées par leur nature à présenter aux élèves les vaniteux, les luxurieux, les gourmands comme des délégués de l'humanité voués à un minotaure; autrefois c'étaient des jeunes filles, — et elles leur faisaient valoir à ce propos les avantages de la période contemporaine. De quel vice Emmanuel était-il donc la victime? Contre quel vice luttait-il pour l'humanité avec ses 39°,9 et ses dents entières? Juliette avait essayé de le découvrir, en insérant une annonce dans l'*Echo de Chantilly* : — « Jeune fille, vingt-deux ans, serait reconnaissante à qui lui indiquera l'habitant le plus avare de Chantilly ». Ainsi interrogés sur un défaut de leur prochain, justifiés dans l'emploi de lettres anonymes, cent Chantillois avait donné dans le piège, et déversé leur haine dans les oreilles de la jeune fille reconnaissante. Ils en arrivaient, de bonne foi, partis de l'avarice, à désigner le plus vaniteux et le plus gourmand. Tant le jeu des vices est semé sur la terre comme un jeu de jonchets, et il est difficile de retirer l'un sans ébranler tous les autres. Chaque correspondant ajoutait d'ailleurs, volontairement, pour faire croire que la bassesse de son âme venait de sa bassesse d'extraction, une de ces fautes de participes qu'il ignorait être chères à madame de Sévigné et au duc de Saint-Simon.

C'était le jour de la fête locale. Débouchant sur la pelouse, Juliette eut la fortune de voir à cheval les seuls habitants de la ville qui ne sont pas cavaliers et n'entretiennent par amitié ou par fonction aucune relation personnelle avec les chevaux. C'était l'heure où se disputait le tournoi annuel

de bagues. Dans la tribune s'étaient rassemblés les meilleurs starters de la Société d'Encouragement, les meilleures trompes du monde, les entraîneurs patentés des écuries, les jockeys gagnants des Grands Prix, mais étaient à cheval les papetiers, les cafetiers, les droguistes, et un soldat permissionnaire du 1er génie. Il s'agissait de gagner le sucrier consigné dans le testament du duc d'Aumale, et du sucre était promis par les concurrents à leurs montures. Ces montures étaient aussi les seuls chevaux de Chantilly inaptes à la course, les chevaux des coquassiers, des entreprises de deuil, du rouleau à vapeur. Mais les spectateurs étaient les mêmes qui savaient, entre quinze anatomies de partants au Derby, reconnaître le muscle trop gras d'un centigramme, le tendon surchargé, jauger la goutte de sang qui séparait deux pur sang, deviner à l'œil, parfois au regard, les ascendants au cinquième degré d'une pouliche, et, placés devant ces haridelles qui n'étaient pour eux qu'un gouffre sans nom d'obscurité et de servitude, au lieu des termes hippiques, pour la seule fois de l'année ils employaient le vocabulaire des ménagères en apostrophant ces bêtes qui avaient des nez, des pattes et du poil. Tous les beaux mots de chanfrein, de liste en tête, de balzane, étaient tombés de ces chevaux, comme les pièces d'une cuirasse tombent, quand ils se sont rendus indignes, des chevaliers. Parfois, juché sur une descendante de Flying Fox, un lad s'arrêtait devant le cirque où la municipalité entretenait, comme un abcès de secours remué chaque année, ce cercle de laideur; alors, à ce voisinage, les chevaux de l'entreprise de deuil, choisis pour leur mutisme, et que la mort dans toutes ses manifestations n'avait pu pervertir, hennissaient de nostalgie. Juliette n'était pas surprise de voir tant de chevaux, les jeunes filles n'imaginent pas les vices à pied. C'est la justice, la bonté qu'on voit plutôt sans cavalerie. Seule l'étonnait la douceur de ces bruits, en tous lieux amortis par de la pelouse ou de la forêt, et quand sur la chaussée du roi éclatait le roulement d'un chariot, ou là-bas celui de ce rapide Bruges-Paris qui relie Memling à Clouet, elle tressaillait comme si c'était la colère, le mensonge qui ne pouvaient soudain se contenir. Ainsi Dieu doit sursauter, quand il entend soudain le péché résonner sur cette terre à herbe et à

tourbe où il a disposé les hommes pour ne rien entendre d'eux. Les vices allaient sur la pointe des pieds dans ce dimanche. Un passant la tutoya. C'était la première fois que Juliette était tutoyée par un vice, et elle en eut les yeux humides. Humides, et visités par le soleil. De sorte qu'elle voyait à travers un arc-en-ciel, mais un arc-en-ciel bien à elle seule, apparaître le clocher de Senlis après des guérets pleins de lièvres, celui de Saint-Leu en face, après des champs débordants de faisans, et à gauche celui de Normans, dans son territoire de perdreaux. Pour éviter d'interroger ces hommes qui tutoient, elle obéit à l'appel d'un paon, et découvrit le château; elle suivit une bande de canards et découvrit la vallée et ses canaux. Quand elle se fut rendu compte que dans ce district plus que partout ailleurs le moindre appel d'oiseau la conduisait à un de ces paliers, châteaux, musées, ou parcs, d'où les Français plus haut perchés que sur des cités lacustres dédaignent les attaques du doute et de la peur, elle prit courage et sonna à la porte d'Emmanuel Ratié.

De quel vice Emmanuel était-il la proie? A tout autre qu'à Juliette, l'aspect de sa maison l'eut révélé, à un confesseur dans sa première année d'exercice, à un fournisseur. Le péché, le pourboire que devait fournir cette demeure étaient visibles à tous les yeux. Il y avait dans le jardin un cadran solaire et sur le fronton une horloge : l'habitant de cette demeure entendait déplaire à la fois au soleil et aux horlogers. De la maison Louis XVI restaurée avec manie, sortaient une marquise en verre, des stores, et elle contenait avec peine une maison ultramoderne dont les appendices passaient. Le blason du fronton avait été récemment gratté et n'offrait plus que des initiales; une petite chapelle 1830 avait été dégarnie de ses statues : le propriétaire était quelqu'un qui avait en plein vingtième siècle savouré, voilà quinze jours, les excès de la révolution. Mais Juliette ne comprenait toujours pas. La cloche rendait un son aigre au pavillon du concierge, et résonnait à l'intérieur en cascades de gongs. Des chiens se levèrent des gazons, des chiens qui n'aboyaient pas, auxquels il semblait qu'on eût coupé la langue ou retranché un sens pour qu'un autre devînt plus aigu. Juliette ne compre-

nait point. Puis elle vit une volière d'oiseaux muets, d'oiseaux dont la race était muette, d'oiseaux qui regardent, de volatiles qui essayent de développer leur sens du toucher; et surtout, tout autre aurait deviné le péché de la maison rien qu'à un de leurs mouvements, un bassin plein de poissons décorés de bagues, de carpes, de tanches, qui semblaient ici seuls heureux. Quel vice peut bien personnifier la carpe, suçant sa rivière? Un domestique, — rien qu'à voir ce domestique Juliette devait comprendre, — un domestique à yeux tristes, à yeux qui dans le visage d'un maître eussent indiqué une série de deuils, de chagrins, et qui d'ailleurs n'avaient répandu aucune larme, avec des rides toutes tirées dans un sens qui donnaient la clef du problème, des rides toutes tirées de gauche à droite, un pauvre domestique contre-épreuve, la fit entrer dans un salon qui pour vous eût été l'alphabet du péché, la salua sans cet amour de saluer les hôtes, envoyés divins, qu'ont les domestiques heureux, et l'on sentait que son âme devenait de plus en plus ternie dans sa livrée de plus en plus éclatante. Il s'était fait le matin une cicatrice en se rasant. Toute sa pensée était dominée par la crainte que son maître ne vît cette cicatrice, tirée elle de droite à gauche, qui amenait la vie et l'humanité sur cette face de fantôme, à travers le cataplasme d'une poudre de riz qui semblait le dernier tissu d'une ombre, et qui allait distiller toute la journée, à chaque appel de ce maître maniaque, une goutte de sang de domestique. Puis il laissa seule Juliette, désorientée, qui s'approcha de la fenêtre, mais qui s'en recula, car il lui semblait que toutes ces fleurs avaient un autre sens... Il y avait sur la table quelques instruments même du vice, aussi évidents que le sont dans une chambre de supplice la pince à pouce et le cric à poils, mais Juliette ne comprenait pas. Il y avait une orchidée dans un vase celadon, un Varillat aux armes de Louis XIV, il y avait aux murs le diplôme de sauvetage, dans le port de Palavas, d'une petite fille nommée Madeleine Badaroux. Bref un aveu complet. Dans toute la maison, le silence. Par analogie avec ces oiseaux sans cri, ces chiens sans aboi, les bibelots, les meubles semblaient avoir perdu leur langage. On la sentait d'ailleurs habitée de toutes parts. Mais c'était moins les tapis qu'un manque de densité chez ses habitants qui empêchait tout bruit. Juliette

était dans une maison hantée où le spectre suçait le cœur et le sang des êtres, celui des domestiques par la cicatrice de leur rasoir. Et soudain, dans ce silence, un éclat de rire tel, que Juliette comprit que c'était le rire d'Emmanuel. Elle en fut atterrée. Ce rire était un des éléments du péché, c'était une partie de son exercice même. Juliette se levait pour partir, quand une porte s'ouvrit, une femme entra.

Elle aussi était usée, craintive. De tous les vêtements, celui qu'elle portait était ce que les couturiers de l'année avaient certes cousu de plus invisible. Elle aussi portait au visage une angoisse, qu'elle ne dissimulait pas sous la poudre de riz et la goutte de sang du domestique, mais, comme Lady Macbeth lave sa main, c'était son visage lui-même qu'elle lavait et relavait chaque matin à grande eau froide. Elle le tendait aux yeux de Juliette, avec ses dents encore éclatantes, mais dans le blanc de ses yeux apparaissait de temps en temps une veinule rouge, comme un grand ver qui passait et repassait. Elle aussi, — c'était la femme d'Emmanuel, on le devinait à son alliance, à son ancienne beauté —, de même qu'on comprenait au visage d'Urbain (l'un des domestiques s'appelait Urbain et l'autre Benoist, car Emmanuel donnait à ses valets des noms de pape) que le cauchemar de ce vice ne l'abandonnait jamais, ni en ouvrant le bain, ni en faisant les chaussures, — on voyait qu'aucune action n'était pure pour elle, ni son réveil, ni le repassage de sa chemisette, ni l'achat de ses épingles à chapeau. Elle essaya de sourire à Juliette, qu'elle appela Madeleine, au lieu de s'asseoir près d'elle gagna certain fauteuil comme on gagne un refuge entre des autos rapides et Juliette comprit vite pourquoi. C'est que cette femme entendait se placer en face de la seule fenêtre ouverte en ce logis sur un monde pur, en face d'un tableau où Amphitrite au ras de l'eau avec sa jolie poitrine, amorce aux poissons, chevauchait un cheval de mer qui tendait au-dessus des vagues des pieds déferrés en chair de bar, et sur cette scène niaise le vice ne prenait pas plus que l'eau sur les écailles. Puis ayant tourné les yeux vers Juliette elle la vit si incroyablement exempte de péché, si vernie, qu'elle la regarda soudain comme descendue de ce tableau, s'approcha d'elle, pencha ses yeux lavés, et fondit en larmes...

— Oh! Madame — fit Juliette.

— Hélas! hélas! répondit la dame, vous avez raison!

C'était le contraire du dialogue de ces amis qui se rencontrent et se disent : « Comment vas-tu? — Et toi? — Tant mieux! Ni Juliette, ni la dame ne se doutèrent que ces deux phrases, seule conversation qu'elles eurent jamais, n'avaient aucun sens. Mais déjà, devinant une source pure dans la maison, les chiens s'étaient approchés, et au lieu de fermer les yeux sous la caresse, regardaient, — c'était la première fois que Juliette voyait cela, — Juliette dans les yeux. Jusqu'à Urbain qui ouvrit la porte sans raison, et questionna Juliette pour entendre le son de sa voix, façon des domestiques de regarder dans les yeux de leur maître. Jusqu'aux rossignols dans la cage, aveugles par ordre, qui eurent soudain le sentiment, il fallait pour cela ce beau soleil et la présence de Juliette, non plus de la cécité mais de la vraie et mystérieuse nuit, et qui chantèrent. Jusqu'aux fleurs amassées dans le salon qui soudain, de symboles et de comparses d'un crime, reprirent en une seconde leur innocence et parlèrent le langage des fleurs selon le dictionnaire de la pension Fromot. Jusqu'aux objets accrochés aux murailles, sculptures, appliques, qui semblaient être jusque-là pour le vice d'Emmanuel les trophées que sont des cornes de bêtes chez un chasseur, qui reprirent leurs fonctions bourgeoises de Pradier ou de Caffieri. Juliette était stupéfaite de voir cette demeure purifiée par sa seule présence. Elle se demandait de quelle vice elle était l'antidote et la sainte. Elle se sentait rayonnante du radium qu'elle portait, et qui était peut être la pudeur, ou la franchise, ou la douceur... Mais l'éclaircie ne dura qu'une minute. Emmanuel devait approcher, car l'oppression soudain reprit. Oppression, malédiction d'un vice certes supérieur à tous les autres, et qui les alliait tous, car cette épouse sûrement avait été l'instrument et l'adjoint du Mensonge, ces domestiques à nom de pape les serviteurs de la Colère, ces chiens et ces rossignols les esclaves de l'Ostentation, ces fleurs les flatteuses du Stupre. En effet, la porte double du fond à laquelle conduisaient des degrés s'ouvrit à deux battants, Emmanuel apparut, et Juliette soudain comprit tout, tout.... C'était l'orgueil!

Après l'apparition dans le tabernacle, Emmanuel resta un

instant immobile avant de descendre et de venir vers Juliette. Il avait un tel mépris pour le sens observateur ou le jugement des hommes, qu'après chacun de ses gestes il laissait un intervalle vide qui leur permît de le contempler. Au lieu de poser au cinquantième de seconde comme les vaniteux, il posait au vingt-cinquième. Il ralentissait sa vie à peu près d'une moitié. Chacune de ses journées comprenait, alternant avec douze heures de vie obligatoire, douze heures d'orgueil physique absolu. Il en était arrivé à marcher lentement, à sourire mécaniquement. Ceux qui ne connaissaient pas son vice le distinguaient à peine d'un ataxique. A chacune de ses pensées aussi il ajoutait cette seconde de satisfaction, de béatitude, et chacune était séparée de l'autre par un abîme de volupté. Le spectacle de cette vie était aussi pénible à suivre que celui d'un cardiaque dont saute une pulsation sur deux. Dans cette bouffée qui l'étourdissait après chaque geste, chaque parole, chaque pensée, il avait perdu le contrôle même de son corps, et les tics, les mouvements nerveux en avaient profité pour l'envahir sans qu'il s'en doutât. Ainsi le coq de bruyère devient sourd dans la minute où il se gonfle et se pavane, et les chasseurs en profitent pour approcher. S'étaient approchés le froncement convulsif et alternatif des deux paupières, la tension avec deux saccades de la commissure gauche des lèvres, et le reniflement triplé. Tous ces tics se doublaient d'un haussement de tête. Emmanuel, dans sa seconde d'inconscience, levait soudain haut le front, sans bouger les yeux, qui en devenaient presque cachés. En somme un corps subitement cadavre toutes les deux secondes, et sur lequel s'abattaient pour le ronger, alertés par ces signaux qui attirent les vautours ou les requins, une cohorte d'instincts et de manies, une âme vide toutes les deux secondes, voilà ce que l'orgueil avait fait d'Emmanuel. Il avait des soupçons. Il avait remarqué dans des yeux amis parfois de l'impatience et parfois de la pitié. Il ne se doutait pas qu'il avait l'air alternativement d'une statue et d'un pantin. Il pensait que dans une de ses cravates le visiteur remarquait le trou de l'épingle, tant la trame de l'étoffe en était belle. Il pensait que l'un de ses boutons de gilet, qu'il allait lui-même choisir à Méru parmi cent mille boutons semblables, avait perdu cette nacre sombre qui faisait justement leur rareté.

Ou bien, plus inquiet, s'approchant de la glace, il recherchait en vain sur le reflet de son superbe corps les signes de décrépitude que portait seul le second, se voyait beau, tirait sur un cheveu qui ne cédait pas, le même cheveu d'ailleurs, que cet exercice reconstituait, puis rassuré, pris d'orgueil, se donnait à un de ses spasmes d'inconscience et de béatitude qui hélaient du fond des siècles des tics de sultan ou de tyran aztèque et le faisaient même depuis quelques jours pivoter d'une pièce sur son talon droit. Tel il s'avança vers Juliette, la prenant pour Madeleine, cette jeune fille qu'il avait sauvée voilà quinze ans à Palavas, comme vers celle qui lui devait la vie, et venait attester son courage quasi divin en d'autres lieux que le Languedoc et les Corbières.

Il la fit asseoir, la questionna, fut étonné de son langage pur. Celui-là n'est pas le premier venu qui des flots de Palavas trouve le moyen de sauver une fillette sans accent du Midi. Il lui prit les mains. Il la regarda au fond de ses yeux. Tout ce qu'elle avait en elle de clair, son teint blanc, ses yeux bleus, lui prouvait que son sauvetage avait une valeur symbolique, et qu'il l'avait emporté sur je ne sais quel démon méridional. Un grand mépris du Languedoc le prenait. Subitement il n'eut pas assez de haine pour les cheveux noirs, pour la Méditerranée. Il venait de voir les cartes de natalité, il fut heureux que la France du Sud, avec son ail, se dépeuplât. Un profond dégoût le prit de Gambetta. Il éliminait d'ailleurs, peu à peu, de son admiration, tous les grands hommes dont la carrière avait commencé à un âge inférieur à son âge. Tous ceux dont la gloire l'avait le plus attiré autrefois, tel que Hoche, tel qu'Alexandre, le jour où il eut l'âge auquel ils étaient morts, le jour où ils furent ses cadets, lui parurent des enfants stupides et leur fortunc méprisable. Ils les dédaignait, il les oubliait. Son âge happait tout sur son passage comme une lave. Depuis longtemps il n'avait déjà plus de souvenirs de Chénier, de Néron... Parfois Urbain devait décrocher du mur un portrait de ces hommes qu'Emmanuel avait tant admirés, Byron, Lucullus : c'est que son maître venait d'atteindre l'âge auquel ils avaient publié leur chef-d'œuvre ou auquel ils étaient morts. Désormais ils ne laissaient plus en lui que le souvenir de leurs maladies, ce roi de son ver solitaire, cet empereur de sa gale. Si

bien que l'art, le passé, la science n'étaient plus guère maintenant pour lui, car il était presque grand-père, que des primes de vieillesse. Il ne se rattachait plus au roman que par le vieux de Foe qui avait commencé d'écrire à soixante ans, à la science que par le vieux Fabre, à la politique que par Sylla. Il allait avoir à la fin de cette semaine même l'âge auquel Napoléon était mort. Toute une épopée tremblait en lui, tout un décor qui allait dimanche s'abattre. L'Empire pour la dernière fois aujourd'hui l'émouvait. Il appréciait encore Austerlitz, Wagram, oui cela était du bon travail. Mais, dans huit jours, une sérénité affreuse allait le prendre si on lui parlait de Joséphine ou de Sainte-Hélène et désormais il se retrouverait sans plus de souvenirs de Bonaparte qu'il n'en avait maintenant d'Antoine, et aussi de Cléopâtre.

Car, pour les mêmes raisons, il n'aimait plus les femmes depuis qu'il n'en trouvait plus de jolies qui fussent aussi ses aînées. En ce moment même, où, ayant écarté du salon sa femme et Urbain, il essayait de séduire Juliette, il cédait simplement à un sentiment de sympathie pour l'être qui lui devait tout. Autrefois, quand il préférait son corps à tout autre corps au monde, passé ou vivant, il était excusable à demi, car il était en effet assez beau. Mais aujourd'hui qu'il commençait à vieillir, sa préférence s'accentuait encore. A cause de son front, où les rides transparaissaient, il méprisait le front le plus lisse. Par amour de ses veines qui tournaient en varices, il méprisait tous les plus beaux systèmes artériels ou veineux de l'humanité. Par haute idée de son vieux foie, qu'il allait soigner tous les ans, il méprisait les jeunes foies d'athlètes exposés en exemple aux boutiques anti-alcooliques, et pas un de ses organes, viscères ou sens, qui ne le poussât à dédaigner l'organe correspondant chez la plus belle ou le plus jeune. Il était aussi très fier de son squelette. Depuis (l'âge ayant fondu sur lui) qu'il avait découvert que le but de l'humanité avait été de le former, lui Emmanuel, de former un être un peu malade, chaque jour plus faible, il trouvait l'humanité sans office divin. Puisque la raison de toutes ces jeunes femmes, de ces génies colosses, de ces architectes était de l'avoir amené à ce jour, l'humanité n'avait vraiment plus qu'à se taire. Alors que tout vice et défaut ou se calme par

la vieillesse, ou se cherche des légataires, ou se réjouit de se voir transmis pour des siècles et des siècles, Emmanuel trouvait désormais le monde sans objet. Il trouvait inutile tant de gens et tant de solitude, tant de pluie et de beau temps, l'électricité, la vapeur, le gaz. Pour Dieu, Dieu l'agaçait.

Ce nom venait justement de résonner entre lui et Juliette, qui n'osait pas encore parler. Il est difficile d'avouer à un orgueilleux, quand on est jolie, qu'on ne lui doit pas la vie, qu'on ne lui doit pas la jeunesse, la beauté. Il lui parlait en l'écoutant à peine. Puisqu'il avait un vice d'empereur, d'antéchrist, d'archange déchu, et qu'il n'avait pas de cour, pas de milliards, il était obligé de tirer de lui-même ses flatteurs, ses adulateurs, ses encouragements et il avait pris l'habitude de parler seul. Juliette frémissait sous sa caresse, car elle n'avait rien d'affectueux, rien d'admiratif. Il touchait les autres comme on se touche soi-même. Il n'y avait que dans ses rapports avec Emmanuel qu'il avait l'air d'avoir affaire à une autre personne. Il caressait le bras de Juliette comme nous nous caressons le mollet, et parfois se touchait, lui, comme s'il était à ses doigts une chair inconnue. Il avait surtout une façon amoureuse de caresser sur sa joue une place particulière, lisse, au milieu des espaces où la barbe aurait dû pousser, le point le plus moelleux et le plus stérile de ce corps d'orgueilleux, le point de peau humaine, pour lui qui avait caressé jadis tant de corps de filles au moment où il était plus jeune que Lauzun, qu'Emmanuel préférait au monde en velouté et en fermeté. Tel était l'homme pour lequel aucun des remèdes vrais ou fictifs créés par les hommes ne semblait utile, ni la fontaine de Jouvence, ni le Graal, ni Lourdes. Il trouvait que le plus grand miracle c'était sa vie. Il s'étonnait d'être vivant, et cela lui suffisait. Un peu de rancune aujourd'hui contre Napoléon, qu'il n'allait plus aimer, qui allait provoquer dans son appartement, car il allait faire disparaître ses bustes, les tableaux de bataille, les meubles empire, ce changement que provoque ailleurs l'arrivée d'un nouvel amour. Il lui suffirait d'arriver à cent ans, mort de Chevreul, mort de Fontenelle, pour que tout fût ravagé en son âme et qu'il pût inaugurer un règne terrible sur le monde... C'est alors qu'aurait commencé le vrai combat entre cet être qui l'agaçait, Dieu,

pour tout dire, et lui. Combat qu'il n'avait pas eu l'occasion de préciser encore dans sa pensée, car il n'était pas philosophe : les hommes étaient dans sa famille marchands, de père en fils, de bielles à vapeur... Entre lui et Dieu.

C'est alors qu'il eut sa première interruption plus longue de respiration. Il devint exsangue, s'étendit, les yeux fermés, sur un fauteuil. Juliette s'enfuit. Sur le palier elle croisa la vraie Madeleine sauvée, souillon brun, qui boitait, dont les convulsions avaient détraqué le visage, qu'Emmanuel allait trouver, à son réveil, dans le salon, et insulter, résidu honteux de sa vraie Madeleine.

IV

Chaque jour son carnet dirigeait Juliette sur un quartier différent de Paris. Ce n'était pas de sa part une rébellion contre l'étroite destinée réservée à chaque jeune fille. Au contraire; elle entendait vérifier tous ces Possibles qui déplacent parfois tellement loin les bornes sur les bas côtés de notre existence. Seul le sens de notre vie nous mène à la mort, toute marche en travers est infinie... Vérificatrice de l'irréel, de l'inimaginable, du non révolu, Juliette s'étonnait de retrouver les êtres qu'un de ses désirs d'enfant avait attirés un quart d'heure à l'existence emportés désormais par l'âge, soumis au contrôle des concierges, et marqués, pour qu'elle n'eût pas de doute sur leur qualité humaine, d'une dent d'or ou d'un coryza. Quel gaspillage du sort! Pour que Juliette pût épouser ce qu'il y a de plus simple et de plus facile à concevoir, un jeune rentier intelligent et beau, le sort avait dû créer une trentaine d'hommes, les jeter dans des métiers spécialisés et inventer — car c'est le seul point sur lequel aucun homme ne ressemble à aucun autre — trente modèles de jarretelles. Certains étaient mal nourris par lui, et Juliette en souffrait : on aimerait voir ses Possibles tous gras et luisants. Certains avaient perdu au feu une oreille ou la jambe : on ne saurait imaginer dans quelle large mesure les Possibles ont pris part à la dernière guerre. Certains aussi s'apprêtaient peut-être à lui être

infidèles, et chez eux le thé était prêt. Témoin l'archéologue.

L'archéologue était Jean Daudinat, avec lequel elle avait déjeuné le jour de Pâques 1910 chez les Servan, à Aigueperse, et que Madame Servan avait guidé après le déjeuner jusqu'en sa propre chambre pour le consulter sur un trésor qui sonnait dans le plancher. Ce trésor était un sou, un simple sou du Chili mais il leur avait fallu une heure pour l'extraire. Quand il redescendit, Daudinat avait le ventre plein de poussière, comme ceux qui s'unissent à la terre même, mais du fait qu'il avait refusé d'accepter le sou, qu'il avait rougi, l'avait accepté, rendu encore, certains avaient deviné que ce sou était le prix de madame Servan. Jamais jolie femme ne parut d'ailleurs plus heureuse de s'être donnée pour un sou. Juliette alors avait dix ans, et Daudinat ne la reconnut point, quand elle pénétra dans l'entresol. Il habitait quai Malaquais, au-dessus de deux antiquaires, et dans aucun humus de capitales et de civilisation archéologue n'aurait pu faire fouilles plus riches que Jean Daudinat en creusant simplement un trou dans son parquet. Il prit Juliette pour Mrs. Bates, la veuve assyro-chaldéenne de l'agent consulaire d'Angleterre à Ourmiah, qui devait lui apporter cet après-midi-là un plat sassanide en or massif. Il réservait toutes ses facultés critiques pour le plat, qu'il avait déjà des motifs sentimentaux d'attribuer à l'âge d'Ardaschi et non à l'âge de Sapor, et il ne lui restait plus de perspicacité disponible pour lui permettre de voir que Juliette n'était pas née en Assyrie. Au contraire, Juliette possédant un œil bleu et un œil brun, il eut immédiatement à l'esprit les chats d'Erzeroum qui ont un œil bleu et un œil gris, et il haussa instinctivement la voix, les chats d'Erzeroum étant sourds. Toute une demi-heure, il attendit patiemment que la visiteuse chatte sortît le plat de son manteau, de sa robe, de son chapeau, et sans prononcer une parole pour le réclamer. Car il savait de quelle horde cupide tout plat d'or sassanide est escorté jusqu'à notre ère depuis le siècle où il fut fondu à travers l'Asie et l'Europe, les descendants des démarcheurs épiant et harcelant à travers révolutions et pestes les descendants des possesseurs, le petit-fils de celui que madame Dieulafoy avait chargé de le conquérir à prix d'or liant partie avec l'arrière-neveu de celui

auquel Potemkine avait prescrit de le prendre au prix du sang, les deux clans se composant, selon la civilisation et l'époque, ou d'être faibles et doux, ou d'êtres cruels, ou de bandits autochtones, ou d'envahisseurs passagers, ou, après de trop forts massacres, de femmes; mais le plat subsistant entre eux, respecté d'eux comme l'étalon de toute richesse et de tout honneur. Daudinat avait placé Juliette dos à la fenêtre, de sorte qu'elle ne voyait ni le Louvre ni la Samaritaine, monuments qui pour Daudinat étaient chronologiquement presque des jumeaux, mais seulement une vitrine dont le contenu seul devait avertir Mrs. Bates qu'elle n'avait pas à conter d'histoires sur son plat et qu'on saurait ici l'identifier. Car elle renfermait les reproductions en étain des vases retrouvés dans l'île de Lolland, signés de Cheirisophos, que le soleil couchant illuminait autant que l'étain souffre d'être illuminé et d'être ému par le soleil. Ainsi Mrs. Bates, sans être froissée, pouvait comprendre que l'on était au courant quai Malaquais des migrations suspectes de plats romains vers le pays des Normands ou des Parthes, et que l'on saurait découvrir à la première auscultation de cet or si c'était une de ces banales imitations de Philoctète données, comme la moindre lecture d'Hygin et de Dion le démontrent, à Rheshotipos II par Caracalla... Or Juliette voyait seulement, au fond de la vitrine, le sou du Chili, énigme dont elle seule avait la clef, et elle comprenait après treize ans la vraie histoire du trésor Servan. Il était là, ce sou du Chili, parvenu dans Paris, non pas, comme le plat sassanide, grâce à une suite de conjonctions entre rois et padishas, de mariages entre vierges persanes et conquérants mogols, mais au contraire à la faveur des plus humbles trafics de la vie, par une suite de souliers cirés, de bananes non fraîches, de cornets de tabacs à priser, jusqu'en cette tirelire qu'était la vertu de madame Servan : et le soleil dorait toute cette place du ventre de Daudinat couverte jadis de poussière. Car si elle s'obstinait à ne point sortir le plat sassanide, d'elle venait de s'évader le soleil, arrivé presque à son déclin, qui enveloppa d'un nimbe sa tête, disparut dans son dos, permettant à Daudinat de contempler tout ce qu'on peut trouver de persan et d'antique sur une jeune Auvergnate assise dos au soleil. Plat sassanide, sou du Chili,

soleil, monnaies d'échange pour trois ordres de pensées et d'amours, jouèrent ainsi quelques minutes entre eux dans un muet jonglement. Puis Daudinat impatient se surprit à regarder avec tant d'insistance ce corps auquel un médecin ausculteur pouvait faire rendre, — mais où? — un écho argentin, qu'il rougit, et n'osa plus regarder que le visage de Juliette.

Tout cet antique respect pour un trésor, cette vénération transmise depuis vingt siècles pour les plus précieux alliages, Juliette la prenait pour la politesse réservée à Paris aux jeunes filles de province, et en jouissait. Le regard de Daudinat d'ailleurs se dérobait devant le sien, et elle aurait pu le croire faux, si elle n'avait su qu'il avait passé deux années de sa jeunesse, au sortir de l'École d'Athènes, à regarder en face les dieux grecs qui justement sont privés de prunelles et de regards. C'est à Daudinat que nous devons l'ouvrage où est décrit, dans la sculpture grecque classique, le passage de l'impassibilité des dieux à leur souffrance, avec les dates exactes où un sculpteur s'avisa d'introduire la crainte dans Junon, le doute de soi dans Jupiter, le mal du pays dans Mercure. C'est Daudinat qui lâcha, selon l'expression de Willamovitz, les rats et les souris dans l'Olympe. Dieu sait combien de fois Daudinat débarqua en Angleterre, aux époques de Faschoda, pour aller dévisager l'angoisse dans l'Apollon Pourtalès, — combien dévisagé lui-même par les douaniers britanniques, inquiets d'une sérénité aussi complète dans les traits d'un de ces voyageurs français tellement prompts aux gestes et aux imprécations! Que de fois il partit pour Rome, après un rêve qui le lui avait montré consolé, contempler l'Apollon du Musée Barracco, l'Apollon qui pleure, ému lui-même aux larmes de la douleur du dieu! Que de fois il partit pour l'Autriche, la Grèce, l'Espagne, pour chaque musée ou champ de fouilles d'où lui avait été signalé un chagrin, une inquiétude, fût-elle légère comme la crainte de la pluie, sur un visage olympien, — avec sa petite valise de spécialiste du cœur qui le faisait prendre dans l'Orient Express pour le médecin qui allait ausculter Venizelos. Abdul Hamid, ou M. Carp, et surnommer par les archéologues ses confrères le pédicure des dieux! De quel élan il s'embarqua pour la Crète quand fut annoncée la découverte d'un Olympe crétois à

visages passionnés! Quel échec pour la sculpture classique, quelle honte pour Phidias, pour Praxitèle, s'il était prouvé qu'avant eux tout l'Olympe avait pleuré ou souri, et qu'ils n'étaient plus que des faiseurs de masques! Il accourait, dédaignant les formalités nécessaires pour l'obtention d'un demi-tarif des Messageries maritimes (ce qui lui valut une série de procès au retour), se précipitant dans le hangar où les statues étaient couchées, le visage recouvert d'une bâche destinée à les cacher aux oiseaux et aux rats, comme de vrais cadavres, bâche mortuaire qu'il souleva avec la tendresse d'une femme de mineur après le coup de grisou, apportant à l'Olympe souffrant toute la sympathie d'un noble cœur et de l'École des Chartes, — et quelle désillusion! Car la tête de Jupiter pleurant était toujours quelque Centaure tiré par la queue, le rictus de Vénus c'était les flots qui l'avaient creusé, gâtant, selon Minerva, l'œuvre de leur écume. Parfois le nuage d'inquiétude ou de romantisme dénoncé à Daudinat par une lettre anonyme sur Hercule ou Neptune (car dans toute l'Europe on connaissait sa manie), subsistait encore à son arrivée, mais c'était un jeu de la lumière, de la poussière, et ses clichés donnaient au développement un visage presque souriant, et tels que les dieux eux-mêmes le doivent au photographe. Si bien, excédé aussi par la plaisanterie de collègues qui avaient modifié au plâtre les statues de Naples pour le berner, qu'après avoir juré de trouver au moins une souffrance par dieu, il ne lui restait plus d'indéniablement douloureux que la tête de l'Apollon Pourtalès et celle de l'Apollon Barracco. L'appréhension des barbares, la prescience du christianisme, la crainte même des archéologues n'avaient amené que ces deux froncements de sourcils, ces deux légères fluxions sur le visage de la Grèce, et, avide tout d'un coup de maxillaires tendus, d'arcades sourcilières creuses, de bouches ouvertes sur des amygdales, Daudinat était passé corps et âme aux Sassanides, dont le visage exprime toujours quelque chose, disait-il avec le langage hardi de ceux qui ont supporté deux ans un salon solennel, car un lion au moins leur mord la fesse. Mais que de souvenirs passionnés lui restaient de sa première vocation! Cette sortie du British Museum, un jour d'hiver qui ne semblait pas différent des autres jours, et où toute la foule, ayant

acquis dans la nuit il ne savait quelle divinité, — qui était la défaite de Johannesbourg, — avait un visage impassible et des yeux sans prunelles. Foule divine qu'il n'avait pu retrouver qu'une seule fois en France, un jour d'été. Ce voyage à Délos, ces espoirs insensés sur la sensualité de Cérès, partagés d'ailleurs par Tirabosch, ce hangar où il était resté tout le jour face à face avec elle, n'obtenant de ce visage que ce que peut donner un cadran solaire, une ombre tournante, l'annonce de notre mort, — et soudain, à la porte même, il avait vu renverser par un tilbury une paysanne qui ressemblait à s'y méprendre à la statue. Elle criait à rendre l'âme. Elle avait été à peine effleurée, le conducteur et propriétaire du tilbury, M. Aerobatios, encore qu'il fût retombé durement sur le coussin de bois n'avait même pas perdu son gibus; mais elle poussait des cris, agitant les jambes, comme si, lasse de s'être contenue toute la journée sous les yeux du savant français, elle se donnait enfin à son délire! Ce jour enfin à la sortie du Musée de Copenhague où ses yeux, qui avaient erré huit jours sur mille yeux de marbre et n'y avaient trouvé en tout qu'un iris, avant qu'il ait eu le temps de changer son regard de savant pour son regard d'homme, dans un visage de jeune fille rencontrèrent soudain deux yeux. C'était, en fait d'yeux humains, la paire qui se rapprochait le plus des yeux des statues, incolores, indolores, et il épousa Olga Kirkegaard, élève de Mueller III, qui la dirigeait alors sur l'Expression des Vœux dans l'Art populaire chinois, on ne sait dans quel but hypocrite, car il était de notoriété que Granet pâlissait déjà sur cette étude. Il la revit chez Mueller, elle lut pour une fois sur un visage occidental l'expression d'un vœu distingué et ardent, l'exauça, mit au monde un petit enfant qui n'ouvrit jamais les yeux, et mourut elle aussi... Telle avait été la fortune de Daudinat, qui en ce moment, un peu humble, attendait de sa visiteuse l'obole de trois millions.

Juliette sentait confusément qu'il y avait entre eux quelque malentendu. Ce drapeau rouge à scarabée d'or, qu'il s'était procuré à grand'peine auprès de la délégation assyro-chaldéenne et dont il avait pavoisé la pièce en l'honneur de Mrs Bates, elle sentait bien qu'il était une allusion, et elle cherchait

vainement laquelle dans son passé. Lorsqu'il s'excusa avec un sourire d'avoir trop aimé Darius, trop peu Nabuchodonosor, elle sentit qu'il y avait une raison à cette excuse et ne put la découvrir. Mais bientôt pas une de ces caresses de langage qui valaient pour une femme d'un autre continent, d'un autre âge, d'un autre climat, qui ne l'atteignît au cœur même, friandises inconnues. Voilà la langue que l'on goûtait chez les archéologues! Voilà la langue qu'ils parlaient, surgissant des tombes comme des ressuscités : un langage chiffré qui leur permettait de saisir l'âme des femmes à travers des couches épaisses de passé. Qu'elle est douce la parole qui vous atteint matelassé de siècles! Par quelque délicate attention, cette minute de passé commun qu'ils avaient eue dans la salle à manger des Servan, Daudinat sans doute s'amusait, privilège de son art, à la muer en longs règnes d'une camaraderie bordée par l'Euphrate et le Tigre. Elle acceptait le jeu. Il peut à la rigueur se produire que deux amis n'aient plus que l'Assyro-Chaldéen pour se parler de leur enfance. Chaque arbre, chaque animal d'un continent n'est en somme que le chiffre de l'arbre et de l'animal des autres. Autant prendre le chiffre biblique. Ce long éloge qu'il fit du palmier qui couvrait la Chaldée du temps d'Hérodote, il pénétrait en elle comme le plus grand hommage rendu jamais aux ormeaux d'Aigueperse. Ces deux minuscules taureaux ailés, en plâtre d'ailleurs trop frais, reproductions des taureaux du Louvre, qu'il avait postées de chaque côté de la porte, elle se crut obligée de les caresser et quand il lui prit sa main, blanchie à l'intérieur par les génies, en affirmant qu'après tout il se pourrait fort bien que les Assyriens fussent les créateurs de la voûte, quand il loua les deux revêtements assyriens, l'albâtre et le gypse, quand, avec la certitude qu'elle savait lire, comme toute les Chaldéennes, dans les étoiles, les astres, il lui parla de son avenir et de sa mort, Juliette se trouva finalement au bord de ce qui lui semblait le désert ou l'océan, et qui était simplement l'histoire. Tout ce que Juliette connaissait de l'antiquité lui sembla soudain revenir non de sa mémoire mais de son souvenir. Et quand, s'approchant plus près encore, il lui baisa doucement le poignet, en répétant le mot du professeur Delaborde, d'après lequel l'art assyrien n'a ni enfance, ni vieillesse, cela elle le comprit, elle

comprit qu'il la trouvait jolie, douce, périssable, une larme coula de ses yeux, et il fut bien dommage, se dit Daudinat, qu'elle n'eût pas sorti le plat sassanide pour la recevoir.

Il la plaignit de son voyage, si long, si rigoureux, car il pensait à l'anabase que Mrs Bates avait commencée d'Ispahan à la recherche de ses compatriotes, rebroussant sa route à Van devant la première barbe cosaque, à Erzeroum devant la première sentinelle à fez, à Bagdad, devant la première casquette anglaise, car ces soldats appartenaient à trois peuples qui fouillent les femmes et le plat eût été volé ou confisqué. Juliette approuvait de la tête, croyant qu'il faisait allusion à l'obligation pour les gens d'Aigueperse d'aller prendre l'express à Clermont-Ferrand, où il y avait deux heures perdues, complètement perdues, — à perdre devant Notre-Dame du Port, devant la maison de Pascal, arrêt trop court d'une heure pour voir pétrifier un objet dans la fontaine pétrifiante. Il la félicita de son talent pour la danse, car il avait lu le rapport d'Aga Ischios sur l'arrivée de Mrs Bates, sur sa course en plein désert quand elle entendit enfin derrière un groupe de palmiers retentir l'instrument spécial aux Assyro-Chaldéens, en l'espèce le clairon, que le sergent Ischios Latos avait rapporté de la Légion étrangère et qui sonnait chaque soir, sur le pays du déluge, le couvre-feu; sur le bal donné le lendemain, au bord même de l'Euphrate, au son des pistons et des théorbes, quand Mrs Bates dansait si mollement, alourdie par le plat, qu'Aga Palos la crut enceinte, ainsi que l'étaient presque toutes les femmes échappées aux Turcs, et que le camp la soigna et la respecta comme si elle portait un fils. Elle portait, au contraire, non point en elle, mais imprimé en creux sur sa peau, le roi Kushru, son cheval, et un abondant gibier. Il la félicita de la politesse de ses compatriotes, car il pensait à Aga Metios qui avait publié aimer la France à cause de Son parler agréable et de Sa personnalité sympathique, et Juliette à son compatriote Pierre de Nexon, qui poussa si loin la courtoisie envers Marie de Berry qu'il dut éterniser son impolitesse envers la mort. C'est seulement quand il lui prit les deux bras et insista pour voir l'empreinte du roi Kushru, qu'elle ne comprit plus, que tout s'expliqua, et Daudinat sut alors que cette jeune

fille lui rapportait, non un plat, mais un jour de sa jeunesse.

Elle lui montra le carnet. Elle lui lut la page du 12 mai 1910. Daudinat se rappelait à peine leur rencontre. Ce jour de printemps, dont Juliette avait noté jusqu'à la température, il fallut que son imagination le déterrât d'au-dessous de toutes les époques qu'il avait depuis habitées, de la période crétoise, de l'attalide, de la sassanide. Cet an 1910, c'était un âge séparé du sien par un humus de temples et de dieux. Vingt nécropoles l'isolaient d'Aigueperse. Ce beau soleil auvergnat, qui d'après le carnet inondait ce jour-là la Limagne de 41°,3, il lui fallut le retrouver au-dessous d'une pile d'autres soleils, soleil de Délos, soleil de Ravenne, soleil de Naples, au-dessous de tout ce service pour savants heureux; et soudain, un peu ému, au-dessous du cubiculum, de la couche, du hamac chaldéen, il retrouva le lit de Madame Servan. Juliette lui nommait et lui décrivait, lentement, les invités de ce jour-là. Elle sentait confusément qu'elle aidait Daudinat à débarrasser chaque objet, chaque plat, chaque visage auvergnat de tous ces synonymes antiques dont chaque année écoulée les avait pour lui enveloppés. Cette vibration forcenée que l'étude archéologique donne à l'atmosphère du monde entier, elle la calma peu à peu, et soudain, les ailes de l'archéologie s'écartant, Ormuz et Zeus et Sapor s'évanouissant sous la parole de Juliette comme les rêves au cinéma, il aperçut le notaire, le percepteur, le médecin d'Aigueperse, assis solidement autour d'une table à rallonges éclatante de linge damassé, et immobiles. Retirés de ces fouilles, au lieu de perdre leurs couleurs, ils étincelaient, et Juliette indiqua qu'ils n'étaient même pas morts. Ce jour de Pâques 1910 devint soudain pour Daudinat, avec ces bourgeois et ce vin gris dans des bouteilles de Saint-Galmier, la toile de fond de toute antiquité et de toute sagesse. Il se souvint de cette petite fille qui l'avait guidé, Antigone d'un futur voyant, dans cette ville qu'il ne comprenait pas alors, car il n'avait fait encore aucun relevé de citadelle, aucune reconstruction de cité, mais dont soudain, — la science vraiment sert à quelque chose, — la raison et le plan lui apparurent en traits de feu. D'après le nom des convives, d'après les quelques pierres historiques aperçues ce

jour-là, d'après le souvenir des simples façades, il se mit à lire maintenant sur Aigueperse comme sur un palimpseste. Aigueperse se reconstituait toute seule dans ses pensées. Le Mantegna, que Juliette lui avait montré dans l'église, prouvait qu'Aigueperse était une étape sur cette route semée par les rois de France revenant d'Italie d'innombrables cadeaux, cadeaux qui finalement eux aussi arrivaient un jour au Louvre, mais avec un retard de cinq cents ans. Ces bornes à chaîne à goupille sur laquelle la petite Juliette s'était balancée, c'était, il n'y avait pas le moindre doute, la goupille était du xve, les poternes de l'hôtel Marillac. Daudinat achevait avec ravissement cette version alors incomprise. Il lui suffit de revoir en imagination l'encorbellement des Dupuy pour repérer l'emplacement de l'hôtel des Bourbon, le heurtoir des Durand pour reconstituer la maison Michel de l'Hôpital, et il lui parut soudain indubitable que les arbres du Pré-Monsieur, ce quinconce supposait un jardinier du xvie, dépendaient autrefois du château d'Effiat. Aux yeux émerveillés de Juliette, il fit surgir un palais de la perception, un four banal de l'épicerie Potin, une léproserie du garage. Sur le canevas de la cité, tous les âges se mirent soudain à retisser. Oui, cette niche à bandes moulées dans sa chambre d'hôtel, elle était un indice d'influence lombarde, elle joignait la Limagne à Milan. Oui, le croisillon sud de la chapelle était d'influence bourguignonne, et joignait Riom à Charlieu. Oui, de tous les points créateurs de l'Occident comme au bout des bras d'une machine à écrire, une marque venait s'imprimer sur Aigueperse. Il se rappelait sa promenade avec Juliette dans les saules, l'ascension du volcan éteint, et, par analogie, appliquant les vérités de l'archéologie au paysage, il comprenait pourquoi Aigueperse avait donné naissance à la fois au poète le plus idyllique de France, à Jacques Delille, et à Pierre Nesson, poète de la mort. Et, son imagination ne se contenant plus, escaladant les buttes autour d'Aigueperse qu'il avait alors dédaignées de son autocar, il devinait la situation des châteaux disparus, par leur position même devinait leur âge, par leur âge combiné avec leur nombre total l'histoire même de l'Auvergne, et soudain, à cause du château de Randan dont les balustres lui rappelaient ceux de Frederickborg, il pensa à Olga Kirkegaard et se mit à sangloter.

Mais c'est alors que Mrs Bates arriva. Cette fois c'était bien elle. Dès l'antichambre, elle avait aperçu les taureaux ailés, et elle entra dignement par cette porte royale. Puis elle salua son drapeau. Puis elle s'assit à côté de Juliette. L'archéologue contemplait les deux femmes, poternes si différentes de l'humanité, châteaux si contraires de l'âme, qu'il renonçait pour ce soir à saisir le plan du cœur indo-européen. Mrs Bates avait d'immenses prunelles, des narines béantes, des lèvres distendues; la bouche de Juliette était petite, son nez imperceptible. Celle-là avait évidemment pour mission d'accepter par ses sens le plus possible, et celle-ci le minimum. Un seul rayon atteignait juste l'iris de Juliette. Aux prunelles de Mrs Bates la moindre lueur se collait pour la journée et elle l'en secouait vainement. Mrs Bates avait une allure de serpent, de serpent court et gros. Ces jambes fendues si nécessaires à Juliette pour enjamber, pour nager, Mrs Bates n'en avait nul besoin. Mrs Bates n'avait pas avalé le plat sassanide, mais elle parla de Paris comme si Paris eût été depuis son arrivée récente à l'intérieur d'elle-même. Ah! que la tour Eiffel lui faisait mal! Ah! que la maison de l'Avenue Mac-Mahon lui pesait! Ah! que la colonne Vendôme lui faisait du bien! Elle parlait des monuments comme nous parlons de cachets d'aspirine, de la cocaïne, de l'opium. Le Louvre Magasin faisait frémir ses narines, le Louvre Musée chavirait ses yeux. Elle était là, aspirant et cuvant, pour ce corps que ne fécondait plus le défunt agent consulaire, toute la vertu médicinale de Paris. Parfois, (c'était bien un serpent, le serpent d'Ève était une femme), elle repoussait d'une contraction de l'œsophage l'Arc de Triomphe jusqu'à son cœur, et soudain, tournant la tête vers le fleuve, elle aperçut, déjà dans l'ombre, Notre-Dame, Notre-Dame pour la première fois. Face à elle, elle l'attira de ses yeux luisants, sifflant à peine, préparant sa salive, mais heureusement la nuit tombait et la vaste nef sauvée par les ténèbres recula doucement s'adosser aux belles gares. Le crépuscule gagnait, dans la chambre, les taureaux, les collections, ces trois êtres de race différente, et il les submergeait avec une modestie d'éternité. Juliette se sentait légère et surnager sur les siècles. Un bec de gaz s'alluma sur la berge, atteignant du même éclat un poisson endormi et la tête de

Daudinat. Juliette voyait cette tête seule. Il est touchant d'avoir pour la première fois le sentiment de la vie humaine sur la tête coupée d'un archéologue. Elle se leva. Elle sentait qu'il convenait de laisser seule Mrs Bates et cette tête, que les pattes d'oie couvraient d'ailleurs de caractères chaldéens secrets pour elle, comme on laisse Salomé seule avec celle de Iochanaan. Elle sortit toute blonde de Mrs Bates comme un éclat d'un diamant noir.

Elle était à peine au bas de l'escalier, qu'elle entendit un bruit éclatant. C'était Mrs Bates qui laissait le plat d'or choir de ses jupes, et le quai Malaquais résonna du joyeux accouchement.

JEAN GIRAUDOUX

(*A suivre.*)

L'ŒUVRE DE LUCIEN SIMON[1]

A première vue, devant le portrait de Lucien Simon par lui-même qui est exposé au Musée de Lyon, on dirait d'un peintre à qui son métier n'a jamais dû donner un quart d'heure de joie sans mélange. Il s'est représenté dans son atelier; il vient d'interrompre son travail et de se laisser choir dans un fauteuil contre le châssis d'une toile retournée. Tête penchée, front ridé, traits tirés, œil fixe : il paraît abattu.

1. Lucien Simon est né à Paris en 1861. Son goût des mathématiques et aussi des lettres le fit hésiter avant de se consacrer entièrement à l'art. Sa décision prise, il n'est jamais revenu sur ses premiers essais littéraires; il a voulu n'être que peintre. A l'atelier de Tony-Robert Fleury, il apprit la technique du modelé par plans, que ce peintre tenait lui-même de Léon Coignet. Beaucoup plus importante, parce que s'étendant sur toute sa vie d'artiste, fut l'influence de ses premiers camarades et amis, Georges Desvallières, E.-R. Ménard, et plus tard de Charles Cottet. De 1885 à 1898, il a beaucoup tâtonné, passant de la représentation de figures groupées : *la Lecture entre Amis* (1887), *Chez le Pharmacien* (1889), à des compositions imaginées : *l'Embarquement de Saint-Gallonec* (1891), *Rarahu* (1893), *Jésus guérissant les malades* (1894). Les œuvres les plus importantes de cette période sont de charmantes pochades caricaturales (*les Marguilliers*, 1897), et de beaux portraits de femmes âgées (*Ma mère*, 1898).

L'année 1898 fut décisive avec *le Cirque* (Musée de Liége) et les *Luttes*, deux grands tableaux de figures, l'un de plein jour, l'autre éclairé à la lampe. En 1899, *le Cabaret*; en 1900, *le lavement des pieds. Jeudi Saint* (à Venise), *la Procession* (Musée du Luxembourg); en 1901, *Vieux ménage* (musée de Dresde), *Fin de Repas* (Musée de Stockholm), le *Beaupré*; en 1902, *Sœurs quêteuses* (Petit-Palais), *le Bal à l'île Tudy*; en 1903, *le Carrier*; en 1904, *la Messe à Combrit* (musée de Chicago), *Soirée dans un atelier* (musée de Pittsburgh); en 1905, *Comédie dans un Parc*; en 1906, *les Sœurs du Saint-Esprit*; en 1907, *la Leçon de violon, la Fillette aux tulipes, le Passeur, la Récolte des pommes de terre* (Carton au musée

Mais, regardez les mains nerveuses, puissantes, comme elles s'arc-boutent sur les bras du fauteuil! Qu'une intuition passe dans ce regard vague, et, d'un bond, cet homme las aura traversé son atelier, se retrouvera devant sa toile et peindra, du coup, la grande figure dont, la minute d'avant, il était convaincu qu'il ne se tirerait jamais.

Parlez-lui, et, soudain, à un détour de la conversation, ce sera la même réaction brusque : la voix, jusqu'alors blanche, lointaine, deviendra jeune et forte; l'œil distrait brillera de malice, la phrase, pleine de timidités et de précautions, prendra un tour direct, passionné, et se terminera par un franc rire.

Ou bien tournez le tableau derrière lequel il s'est assis, découragé : la joie du monde y éclate avec une telle force rythmique et une telle vivacité de couleur que cette toile, accrochée dans une exposition, fera paraître pâlottes et hésitantes ses voisines et que c'est à Simon que l'on pense aujourd'hui quand on songe au plaisir de peindre.

***

Il avait une trentaine d'années quand il découvrit la Bretagne, et, depuis trente ans, il y a satisfait l'incessante exigence de renouvellement que lui impose son inquiétude. Il est sûr qu'il l'avait trouvée, avant de la chercher, cette Bretagne, lorsque le hasard de vacances passées en famille,

de Nantes), *Messe à Assise* (musée de Lyon); en 1908, son *Portrait* (musée de Lyon), *Procession à Penhors, Jour d'été*; en 1909, *Bain de Bretonnes* (musée du Luxembourg), *le Mardi gras à Pont-L'Abbé*; en 1910, *Messe à Combrit* (Musée de Manchester), *le Départ du Pardon, le Cabaret*, les *Premières communiantes* (musée du Luxembourg); en 1911, *le Bal, Bain dans les Rochers, le Quai*; en 1912, *le Menhir, Nus dans un parc*; en 1913, son *Portrait, les Gerbes*; en 1914, *Scènes de Venise*; en 1915, *Nausicaa* (Petit-Palais); en 1916, *Charrette au galop, Bénédiction des chevaux, la Parade*; en 1917, *Jeunes filles aux Courses*; *Procession à Sainte-Anne-la-Palu*; en 1918, *En Alsace, Après l'Armistice, Soldats noirs à Marseille*; en 1919, *Parade de foire, Bal, les Apprêts du dimanche*; en 1919-1920, *Décoration pour l'Église de N.-D. du Travail, Femmes à la fontaine, Vieilles marchandes, Récolte des pommes de terre à la Pointe du Raz; Messe, à Saint-Étienne du Mont*; en 1921, *Intérieur breton, Histrions en voyage*; en 1922, *le quai d'Audierne, l'Atelier*; en 1923, *Finis belli, la Mort du cochon, le Cidre*, le 14 *Juillet* 1919.

à Bénodet, le conduisit à Penmarch, car, s'il ne l'avait déjà portée en lui, lui fournirait-elle encore matière à peindre?

L'émotion-choc qu'il y éprouva fut d'ordre pictural. Il était déjà allé au *Prado* de Madrid; il en avait rapporté une copie de l'infant Baltasar Carlos, chevauchant, tout menu, son énorme poney, les crins de la bête et l'écharpe du prince s'échevelant sur l'horizon clair de la Sierra de Guadarrama. Et Simon rêvait, pour son compte, d'avoir à représenter un jour de hautes silhouettes parées, se détachant sur un désert jaune et gris. Il était allé aussi à Harlem et il enviait à Frans Hals la mode de son temps qui lui offrait à peindre des fraises blanches sur des pourpoints noirs, des écharpes cerise ou bleu de ciel sur des justaucorps chamois, le tout porté galamment par des bourgeois accoutumés à se grouper en de pacifiques banquets tout hérissés de drapeaux, de fanions et d'arquebuses. Velasquez et Hals l'avaient belle, pensait-il, de portraiturer leurs contemporains, et leur mérite n'était pas grand à ne pas regretter qu'ils ne fussent des Grecs aux draperies classiques. Mais aujourd'hui, où trouver les équivalents de ces illustres modèles? Pour les nobles et les bourgeois, c'est fini des écharpes roses, des armures noires et des buffleteries fauves; quant au paysan, il s'habille maintenant au goût de la ville, et puis, après Millet, comment oser s'y attaquer? Simon avait l'esprit trop critique et une modestie trop sincère pour ne pas s'aviser que si, au moins au début, on ne se passe jamais de maîtres, il est sage de ne pas les choisir trop près de soi. Mais, comment n'aurait-il pas admiré Millet d'avoir su, lui aussi, dresser des figures au-devant de paysages avec lesquels elles se relient si bien qu'on ne peut plus les imaginer sans leur terroir, sans leur ciel?

Enfin, Simon partageait entièrement le goût des Réalistes, alors en faveur, de prendre des modèles qui fussent à la fois très près et très loin de nous. Très près, parce qu'on pouvait les rencontrer en sortant de chez soi; très loin, parce que l'art jusqu'alors ne s'en était pas soucié. C'était le temps où l'on admirait Flaubert d'avoir décrit dans *Madame Bovary* des gens qui, quoique vivant à quelques kilomètres de sa solitude de Croisset, étaient aussi distants de lui que pouvaient l'être les mercenaires d'Hamilcar; le temps aussi

où Degas, Toulouse-Lautrec et leurs imitateurs ne s'intéressaient qu'aux jockeys, aux blanchisseuses, aux danseuses et aux scènes de cirque, où les Impressionnistes peignaient Paris et sa banlieue. Simon partageait leur penchant à représenter ce que chacun peut voir quotidiennement et ce que le bourgeois s'obstine à ne pas vouloir regarder.

Depuis trente ans, la Bretagne a si libéralement satisfait à toutes les exigences picturales de Simon, que dans son domaine qui va de Pont-l'Abbé à Penmarch, de Guilvinec à la pointe de la Torche et parfois jusqu'à Audierne, il n'est pas une silhouette d'église, un tournant de grève, un groupe de Bigouden qui ne vous fasse penser à son œuvre. C'est un coin de terre qu'on ne peut plus voir qu'à travers l'interprétation qu'il en a donnée. De longtemps, sans l'imiter, nul ne peindra cette proue du monde.

Insensiblement, dans une nudité pierreuse, le continent expire. Rien de végétal ne fait saillie sur cette plate-forme de granit, compartimentée à l'infini par de petits murs de pierres sèches, derrière lesquels se blottissent de chétives cultures. Point d'arbres, des pierres à perte de vue, clochers, sémaphores, moulins, phares, — pierres de fin de terre, tournées vers la mer, qui, à l'horizon, prolonge, sans heurt, cet espace minéral et l'enveloppe de ses embruns, le recouvre de ses goémons et de ses coquillages, flore et faune sans lesquelles il n'y aurait guère de vie sur ces sables. Les tympans des églises y sont sculptés de nefs, les manoirs garnis de mâchicoulis et surmontés de beffrois, qui, jadis, à l'affût des surprises ou des aubaines venant du large, alarmaient pour la défense ou alertaient pour le pillage.

Au-dessus de cette immensité terrestre auquel fait suite l'immensité marine, un grand ciel de partout entièrement visible, un ciel inquiet à travers lequel vents de mer et vents de terre lancent, en tous sens, pour la mêlée, leurs escadrons de nuages qui tachent de leurs ombres galopantes le granit dont c'est le seul frissonnement. Et, enveloppant le tout, une harmonie grise : gris foncé de la mer, gris plus pâle de la roche, gris presque blond des sables, gris de la dune, bleuté comme les filets des sardiniers, gris verdâtre des mousses et

des herbes, gris doré des lichens, gris rouillé des goémons épandus sur les champs, et, par-dessus tout, le gris du ciel. Ce n'est pas le monochrome gris humide des traditionnelles brumes celtes, qu'a célébré Yeats, et dans lequel les formes se dissolvent et se noient; c'est toutes les nuances du gris soulignant à sec les variations de formes des terrains. Et, quand les nuées basses et molles, entre deux averses, laissent fuser de furieux coups de soleil, soudain cette grisaille s'avive d'éclats blancs, blanc de l'écume des vagues, blanc des joints entre les ardoises des toits, blanc des murs de pierres que cernent des ombres courtes et fortes.

N'étaient ces éclats furtifs des blancs et aussi, par endroit, la suave harmonie d'un mur doré par les lichens qu'effleure nonchalamment au passage la frange d'un nuage argenté, Penmarch n'offrait à Simon aucune des tendresses classiques de la terre bretonne, fougères, ajoncs, pins et odeur de miel, mais il y retrouvait la grandiose monotonie de la Castille vue de l'Escurial, cette beauté dénudée, tragique, ardente sous la lumière, qu'avait aimée Velasquez. C'était le même vide de la terre et du ciel, les mêmes lignes très longues sur l'horizon, les mêmes gris fins, nuancés, qui s'insinuent entre les couleurs vives des personnages de premier plan et subtilement les relient.

Car Simon est un peintre de figures. Ce paysage de Penmarch, il ne l'a jamais représenté que comme un décor qui sert de fond à des Bigouden au travail ou en fête. De ces péninsulaires, il a popularisé le type trapu, la taille sommairement équarrie, la face aplatie, les pommettes saillantes, le teint basané, l'emblème singulier de leur coiffe, les broderies safran des gilets de leurs femmes, le bariolage soyeux et moiré de leurs rubans et de leurs tabliers, tranchant sur le noir mat du drap de leurs robes. Quelle joie pour lui de camper ces formes massives et ornées au-devant de cette esplanade lumineuse, où tout forme silhouette, où tout prend du relief, et de faire chanter les blancs des coiffes, les bleus, les cerise, les verts, les jaunes des parures sur ce fond de grisaille et d'or! Il n'avait plus à envier les fraises, les pourpoints et les écharpes de Hals!

Et, désormais, il n'avait plus à lui envier, non plus, le goût

des bourgeois de Harlem à se réunir en confréries[1]. Il trouvait chez les Bigouden un fort instinct grégaire de terriens casaniers. A tout bout de champ, il les rencontrait en paquets, acharnés à créer de la vie sur ce granit sablonneux, où la terre végétale est en partie œuvre de l'industrie humaine. Et ce fut l'occasion des *Brûleurs de goémons*, des deux *Récoltes de pommes de terre*, et aussi des *Batteuses de gerbes*. A tout propos aussi, il les trouvait groupés pour des fêtes, dans la solitude de tourbières, de landes ou de dunes, près d'un menhir ou près d'une source, aimant surtout leur terroir dans son inutilité farouche et sauvage, serrés les uns contre les autres comme s'il était dangereux de s'éparpiller dans ce désert, rapprochés par le besoin physique d'exalter, entre eux, leur chaleur animale. Qu'on se rappelle *la Procession*, ce flot d'hommes et de femmes se pressant à s'écraser autour de leurs « cloareks » et d'un porte-croix, dans un paysage qui paraît inhabité. Il n'y a qu'eux dans ce vide et ils se tassent. Et encore la *Procession à Penhors* oscillant à travers des dunes, le long du gigantesque vitrail en plein cintre que décrit l'écume du ressac dans la baie d'Audierne : sous l'orage, les bois des hampes geignent comme des mâts, les bannières claquent comme des voiles; porte-bannières et curés s'arc-boutent comme pour résister au tangage ou au roulis et tous ces terriens bourlinguent et s'entre-choquent, tels des passagers inquiets sur le pont d'une barque minuscule qui se serait aventurée en plein large.

Même entassement dans les églises, si largement accroupies sur le sol qu'elles n'ont qu'une porte basse, et dans les cabarets, et dans les cirques et le long des parades de saltimbanques qui se collent contre les églises. Quelle occasion pour Simon dans ses *Messes à Combrit*, d'empiler au-devant du mur nu de la chapelle des hommes vêtus de noir, des sœurs de charité vêtues de blanc, gardant, massé, leur troupeau de jeunes brebis aux coiffes claires, et aussi, près des tentes du pardon, de peindre des chevaux, des voitures tapis à l'abri du vent, et de pleines charretées regagnant les fermes isolées! C'est

1. Avant de découvrir la Bretagne, Simon avait cherché tous les prétextes à grouper des figures sur une toile, qu'il s'agît de la *Lecture entre amis* ou de l'accident *Chez le pharmacien*.

de place que tous ces terriens paraissent avoir le plus peur sur cette dernière dalle du continent face à l'Océan.

Un tel goût de la vie en commun sur ce plateau de Penmarch, une harmonie si belle de lignes, de couleurs et de masses entre ce paysage et l'humanité qui y vit, ne se peuvent comprendre que par un long compagnonnage. Ils ne se compléteraient pas aussi bien, si, de longue date, et dans leurs travaux et leurs jours, ils n'avaient été rivés l'un à l'autre. Bonshommes et terroir, Simon nous les peint durs au point qu'ils paraissent inusables, en dépit de leurs frottements séculaires. Têtes, mains, pieds émergent des vêtements, aussi solides, dirait-on, que le granit brut qui saille, par endroit, de son trop étroit manteau de cultures; femmes, hommes semblent être bâtis comme les portes des manoirs; deux piédroits et un linteau grossièrement épannelés. Sur cette esplanade balayée par le vent, il faut que les gens comme les bâtisses aient de la base; leurs scellements et leurs muscles doivent être renforcés; seules, leurs parties hautes, clochers et coiffes, timidement se brodent et s'ajourent. Rides des visages, plis des terrains, cassures des vêtements sont également accusés, et le blond de certaines chevelures se confond avec la pâleur de la dune.

Ces Bigouden ne s'éloignent jamais de leurs horizons familiers : la tour de Saint-Guénolé joue, dans l'œuvre de Simon, le même rôle tutélaire que le clocher de l'église de Chailly, dans l'œuvre de Millet. Ici, dans une plaine, là, sur un plateau de quelques lieues carrées, sont peints des paysans aux prises avec la terre : mêmes carcasses humaines, mêmes poignets gonflés, mêmes mains énormes et durcies, mêmes visages tannés par le vent, bronzés par le soleil, sillonnés de rides blanches, même air hagard de bêtes de somme, quand, en sueur, les têtes courbées vers la terre se relèvent. Les femmes récoltant des pommes de terre ou bottelant des gerbes, qu'a peintes Simon, ont la beauté fatale de l'*Homme à la houe.*

Sans doute, nous sommes en Bretagne, et nul coin de terre, en France, ne ressemble à Penmarch; mais, en dépit de cet indélébile caractère local que Simon a marqué en traits inoubliables, ce quifrappe dans son œuvre, c'est le caractère primitif de l'humanité qui foule ce terrain primaire. Rappelez-

vous les têtes des hommes de *la Procession*, le front et les pommettes du porte-croix et les muscles saillants de sa mâchoire qui, comme les mandibules de certaines espèces disparues, a dû mâcher des choses effroyablement dures, et encore les physionomies des hommes debout dans *la Messe à Combrit*, figures barbues ou glabres, toujours puissamment charpentées et graves : on pense à des témoins du noyau le plus ancien et le plus dur de notre race, qui s'en seraient détachés depuis longtemps et qui ayant roulé jusqu'à ce rivage y seraient restés des siècles durant, sans que les éruptions et torrents sociaux, qui ont été à l'œuvre ailleurs et depuis dans notre pays, soient venus jusqu'à eux ou aient pu les dissoudre. Ils ressemblent aux campagnards de l'ancienne France, ces Bretons, qui aujourd'hui, chez nous, ne ressemblent plus à personne; ils font penser aux paysans des frères Le Nain, et aussi à ces grands diables de tâcherons que Millet a peints dans la plaine de Barbizon où il n'a jamais pu les voir, mais dont, enfant, il avait pu contempler encore la haute stature sur une autre fin de terre, dans son Cotentin.

A Penmarch, Simon trouva donc ce qu'il cherchait : des modèles qui fussent très loin de nous et que les peintres n'avaient encore jamais peints. Grâce à ces modèles, il pouvait remonter dans le passé, vers l'ancienne France et aussi vers les migrations lointaines qui seraient venues, dit-on, jeter sur cette presqu'île perdue des populations ourano-altaïques, car c'est bien à des Mongols que ressemblent la vieille botteleuse de gerbes et aussi cette étrange fille de la Pointe du Raz qui figure dans la deuxième *Récolte des pommes de terre*. Gauguin, avant son départ pour Tahiti et les Marquises, avait déjà satisfait son goût de l'exotisme en peignant en Bretagne, au Pouldu. On pense à quelque *Rarahu*, en voyant le *Bain*, où Simon, avec trois Bretonnes mi-nues dans une anse de rivière, nous donne l'illusion qu'il s'agit d'un tableau de vie primitive dans quelque Insulinde. Enfin, c'est à l'Espagne que l'on songe souvent, quand on voit les Bretons avec leurs costumes noirs, leurs chapeaux de feutre à rubans, leurs favoris à mi-joues, quand on voit certaines femmes bigouden, depuis qu'elles ont renoncé aux couleurs vives de leurs rubans, de

leurs broderies, de leurs tabliers, pour le drap noir de la jupe, le velours noir du corsage, la moire noire du tablier, depuis qu'à leurs cheveux tirés en arrière elles ont substitué des frisons sur le front, en avant de leur coiffe, qui, très surhaussée, rappelle un peu la mantille juchée au haut d'un grand peigne, depuis enfin qu'elles ont remplacé leur modestie quasi monacale par des airs tout à fait séculiers, telles les trois jeunesses dégourdies que Simon a peintes se détachant sur le champ de courses de Pont-l'Abbé, et aussi, les deux femmes attablées sous la tente du *Cidre*.

Car, depuis trente ans, Penmarch n'est plus immuable, et la joie de Simon est de surprendre les contrastes qui, dans ce petit monde d'autrefois, surgissent entre ses usages séculaires et les dernières modes qui lui viennent d'ailleurs. Maintenant que les légumes supplantent les maigres champs d'orge, c'est la richesse; la solitude du vieux Penmarch se peuple de petites maisons neuves qui étouffent et cachent les vieux manoirs, les clochers, les tours de Guilvinec, de Kerity ou de Saint-Guénolé, autrefois si à l'aise et visibles de si loin. Les Bigouden renoncent, petit à petit, à leur isolement péninsulaire; la grosse fille trapue, mafflue, courtaude, aux cheveux gras et raides, au regard de ruminant, bariolée comme une idole, la voilà, maintenant, l'œil émerillonné, qui fraye dans les bals avec les marins dégourdis. Amusante évolution de ces indigènes auxquels Simon s'est attaché comme à des êtres vivants et non pas seulement comme à des mannequins.

Car toutes les beautés picturales qu'il avait été le premier à découvrir à Penmarch : un grand paysage plat, nuancé de jaune et de gris, sous une lumière souvent éclatante; des figures naturellement groupées pour les travaux et les fêtes, et qui se détachaient fraîches sur ce décor cendré; une race anachronique en sa parure et ses usages, et qui vous faisait penser à des choses lointaines dans le temps et l'espace, toutes ces beautés, révélées à un autre tempérament, pouvaient prêter à une autre interprétation que celle que Simon en a donnée.

Elles pouvaient prêter, et tout naturellement, à l'archaïsme, à une restitution ethnographique qui aurait immobilisé types et costumes. Or, ce n'est pas une Bretagne immobile que

Simon a peinte. Dans son œuvre, Penmarch, tout de granit en sa base et dans ses affleurements, est merveilleusement sensible au jeu des nuages, de la pluie et du vent : taches mouvantes d'ombre, coups de lumière furtifs et violents, ou, lorsque le ciel est partiellement dégagé de nuages, implacable grand soleil qui darde ses rayons sur les pierres, les sables et les peaux; puis, la bourrasque, l'averse oblique dans le vent, et la protection sous les parapluies, les corps arc-boutés, le claquement des rubans, des bannières, des drapeaux, des toiles de tente et des voiles des barques, les longues fumées des goémons qu'on brûle, rampant au ras de terre et, dans toutes les directions, le démarrage brusque des roussins énervés par l'entrave, l'avoine et l'attente du pardon, par le vif air du large et le grondement de l'orage.

Ce n'est pas non plus une Bretagne rêveuse, où le gémissement de la mer s'engouffrant dans les « Enfers », le vent froid, plein de vague et de tristesse, et la brume venant du large, peuplent de fantômes les champs et les grèves, à jour faillant; ce n'est pas la Bretagne des feux de la Saint-Jean, des lavandières de nuit et des âmes errantes. Dans l'œuvre de Simon, la Bretagne terrienne ne rêve pas; elle travaille, et, aux jours carillonnés, se distrait, prenant prétexte des pardons pour donner libre cours à son goût de parure, de liesse et de frairie. La tente du cirque forain s'installe tout contre la chapelle du pardon. Du clocher ajouré qui brode un bout de dentelle à la coiffe d'un nuage, pendent drapeaux et banderoles comme, à terre, dans la foule, les rubans ruissellent des coiffes des femmes. Et, aussi bien par la messe à laquelle ils assistent, par la procession à laquelle ils participent, que par les scènes de cirque, les luttes et les parades qu'ils contemplent, ce ne sont dans cette œuvre que Bretons possédés, corps et âme, les bras croisés, les yeux fixes, ou au contraire les bras ballants, les chairs détendues, la bouche béante, les paumes des mains largement ouvertes, comme bâillant d'ébahissement. Point de mélancolie en tout cela, sauf lorsque le pardon tire à sa fin. Départs précipités, quand, sous l'irruption de l'averse, on attelle en hâte les chevaux qui se cabrent dans un encombrement de carrioles, et que, sans adieux, sous le coup de reins du cheval qui démarre en vitesse, toute

la charretée est projetée le nez en avant. Ou bien départs différés jusqu'à la nuit, quand la lune se lève, énorme et rose, qu'une petite lumière s'allume au seul carreau de la roulotte verte, et que de vieilles marchandes remettent dans leurs bocaux les douceurs qui, imprégnées de la poussière d'un pardon de plus, resserviront à la prochaine assemblée [1]. C'est l'émotion d'une fin de fête.

Car ces Bretons, dans l'œuvre de Simon, sont des êtres bien en chair. Une belle santé physique, un furieux goût de vivre les anime. Cottet, avec sa tristesse sous des dehors enjoués, a cherché en Bretagne des images de ce qui meurt : jeunesse qui se flétrit sur les visages, dernières lueurs du jour effleurant le sommet des voiles avant de sombrer dans la nuit. Au contraire, ce sont des images de vie, d'une vie puissante, élémentaire, que Simon, inquiètement, y a trouvées. Il fait beau voir comme il a peint la Bigouden aux joues rondes, aux formes pleines, solidement charpentée et râblée, ayant le cœur à l'ouvrage, mais aussi au plaisir, sensuelle, mais femme de tête sachant mener les hommes. Les cabarets, les bals où, chaude de reins, elle embrasse les mâles à bouche que veux-tu et les étreint pour la danse, ont une grosse joie saine de kermesse.

L'art contemporain rêve d'art nègre. Des Noirs peints par Simon! Ce serait magnifique! [2] On voit d'ici les allures dégingandées, le sérieux enfantin, la démarche molle, qu'il saurait leur prêter, et le rouge de leurs lèvres et de leurs chéchias, le blanc de leurs yeux et de leurs cotonnades, le noir de leur peau et de leurs ombres portées!

Il y a dans l'œuvre de Simon un tel sens de la vie primitive, un si franc jaillissement de jeunesse et d'instinct au grand soleil! Sa *Nausicaa*, avec ses blondes lavandières et ses chevaux pétulants, a vraiment la fraîcheur de la description homérique. Ses nus fermes et souples, ses sereines maternités et tous les exquis portraits de ses enfants [3] : autant d'images

1. *Vieilles Marchandes.*

2. En 1918, il a représenté, en une charmante pochade, des tirailleurs Sénégalais se vautrant sur des barils, le long d'un quai de Marseille.

3. *Fillettes sur l'escalier, la Leçon de violon, Fillette aux tulipes, Le goûter.*

de joie et de bonheur, si spontanées et si franches qu'elles vous donnent une sensation d'âge d'or!

Quand il peint ses fillettes s'agitant autour de leur petite sœur que porte leur mère (*la Poursuite*), il leur prête des bonds de chevreau ou de poulain. Et quand il peint des bêtes, des chevaux surtout, il leur prête des grâces d'enfants. Ils ne ressemblent guère au vieux cheval abandonné sur la lande, dont Cottet a tragiquement représenté la détresse; ce sont de jeunes demi-sang, ayant du feu, de la race, et que l'on choie. Ils sont de toutes les fêtes, car les trajets sont longs en carriole vers les lieux de pardon solitaires; ils sont de tous les divertissements, jeux équestres du cirque ou courses à Pont-l'Abbé; ils sont de la famille, comme dans cet intérieur breton (*les Apprêts du dimanche*), dont l'unique chambre où dort, se lave et mange toute une famille, ouvre sur une écurie où se carre seule, bien au large, une croupe jaune; enfin, ils sont presque d'église, dans cette superbe fresque, où, le poil luisant, les crins tressés, entourés de prêtres et de porte-cierges, d'un pas processionnel et rongeant leur frein, de forts chevaux, qui ne paraissent menacés que par l'excès de santé, marchent, héros de la fête, vers la bénédiction. Fierté antique de ces roussins bretons, représentés par Simon, tête haute, col courbé, robe lisse, et tout en ruades, en cabrioles, en hennissements : dans leur manière avantageuse de se cambrer, ils rappellent les mousses et leur air important, tant les manières de la jeunesse se ressemblent!

A l'égard de l'instinct et de ses poussées juvéniles, Simon n'est jamais narquois; presque toujours il l'est, et comme malgré lui, à l'égard de la tradition et de ses airs décatis [1]. Vieux bourgeois, marguilliers, fabriciens, curés, vieillards des petites sœurs des pauvres, il représente, de manière impitoyable, leurs chairs molles, leur marche raide, leur air entendu et obstiné, leur imperturbable satisfaction à être les seuls à savoir comment les choses se font, leur rouerie sous des airs benoîts. Dans ses bals ou ses cabarets, on distingue, toujours rencoigné, un consommateur à l'air lamentable et qui boit seul, parce qu'il n'est plus jeune.

1. Il faut mettre à part, toutefois, de très vigoureux et respectueux portraits de dames âgées (en particulier Madame de L., 1911), et aussi *Vieux Ménage* (1901).

Si l'ironie tient une telle place dans le tempérament et l'œuvre de Simon, c'est qu'adorant la vie, tout ce qui n'en est que reflet pâli ou vieux reste lui paraît falot, pitoyable; tout ce qui l'exalte, au contraire, le séduit : Bretons aguichés par les chevaux de bois; gondoles chargées de masques à Venise; scènes de la comédie italienne, aux lumières, sous un ciel étoilé; jeunes gens et jeunes filles costumés dans un parc, par une nuit chaude, et qui prennent les attitudes, les sentiments, les rêves des personnages dont ils portent les atours, toutes ces évasions, au cours desquelles la vie s'exalte en se grisant d'illusions, le ravissent.

Et si l'ironie se glisse presque toujours comme une ombre légère dans son hymne ensoleillé à la vie, c'est qu'ayant le sentiment très vif de sa beauté au moment qu'elle jaillit candide et vigoureuse, il est à la fois amusé et touché par la pauvreté des moyens et des fins dont elle se satisfait, et qu'ainsi, elle lui apparaît, tout à la fois, magnifique et dérisoire. La joie des Bigouden à s'écraser les uns contre les autres, quand ils se mettent en tête de prendre du bon temps, plaît infiniment à Simon, mais, par contraste, il enveloppe toutes leurs rencontres du grand espace minéral où, évidemment, leur chaleur animale, si épaisse qu'elle soit, aura tôt fait de se diluer. C'est que l'ironie de ce contraste ne fait que mieux mettre en saillie leur furieux goût de vivre. La pesanteur et la raideur de cette race, par nécessité de s'agripper à son terroir, le remplissent d'aise, mais, par contraste, il ne se lasse pas d'en souligner la gaucherie dans les exercices d'adresse, qu'il s'agisse de gars pieds nus montant sans étriers des chevaux énervés, de couples dansant frénétiquement dans une salle encombrée, ou encore de l'affolement qui s'empare de cette race lente et un peu empesée quand elle est entraînée par l'élan trop droit d'une carriole au galop, ou trop courbe d'un manège à la foire. Et puis, en dépit de leur sol sablonneux qui ne produit que s'il est sans cesse amendé, en dépit de leur climat dur et fantasque, de leur isolement presque complet, ces Bigouden s'attachent farouchement à leur sol; ils y tiennent comme à une bonne terre, et ils y trouvent de l'agrément comme s'ils étaient des privilégiés du sort! Un de leurs buts de pèlerinage le plus populaire, et

dont la silhouette revient souvent sur les toiles de Simon, est une chapelle placée entre la mer semée d'écueils, la terre couverte de pierres, sous un ciel inquiet : on l'appelle Notre-Dame-de-la-Joie. L'ironie de cette antiphrase se retrouve dans toute son œuvre. Il aime cette vie dont il souligne la dureté monotone et on croit l'entendre, s'adressant aux bourgeois satisfaits : « Ils ne sont pas difficiles, hein ! les Bretons, de se contenter de cela ! Pour vous ça manquerait d'ombre, Penmarch et ses pardons, et puis les odeurs y sont fortes; c'est pourtant cela la vie ! »

Autres contrastes : à Penmarch, nous sommes au bout du monde et loin dans le temps, quelque part dans la vieille France ou en Polynésie. Cela amuse Simon, au milieu de femmes parées comme des idoles, d'introduire le système moderne de l'Inscription maritime, sous les espèces du pompon rouge, du maillot bleu et blanc et du grand col des marins de la flotte; cela l'amuse de faire asseoir, dans un estaminet, des Bretons en vieux costume sous une pancarte qui proclame les vertus du dernier tonique apéritif de Quimper, ou encore d'abriter une Bigouden, au soleil, sous une belle ombrelle neuve importée de Paris; cela l'amuse, à la pointe d'un clocher, au sommet d'une tente, au mur d'un bal, d'accrocher un petit drapeau tricolore qui prend un air goguenard au-dessus de cette bretonnerie moyenâgeuse ! Et puis, dans les fêtes foraines, quel contraste entre la danseuse au maillot rose ou safran, le clown tout de rouge vêtu, l'hercule aux chevilles velues de poil de lapin, mais au crâne chauve, baladins à l'air fatigué, graisseux, famélique, aux oripeaux défraîchis, au train calamiteux de chevaux hâves dont les pattes sont raides et dont les côtes font saillie, — quel contraste entre la friperie urbaine de ces artistes, et leur public paysan aux joues rebondies, au drap neuf et aux rubans frais, aux gras cheveux bien luisants, et quel paradoxe que ceux-là soient chargés d'embellir la vie de ceux-ci ! Mais rien ne souligne mieux la force de l'illusion que la pauvreté des moyens qu'elle emploie pour se contenter.

Néanmoins, l'ironie, chez Simon, quoique toujours présente, n'est pas l'essentiel. C'est la forme antithétique que prend, pour s'avouer, son amour de la vie. Cet amour, il

l'a traduit directement, sans la moindre moquerie, quand il s'est agi des siens et aussi d'êtres jeunes saisis au naturel ou aux prises avec l'illusion; c'est indirectement, toujours, qu'il l'exprime quand il peint de vieux types trop sûrs et trop contents d'eux-mêmes pour son goût, et alors dans son ton narquois percent des souvenirs du milieu bourgeois où il est né. Avec les Bretons, sa joie se nuance d'un plaisir spécial; pour lui, si inquiet et d'un sens critique si éveillé, c'est tellement drôle d'observer des êtres sans inquiétude et que le sens critique ne tourmente guère! Il en résulte alors, dans son style, un mélange d'ironie et de lyrisme qui rappelle les belles pages de *Madame Bovary*.

Certes, Simon doit beaucoup à la Bretagne; elle lui a permis de retrouver lui-même, au naturel, dans un pays qu'il était le premier à peindre, les belles sensations qu'il avait tant aimées chez ses maîtres préférés. Mais, est-ce à cause de ses seuls dehors, de ses gris, de ses noirs, de ses rouges, de ses verts, de ses jaunes, que la Bretagne lui tient au cœur? Est-ce aussi à cause de son archaïsme ethnographique? Je crois qu'une fresque de cette Bretagne en ses aspects immuables, un autre artiste, aussi bien doué picturalement, aurait pu nous la donner. Mais, pour sentir, comme Simon l'a fait, la puissante poussée de la vie primitive chez cette race attardée, il fallait plus qu'un œil de peintre, plus qu'un observateur patient, il fallait un tempérament à l'image même de cette terre mélancolique et ardente, sur laquelle passent des nuées, puis brusquement de furieux coups de lumière. Pour la Bretagne et pour l'art français, c'est une fortune singulière que, dans deux régions séparées l'une de l'autre par quelques lieues, dans la presqu'île de Crozon et à Penmarch, simultanément, deux artistes comme Cottet et Simon aient mis d'exceptionnelles qualités de peintres au service de deux sensibilités dont l'une est surtout hantée par des images de la mort et l'autre par des images de la vie.

***

Car le vrai don de Simon est d'entrer, par une vue instantanée, dans le rythme qui anime ses modèles, observés sans

qu'ils s'en doutent. Et la décision de son dessin tient à la sûreté de son intuition.

Ce qui frappe, immédiatement, dans une figure dessinée par lui, c'est, nettement indiquée, la force plus ou moins grande avec laquelle la vie jaillit en elle. Il a représenté d'exquises fillettes, en pleine croissance, leurs allures tour à tour traînassantes et fringantes, et leur personnalité encore flottante autour de leur silhouette indécise; par contre il a souligné les traits définitivement arrêtés de Bretons en plein épanouissement de leur être; enfin, il n'a jamais résisté au malin plaisir de faire pendre un peu plus un œil qui trahit déjà quelque lassitude, de faire tomber des joues déjà un peu flasques, d'arrondir une nuque, un dos qui se courbent, ou une bedaine qui pointe, et encore de souligner l'importance exceptionnelle de témoin que prend, sur un crâne chauve, une dernière boucle de cheveux. Un dessin de Simon nous renseigne, tout de suite, sur la dureté ou la mollesse des chairs de ses modèles, sur la contraction ou la détente de leurs muscles, sur l'activité de leur circulation sanguine et lymphatique, et nous pouvons aisément prévoir la violence ou la lenteur de leurs réflexes.

De-ci, de-là que de traits de caractères qu'on n'oublie plus tant ils sont révélateurs d'un tempérament, d'une classe, d'une profession! Le regard finaud et méfiant d'un paysan assez malin pour n'avoir pas peur d'avoir l'air bête; l'œil vert, sensuel, triste et fier d'une femme de marin; le fléchissement des épaules et des bras, l'affaissement du torse, la mollesse des mains posées, le creux en l'air, sur les genoux d'une épaisse Bigouden, terrienne à l'âme végétative; la raideur un peu douloureuse, quand elles se redressent, des campagnardes accoutumées à travailler courbées; le geste d'inquiétude d'une Bretonne, assise dans une barque déjà surchargée, quand une autre passagère s'y laisse tomber trop brusquement; l'angoisse d'un gars breton sans étriers, quand le cheval impatient, courbant le col, le fait piquer en avant; la contraction des muscles chez les senneurs, les lavandières, les ramasseuses de goémon, ou, au contraire, l'élégance fluide et légère de fillettes ou de jeunes femmes, autour d'une table, dans une pièce claire, un jour d'été, créatures de fine race dont

la peau et la chevelure sont caressées par le blanc de rideaux de mousseline, le bleu de la mer et l'or du soleil.

Et dans ses dessins, le moindre pli des vêtements, même au repos, est évocateur de mouvements : il y a d'amples croupes juponnantes de Bigouden, de magnifiques fonds de culottes en drap rigide, formant de gros plis larges et luisants, et, par contre, des « bleus » de toile, plus fripés parce qu'ils collent mieux à des corps plus mobiles, avec des plis minces et profonds aux coudes, aux genoux, les premiers habillant des arrière-trains un peu raides de terriens à la démarche lente, les autres, des corps plus dégourdis de marins, et il y a également un monde entre l'hésitation du rigide chapeau de feutre à rubans qui tourne sur le haut du chef d'un Bigouden, et la certitude du large béret qui moule jusqu'aux oreilles le crâne d'un pêcheur. Les plis de la redingote de M. Bertin ou du pantalon du duc d'Orléans ne sont pas plus éloquents sous le crayon d'Ingres.

Même vérité et même vie dans le dessin non plus de figures isolées, mais de groupes qui fourmillent de contrastes frappants : les têtes de bronze de certaines ouailles dans *la Procession*, à côté des visages plus empâtés et plus plâtreux des clercs; l'avant-bras turgescent du charcutier pesant sur le cadavre flasque du cochon dont il rase les poils (*la Mort du cochon*). Deux magnifiques tableaux de Simon représentent le quai d'un petit port. D'une part des marins vautrés sur le parapet, les uns en long, les autres en travers, les uns assis, les autres allongés sur le ventre, les uns en raccourci, les autres de profil, toutes ces attitudes commentant, chacune à sa manière, la même sensation qui envahit tous ces corps : la torpeur sous le soleil. D'autre part, le long d'un mur, massés autour d'une fontaine, des dos de filles, des dos de commères, des dos de vieux, des dos de mousses, tous tendus, chacun à sa façon, vers les bavardages, tandis que, délaissées, les cruches attendent. Si l'on compare les scènes de cabarets et de bals, dont, à des années de distance, Simon a repris volontiers le thème, on constate que chaque fois ce fut pour compliquer la donnée première, d'abord trop sage de mouvement à son gré, soit qu'il osât moins, soit qu'il s'intéressât plus aux étrangetés ethnogra-

phiques de ses modèles. D'une fois sur l'autre, la couleur locale compte moins, l'œuvre gagne en généralité, parce que c'est l'animation totale de la scène qui importe davantage. Au lieu de deux groupes qui dansent, comme dans *le Bal à l'île Tudy*, groupes dont on peut détailler le costume et l'attitude, sur les toiles qui ont suivi, il y a dix, vingt groupes qui sautent, chantent, crient, et, si l'on veut analyser la scène, on reconnaît bien, ici ou là, dans la foule, des rubans et des tabliers de Bigouden, des vestes courtes de terriens et de grands cols de matelots, mais c'est la sensation globale d'entassement, d'agitation, de bruit et de forte sensualité dans une atmosphère chaude, qui est le vrai sujet du tableau. De même encore, il y a quelque vingt-cinq ans, quand il a peint *le Cirque*, *les Luttes*, *le Beaupré* qui furent ses premières peintures de foules bretonnes, Simon prit prétexte d'un tour d'équilibriste, d'une passe de pugilat ou d'un concours de marche sur un mât de cocagne, pour grouper des Bretons médusés comme des enfants par le spectacle qu'ils contemplent, et déjà la variété des types et la justesse de leurs attitudes étaient frappantes; mais, petit à petit, à l'immobilité de ces assistances, il a préféré des foules en mouvement, soit qu'elles se pressent devant un tréteau de parade, soit qu'elles s'apprêtent, obéissant aux boniments du maître de jeu, à monter l'escalier qui conduit dans le cirque, soit encore qu'elles circulent sur un quai, au moment où la marée haute y ramène l'animation. Et, à l'examen, cette foule se décompose en groupes criants de vérité; ici, un paquet de marins de l'État entreprenants, à côté de terriens plus timides; là des poilus en bleu horizon qui savent comment parler aux dames; là, encore, une femme dont le torse se courbe pour donner la main à un enfant; mais ce ne sont là que détails, le vrai sujet du tableau est cet être collectif qu'est une foule.

S'il n'avait pas d'emblée la sensation d'ensemble de la foule, Simon ne la dessinerait jamais vivante, car ce n'est pas en ajoutant des groupes à des groupes qu'il en recomposerait la fuyante physionomie. Ces groupes, il les a vus et sait les faire voir, tous à la fois, à des plans différents, de plus en plus simplifiés par la distance, mais toujours étonnants

de justesse : une procession passe au loin; un groupe de Bretons roule dans le vent; des charrettes s'en retournent, le pardon fini; ou bien encore, l'animation d'un champ de courses, avec la silhouette d'une ville dans le lointain : jusqu'à l'horizon la vie grouille. Et, des premiers plans vers les lointains, vous découvrez que tous ces groupes se relient les uns aux autres sans y paraître. Jamais on n'a composé avec plus de naturel dans l'espace depuis Degas. Sans donner dans l'affectation toute japonaise de ce dernier de planter au premier plan un accessoire ou une figure énorme, Simon a le même art de donner une sensation d'étendue, rien que par la manière de répartir ses personnages sur la toile. L'esplanade de Penmarch dans son œuvre, paraît toujours vide, quel que soit le nombre de Bretons qui s'y pressent, de même que la scène ou la salle de danse de l'Opéra, dans un tableau de Degas, paraît toujours vide, quel que soit le nombre de danseuses qui s'y trémoussent.

Si l'on part de ce don qu'a Simon d'entrer, du coup, dans le rythme de vie d'une figure, d'un groupe, d'une foule, on comprend le style de son dessin, souple, nerveux, hardiment simplificateur. Il a toujours eu l'art d'enlever un croquis en quelques coups de crayon, et les œuvres les plus significatives de sa jeunesse sont des pochades à tendances caricaturales. Depuis, il n'en est pas resté à l'esquisse et à la caricature; il a su construire de grandes figures et des scènes compliquées; il a su exprimer, autrement que par antiphrase, son admiration pour tout ce qui est jeunesse au grand soleil; mais le croquis reste à la base de cet art, et aussi la tendance caricaturale continue à y rôder, car, partant de l'intuition d'un caractère dominant chez ses modèles, Simon a toujours tendance à en abréger les dehors, à les déformer au besoin, si cela lui paraît nécessaire pour faire saillir ce caractère. C'est le beau style d'un Daumier, d'un Degas. Pour dessiner ainsi, il faut une philosophie, c'est-à-dire l'intuition d'une réalité profonde dont les dehors des êtres ne sont que des signes.

Franchise et vigueur du trait hardi, incisif, décisif : en une vingtaine de coups de crayon, les lignes maîtresses d'une Bretonne sont indiquées : lignes courbes du bonnet,

des joues, des sourcils et du nez; longues lignes liquides des rubans, du tablier et puis lignes hachées indiquant les plis du gros drap des manches bouffantes et de la robe foisonnante : pour que ces vingt coups de crayon suggèrent tant de volume, de poids et de relief, tant de matières différentes dans les étoffes et de si grandes différences d'âges et d'humeurs entre les êtres, il faut un métier impeccable dans sa brièveté. Comparez le raccourci du mousse couché, à plat ventre, sur le parapet du *Quai*, les pieds en avant, au raccourci du cadavre, les pieds également en avant, mais sur le dos, dans la *Rue Transnonain* de Daumier : même simplicité, même force, même réussite de dessin. Regardez encore le *Carrier* ou tel des marins du *Quai* : les quelques traits dont sont sabrés leurs bérets ou chapeaux, leur chemise ou leur « bleu », sont aussi nets que des estafilades, les unes toutes fines à fleur de peau, les autres pénétrant en biseau, larges et profondes. Et ce ne sont que des repères, offerts à notre imagination, qui, mise en branle et guidée, les relie, retrouvant l'élan même avec lequel ces figures avaient traversé l'esprit de Simon, quand la première fois il les a vues. Art classique par la curiosité à l'égard des tempéraments humains et de leurs variétés, par le besoin de concentrer tous les traits descriptifs autour du caractère à illustrer, et de ramasser le plus possible de vie et de mouvement dans le raccourci le plus bref : un tableau de Simon est construit comme une nouvelle de Maupassant.

Sa méthode de travail est celle de tous les grands naturalistes. Il lui faut un choc de nature pour se mettre à l'œuvre; il faut qu'il voie d'ensemble et jusqu'à l'évidence le tempérament d'un modèle, l'allure d'une foule, que cette intuition se décompose tout de suite pour lui en quelques lignes maîtresses, résumés de formes, de mouvements, et surtout d'un certain rythme qui exige que la figure, le groupe soient jetés sur la toile ainsi et non autrement [1]. Cette exigence

1. Observateur aux aguets, les traits contractés par l'attention, Simon s'est peint lui-même, notant les mouvements de sa petite fille qui danse (1913) ou contemplant, du haut d'un escalier, l'activité de *l'Atelier* (1923). Les portraits de Simon par Ménard, Cottet et J.-E. Blanche insistent tous sur son air songeur, sa scrupuleuse conscience et sa force de concentration. Une fois (ena

dynamique, voilà le germe à développer. Avec une extrême conscience, qu'a renforcée et affinée le culte des maîtres, Simon, après une mise au carreau de son premier croquis, cherche des modèles appropriés, construit des maquettes pour pouvoir réaliser jusque dans le détail l'idée du tableau qu'il porte en lui, de façon à substituer aux bonshommes sommaires de ses esquisses, des personnages qui vivent d'une vie propre. Mais alors, quand il retourne vers la nature, il sait d'avance toutes les questions à lui poser, les réponses qu'il en attend, et surtout il ne se laisse pas assujettir au rythme de ses modèles d'occasion; il leur impose le sien, qui est celui même de son sujet au moment qu'il l'a surpris. Le vrai thème de la *Procession*, c'est une coulée de Bretons serrés contre leurs prêtres, derrière un porte-croix. Simon a vu la poussée irrésistible de ce troupeau mené par une croyance; puis, il a pris modèles et il à dessiné successivement, dans son atelier, comme des portraits, toutes les têtes qu'il a groupées sur sa toile; mais son thème lui imposait le choix des types, l'éclairage à leur donner et surtout le sentiment commun à leur prêter.

Évidemment, ce n'est pas ainsi que Fra Angelico procédait ou encore Puvis de Chavannes quand « il ordonnait les choses selon son rêve ». Tous les deux, on les imagine choisissant, à tête reposée, à leur heure, et comme à l'abri de toute pression extérieure, parmi leurs souvenirs de nature, des harmonies de lignes assez calmes pour peindre les états les plus durables d'âmes héroïques ou saintes qui demeurent à peine sensibles à la surprise, même devant le miracle, tant elles l'attendaient avec sérénité. Simon n'a ni la sérénité, ni les habitudes de contemplation, ni le goût du calme de ces décorateurs nés. Vaillamment, qu'il soit fatigué ou non, il est toujours prêt à se laisser surprendre par la nature, puis à entrer fiévreusement dans son jeu avec l'ambition de pouvoir ainsi la recréer dans sa logique propre. Car, à force de participer, par sympathie au train de vie

1913) il s'est représenté lui-même bien campé et d'attaque, le chapeau mou légèrement en bataille, la cigarette aux lèvres, les yeux rencoignés, le regard fin et narquois. Jeunesse, énergie, gaieté : c'est un autre aspect de son tempérament.

de ses modèles habituels, de les observer et non de les copier, il s'affranchit de toute servitude à leur endroit et, les commentant dans le sens de leur caractère le plus profond, il sait en tirer sans cesse des nouveautés criantes de vérité.

On comprend qu'avec un tel don et une telle ambition, il n'y ait pas de poncif d'École dans ce dessin, qui, depuis trente ans, a su fixer instantanément les scènes les plus révélatrices et analyser patiemment les types les plus curieux de deux mondes que Simon connaît à merveille, parce qu'il les a toujours eus à portée de la main : les Bigouden et sa propre famille. C'est parce qu'il revient sans cesse sur ces deux réalités familières, que, petit à petit, à leur propos, il donne dans ses œuvres une sensation de vie de plus en plus intense. Et c'est parce que son démon le pousse, sans cesse, à rechercher plus d'animation, que son dessin, à son tour, ne glisse pas vers une formule. Car Simon a su n'être pas la victime de sa propre virtuosité. Il aime le mouvement, au point qu'il ne peint jamais une nature morte, à moins qu'elle ne soit un accessoire nécessaire à une scène dont l'intérêt est ailleurs (tel l'admirable morceau de viande suspendu à un croc, dans la *Mort du cochon*), et qu'il ne peut tolérer un paysage dont les nuages, la mer et même les arbres restent là, sans rien faire [1] (dans *le Bain*, il n'a pu se résigner à dessiner, immobiles, les branches du grand pin du premier plan), mais, pourtant, il n'a jamais donné dans la « bravoure » d'un Boldini, précipitant dans l'appel d'air d'un *vacuum cleaner* invisible, des personnages qui n'en peuvent mais de surprise. Le mouvement qu'aime Simon, c'est le mouvement par quoi se révèle un être au naturel, et il est homme, sur la fin de sa vie, à reprendre pour son compte les paroles prononcées par Hokusaï, le vieillard fou de dessin, alors que, nonagénaire, il se serait écrié : « Si le Ciel me donnait encore dix ans... si le Ciel me donnait encore cinq ans de vie... je pourrais devenir un vrai grand peintre. » Une telle modestie

1. Dans le *14 Juillet 1919*, au-dessus du garde-à-vous des maréchaux, de leurs chefs d'État-major, de la municipalité parisienne et des gardes républicains, il y a, par manière de revanche, dans les parties hautes et non officielles de la toile, la plus franche animation : badauds sur les fortifications; flammes tricolores au bout des mâts et nuages dans le ciel.

et une telle ambition ne se trouvent que chez les plus grands dessinateurs, dont le tempérament est sensible à cette force vitale dont parle Hokusaï dans sa préface à la *Mangwa*.

La couleur, chez Simon, a la même netteté, la même certitude, le même caractère agressif et tranchant que son dessin. Elle est sans indolence.

« Il n'y a qu'une chose vraie, disait Manet, faire du premier coup ce qu'on voit. Quand ça y est, ça y est. Quand c'est raté, on recommence. » Au gré de Simon, le modelé classique, qui mène le regard vers la partie essentielle d'un visage en écartant petit à petit les voiles d'ombre qui l'enveloppent, est trop lent, et puis il atténue l'éclat du coloris. Simon modèle par plans juxtaposés, par une opposition de tons posés à plat, cernés par des contours nets. Au lieu d'entourer son métier de mystère, il a une véritable coquetterie à le faire apparaître : il peint sans secrets, sans retouches, sans repentirs. Conçu d'un coup, le tableau doit se lire d'un seul coup.

La beauté de son exécution vient, d'abord, de son aptitude à se laisser envahir et posséder par un rapport de tons, et aussi, à rechercher la note surélevée de couleur qui se superpose à la gamme déjà claire de la toile, comme une finale suraiguë couronne une roulade chantée. Et puis, il aime la couleur surprise dans son plus grand éclat, sous le coup de lumière qui tombe brusquement d'un ciel d'orage, ou bien au-devant d'un mur blanc que frappe le plein soleil, ou qu'éclaire violemment une lampe; il aime le drap blanc des sœurs de charité, la mousseline blanche des enfants de Marie, le rouge des enfants de chœur, le violet des prélats, et les ors des chasubles dans la lumière double des cierges et des rayons tombant des vitraux [1]; il aime les reflets de la soie aux lumières, soie des parures sous les lampions, dans un parc, soie des robes sous le lustre de *l'Atelier* ou du *Théâtre*. Lui, qui a peint, avec une âpreté sèche, des silhouettes nettes bordées d'ombres fortes, sur un sol chauffé à blanc, il aime la moire des rubans ou des robes ruisselant près du satin d'une peau jeune (*le Bain, Nus dans un parc*). Et dans la plupart de ses marines, c'est une eau épaisse, luisante et chatoyante

1. Messes à *Combrit*, à *Assise*, à *Saint-Étienne du Mont*.

comme les robes de ses déguisements qu'il s'est toujours plu à peindre.

Depuis Manet, et, à sa suite, depuis Gauguin et Cézanne, la couleur est à la mode, mais, autant de tempéraments, autant de coloris. La couleur de Manet, quand il peint une fleur, un fruit, une chair de femme, nous donne la sensation de la peau, de la pulpe et d'une vie végétative, profonde, mystérieuse, mais immobile. La couleur a un tel rayonnement sur place, qu'elle vit presque par elle-même et, pourrait-on dire, plus que les êtres qu'elle revêt ou qu'elle entoure. *Le Fifre, Olympia* n'ont pas plus d'animation qu'un citron, une pivoine, un poisson; ils s'en voudraient, semble-t-il, de troubler, par la moindre action, la splendeur de couleur qui rayonne d'eux. Dans *Argenteuil*, c'est l'eau bleue qui vit; dans *la Serre*, c'est le vert des plantes, et l'on dirait que les personnages se tiennent cois pour ne pas gêner cette vibration dont ils partagent l'extase. Même puissance de la couleur et, aussi, même accablement des êtres dans *l'Éveil de la pudeur*, et *le Cheval blanc* de Gauguin. Depuis ces maîtres, toute une école de peintres, — qui partage d'ailleurs avec Simon le goût des tons purs exaltés par la lumière et aussi le penchant à appuyer sur les traits essentiels qui dans notre souvenir découpent un paysage et en sertissent les quelques grandes taches de couleur, — toute une école de peintres a perdu le goût de la couleur réelle des êtres et des choses au soleil, de la couleur animée, vivante, si l'on peut dire. Hantés par un souci de décor, les couleurs qu'ils élisent et qu'ils rapprochent, sont les couleurs déjà abstraites que l'on trouve sur les vitraux du Moyen âge, les tapis de la Perse, les laques de Coromandel. Or, chez Simon, ce sont surtout les gestes, les attitudes, les mouvements humains, que la couleur comme le dessin visent à résumer. Aussi sa couleur est-elle aussi éloignée des couleurs des tapis, des vitraux et des laques que son dessin peut l'être des déformations qu'a pu inspirer aux néo-classiques l'étude des métopes primitives de Sélinonte. Ce n'est pas du tout dans un sens décoratif et archaïque qu'il cherche à simplifier, à condenser, à « synthétiser » comme on dit, formes et couleurs. Il aime trop la vie dans ses expressions spontanées.

La palette de Simon s'est, d'année en année, éclaircie. Il a commencé par la peinture sombre, en réaction contre les Impressionnistes, puis il a délaissé les tons brunâtres, les harmonies dorées, pour des couleurs franches, vives, claires : des rouges, tous les rouges, rouge pourpre du clown du *Cirque*, rouge écarlate du tapis des *Vieilles marchandes*, rouge vermillon des *Histrions en voyage*, rouge sang du *Cochon*, rouge cerise du ruban dans *le Cidre*, et ces rouges voisinent dans les *Parades de foire*, avec le vert pomme des roulottes, le jaune serin du maillot des écuyères. Ces couleurs éclatantes, contenant fort peu d'huile et posées sur une toile absorbante, forment une harmonie fraîche, mate, extrêmement lumineuse et animée, à la différence de certaines des toiles anciennes de Simon qui avaient un peu l'aspect de « tableaux de musées ».

Les gris et les noirs servent toujours à relier les tons clairs, mais eux aussi s'assouplissent et se clarifient : les gris se nuancent de jaune dans les lointains des paysages, dans les bâches des tentes ou les murs des églises; quant aux noirs, que l'on compare les smoking des hommes de la *Soirée dans un atelier* aux châles des Bretonnes dans les dernières toiles; ce n'est plus le même noir opaque, c'est du mordoré.

Autrefois, dans les groupes, les sombres venaient classiquement au premier plan, pour faire valoir les clairs des deuxièmes plans; maintenant Simon n'hésite pas à placer en avant des figures claires, et c'est avec une charmante fantaisie, mais non sans une logique subtile, que sombres et clairs sont distribués sur sa toile. Si, regardant *le Quai d'Audierne*, nos yeux partent de la coque noire du bateau vers le milieu de la rade et se portent sur les châles des femmes qui marchent les yeux baissés, puis sur la robe de la femme de face, pour aboutir à la partie du promontoire qui, dans l'ombre, à droite de la toile, ferme la baie, nous nous apercevons que toutes ces valeurs sombres tracent une sorte de résille qui, comme sur les vieux émaux, cloisonne des taches de couleurs claires : bleu de l'eau, rouge cuivre des cirés des marins, ton paille des nasses à poissons, rouge, vert, jaune des proues des barques, éclat blanc d'un yacht. Même procédé dans la foule de *la Parade* : le blanc argenté

des marins en treillis, la toile rougeâtre des gamins en suroîts, le bleu horizon des soldats, le poil roux et blanc des chevaux du cirque, et le jaune soufre de l'écuyère sinuent, entre les taches foncées des Bretonnes et des Bretons, comme des courants clairs entre des roches sombres. Dans une autre *Parade*, le bariolage des histrions penchés vers la foule dans la fièvre de leur boniment, rejoint les rubans et les tabliers des Bretonnes qui montent à l'assaut de la baraque, pour ne former qu'un seul flot moiré, coulant entre des bornes noires.

Cette opposition de sombres et de clairs, non plus par grandes masses opaques comme autrefois, mais par éparpillement de facettes inégalement colorées, cette marqueterie de taches, ou plutôt cet enchevêtrement d'arabesques claires et d'arabesques sombres, ce papillotage de foule en mouvement au soleil, et aussi le double éclairage dans ses récentes scènes d'intérieurs (*l'Atelier*, par exemple), rapprocheraient, semble-t-il, Simon des Impressionnistes. Impressionniste, Simon l'est, sans doute, par son exécution apparente, à la manière d'un Velasquez ou d'un Hals, quand, au lieu de dessiner ou de peindre une collerette, pli par pli, comme l'aurait fait un Van Eyck, ils se contentent d'un frottis de blanc et de brun qui vise moins à reproduire un double exact de la collerette qu'à en suggérer l'image. Impressionniste, Simon l'est encore par sa peinture de plein soleil, qui donne la sensation de la lumière par une juxtaposition de tons, plutôt que par un enveloppement d'ombres; il l'es aussi, par son goût de la couleur animée, par son art de couper une toile et de grouper des figures, qui ressemble beaucoup plus à la manière d'un Degas qu'à la manière classique. Mais, il se distingue nettement des Impressionnistes par l'équilibre qu'il sait garder entre la forme et la couleur. Chez les Impressionnistes, la figure se dissout dans la lumière colorée; chez Simon, même au plein air, elle garde toujours sa masse, sa solidité. Si l'on compare *le Moulin de la Galette* de Renoir à une scène de Penmarch peinte par Simon, c'est dans les deux toiles le plein soleil, mais, ici, une lumière blanche qui découpe les figures à l'emporte-pièce, là, une lumière comme décomposée par le prisme en une infinité de tons et de reflets en

lesquels se fondent les silhouettes des danseurs. Simon a gardé le goût du ton local et de la forme cernée, des ombres sertissant les plans et, dans ses tableaux de foules, des taches sombres mêlées à des taches claires, comme pour caler et lester ces dernières et les empêcher de se volatiliser dans la lumière. Il n'a pas le joyeux lyrisme cosmique des Impressionnistes. C'est un lyrisme plus humain : c'est une lumière d'orage sur terre, non un feu d'artifice dans le ciel.

Classique donc, par l'accord qu'il sait garder entre la couleur et la forme, par son travail acharné à rendre son dessin et sa couleur de mieux en mieux adaptés à l'expression des mouvements les plus physionomiques [1], par son aptitude à reconstruire la nature dans toute sa vraisemblance coutumière et dans son rythme profond; moderne, tout à fait moderne, par son goût de la vie instinctive et primitive, par sa hardiesse à jeter une grande figure sur une toile, à y juxtaposer des couleurs franches et vives, il y a chez Simon un magnifique équilibre entre le don et la discipline, l'enthousiasme et le sens critique, la volonté et le tempérament, qui le désigne à la jeunesse, qu'il adore, comme un des meilleurs maîtres qu'elle puisse trouver [2].

Ce bel équilibre, il le doit à un sens profond, à un respect quasi religieux de la nature. En cela, il n'est pas tout à fait de notre temps, où l'on parle de la peinture avec le vocabulaire des musiciens et des géomètres, où, sous prétexte d' « harmonies » et de « volumes », on ne se soucie plus guère de mouvements aisés et d'atmosphère lumineuse; il est encore du temps où, devant un paysage peint, le père Corot se plaignait de ne pas entendre le coucou.

***

Après trente années d'une vie artistique telle que la peinture contemporaine n'en offre pas de mieux remplie, il reste

1. A noter le goût de Simon pour l'aquarelle, dont la technique, qui se prête à une exécution rapide et décisive, s'adapte si bien au style de son dessin. Du bout de son pinceau, il souligne les finesses ou les épaississements du trait, les plans du visage, les cassures des vêtements et la jolie coulée des rubans.

2. Lucien Simon vient d'être nommé professeur et chef d'atelier à l'École des Beaux-Arts, en remplacement de Flameng.

de l'inexprimé chez Simon. Et, dans ce qu'il a exprimé, on sent un compromis entre des penchants très divers.

Son œuvre est d'une grande certitude de ton, et, pourtant, elle est édifiée par un inquiet, porté au doute et à la réserve; c'est une œuvre d'allégresse exécutée par un homme chez qui perce un ascétisme à la Flaubert et qui eût été un triste si le démon de la peinture ne l'avait diverti; une œuvre d'allure de plus en plus aisée, et qui pourtant résulte d'un effort immense, d'une activité qui s'exalte avec les années; une œuvre, très souvent ironique, qui manifeste un grand besoin de croire.

Née sous le choc même de la nature, cette œuvre a visé jusqu'ici surtout à en garder le poids, le relief, le rythme, la réalité familière [1]. Mais, par moments, Simon rêve d'allégories, qui, tout en ayant la beauté des choses vivantes, seraient transparentes à des idées... Il aime à parler de l'*Enfance de sainte Geneviève*, où les paysans sont bien des gens de chez nous, et le paysage un coin de l'Ile-de-France : pourtant, en eux, comment ne pas sentir quelque chose qui nous passe?

Dans un tableau, qui date de treize ans, *les Communiantes*, Simon a peint, au milieu d'un nuage de mousseline blanche, une jolie physionomie d'enfant tendue vers l'attrait du mystère. Puis la Guerre est venue. Lui, qui a représenté si souvent des fins de pardons, il a voulu figurer la fin de la bataille. C'est une toile saisissante que *Finis Belli* : elle est construite sur deux mouvements de sens inverse et sur deux gestes qui se complètent. Les deux mouvements, c'est, d'une part, la montée lente d'une armée qui, terreuse, se lève de la plaine dévastée sous laquelle elle gîtait depuis des années; d'autre part, c'est le reflux de gros nuages dans la direction opposée à celle que suivent les régiments, et les deux gestes, c'est d'un côté le chef qui remet l'épée au fourreau, et de l'autre, une grande Bellone qui, de rouge voilée et emportée par des nuages noirs, vient de souffler sa torche encore fumante.

Cette double expression de la même pensée, et sur terre et dans le ciel, c'est encore, semble-t-il, une précaution que

1. A noter, dans les *nus* peints par Simon, l'obstacle que son naturalisme oppose à l'allégorie : ce sont toujours des modèles dévêtus, ou des Bigouden dont les jupons traînent sur le rivage et qui gardent leurs coiffes.

Simon prend contre lui-même. Il présente séparés les deux mondes de l'idée et du fait, et sa Bellone allégorique, gardant encore quelque pesanteur terrestre, ne passe pas assez fluide dans le nuage.

Mais aucun témoignage n'est plus émouvant que cette toile sur l'inquiétude de Simon. Il a soixante ans : dans son domaine, il est le maître. Et voilà qu'à un âge où tant d'artistes ne se soucient plus que d'exploiter le patrimoine qu'ils ont amassé, cet ironiste qui, si longtemps, a eu la pudeur de ses sentiments, livre une grande bataille contre lui-même et laisse parler son cœur, et voilà que ce peintre, profitant de l'indépendance qu'il a patiemment acquise à l'égard de la nature, tant il l'a souvent recréée de souvenir, à sa guise, loin de tout modèle, revise sa technique faite pour exprimer le solide des corps et la brusquerie de leurs réflexes, et travaille à l'adapter au monde des idées et des symboles. Que ne peut-on attendre d'une telle noblesse d'ambitions chez ce grand constructeur! Après nous avoir donné, en peinture, l'équivalent de *Madame Bovary*, il est homme à bâtir, à sa manière, une *Tentation de saint Antoine*. Ce sera une œuvre où nous retrouverons sûrement l'ironie qui naît de son sens aigu des constrastes, l'allégresse qui jaillit de son ardeur à vivre, le tout animé par son éternelle inquiétude, et cette œuvre rappellera l'étrange beauté de Notre-Dame-de-la-Joie, là-bas, à Penmarch, face à l'Océan : le lieu ne paraît guère se prêter à la joie, et pourtant une race énergique a célébré de gais pardons autour de cette chapelle consacrée à une grande espérance.

LOUIS-F. AUBERT

NINON DE LENCLOS

ET

FRANÇOISE SCARRON

> Ce qu'il y a de meilleur dans l'amour, c'est d'aimer.
>
> LA ROCHEFOUCAULD

Après avoir, plus de dix ans, conduit son cœur, Ninon allait s'apercevoir qu'il avait cessé d'obéir. Les trois mois fatidiques étaient depuis longtemps écoulés que le marquis de Villarceaux était toujours son amant. Pourquoi ce cœur que tant d'hommes éminents ou frivoles, tant de guerriers ou de rimeurs, tant de jouvenceaux ou d'hommes d'État n'avaient pas réussi à fixer, s'était-il tout à coup arrêté dans sa course vagabonde? Le jeune officier, assurément, ne manquait pas de qualités séduisantes. Les contemporains sont unanimes à déclarer qu'il possédait quelque teinte de littérature, qu'il peignait joliment, qu'il s'habillait avec recherche et que son regard avait du feu. Mais était-il plus beau cavalier que Miossens qui, à la tête de ses troupes, faisait songer au dieu Mars? plus grand seigneur que d'Elbène dont ses amis disaient : il vit de ses dettes comme nous de nos rentes? plus doux et tendre que Charleval? plus brave que Condé? Sa conversation, en agrément, ne dépassait pas, ne pouvait pas surpasser celle de Desbarreaux, celle de Bois-Robert, ni surtout celle de l'étincelant Saint-Évremond; Comment, alors, le cœur le mieux à l'abri d'une faiblesse sen-

timentale livra-t-il ses clés? Comment, en faveur de celui-là, plutôt que d'un autre, renonça-t-il à son système de défense?

Villarceaux était extrêmement amoureux. Il ne pouvait se séparer une heure de Ninon sans éprouver que tout lui manquât. Afin de la quitter le moins possible, il avait abandonné l'hôtel du Faubourg Saint-Honoré pour un petit appartement de la rue des Saints-Pères, vis-à-vis de sa bien-aimée. Là, non seulement il serait à portée du moindre appel, mais aucun des allants et venants ne passerait inaperçu. Car Villarceaux était jaloux. Sa pensée, dans une crainte continuelle, se fatiguait à supputer les chances qu'il avait de conserver son bonheur ou de le perdre. Renseigné, oui je le serai, songeait-il, le jour où il m'arrivera de déplaire; mais en serai-je moins malheureux? Et il se demandait si le mensonge, parfois, n'est pas moins redoutable que la vérité. Ainsi vivait-il dans l'agitation inquiète de ceux dont le cœur n'est pas assuré du lendemain.

Ninon, d'ailleurs, soit que l'instinct de coquetterie persistât en elle malgré son attachement sincère, soit qu'elle tînt à son indépendance, était loin d'être une maîtresse de tout repos. Un soir que, l'ayant accompagnée à l'Opéra italien, il avait, senti, comme autant de pointes dans sa chair, les regards, les sourires, qu'avec une générosité irritante elle distribuait aux uns, aux autres, le marquis ne put s'empêcher d'être morose au retour. Arrivée devant sa porte, Ninon déclara qu'elle était fatiguée, et voulait qu'il la laissât seule.

Rentré chez lui, Villarceaux tombe accablé dans un fauteuil. Son esprit enfiévré travaille; il s'imagine que l'heure de sa disgrâce est venue. S'il a été évincé ce soir, c'est afin de faire place à un autre. Le front écrasé contre la vitre, il regarde la rue noire. Une fenêtre seule reste lumineuse à travers ses volets clos : celle de la chambre qui lui a été interdite. Son tourment s'accroît sous l'influence nocturne. Il conçoit sa démence et la compare à celle de l'enfant qui voudrait capter une étoile. Mais sentir qu'on est fou n'empêche pas de l'être. Dans une hallucination, il voit se dresser devant lui les figures de ceux qui lui disputent son aimée : Lauzun, Matha, d'Estrée, le petit Marcilly, qui tout à l'heure à l'Opéra lui décochait des œillades, jusqu'au danseur Pecourt, dont

les ronds de jambes semblaient ne s'adresser qu'à elle. Trois heures du matin. Et toujours cette lumière qui ne s'éteint pas! Brusquement, une nouvelle inquiétude envahit son esprit. Si le prétexte que Ninon avait fourni était une réalité? Si vraiment elle était souffrante? Cette crainte, en un instant balaie les autres fantasmagories. Haletant, il veut savoir. Le besoin d'une certitude immédiate lui fait oublier l'engagement qu'il a pris de ne jamais pénétrer chez sa maîtresse sans en être prié. A demi dévêtu, il descend l'escalier et, dans l'obscurité du vestibule, se coiffe d'une cuvette d'argent qu'il prend pour son chapeau.

N'ayant pu trouver le sommeil, Ninon, sur ses oreillers, était tranquillement à lire. Au bruit qui se fait dans l'appartement, elle est prise d'une grosse peur. « Holà! Pierre, Mariette! » et ses serviteurs accourent.

L'apparition de Villarceaux, dans le ridicule appareil où l'affolement l'avait jeté ne dissipa point le trouble tout d'abord. Que se passait-il? Le feu était-il à la maison? Sa mine déconfite expliqua bientôt l'aventure. En même temps que la réalité se dessinait, Ninon sentait naître en elle une juste indignation. Comment? L'espionner? S'introduire dans sa chambre comme un malfaiteur? ou comme un maître? Voilà ce qu'elle ne souffrirait jamais.

Le coupable cependant, au pied du lit, niait qu'il eût voulu la surveiller.

— J'ai cru que vous étiez malade.

L'excuse était piteuse. De personne, Ninon ne l'aurait admise. C'était la première fois, d'ailleurs, qu'un de ses amants lui manifestait une passion soupçonneuse. Si impétueux qu'ils fussent, les autres s'étaient toujours soumis à la doctrine du plaisir sans plus qu'elle professait. A force de l'entendre dire que l'amour n'est qu'un jeu agréable et facile, la plupart s'étaient laissés persuader, et elle-même l'avait cru. Et voilà que, tout à coup, une indulgence attendrie, quelque chose d'infiniment doux et de jamais éprouvé s'insinuait dans son cœur. Pourquoi résister? Ses beaux bras s'ouvrirent et le voile qui sépare les êtres se leva.

Après cette soirée, les soupçons de Villarceaux eurent une trêve, mais courte. Pour qu'un amant aussi passionné

jouît en paix de son bonheur, il aurait fallu que Ninon ne fût pas ce qu'elle était, que son regard s'éteignît, que sa bouche cessât d'être un fruit de tentation, qu'elle acceptât de vivre pour lui seul. Comment ce miracle aurait-il pu se produire? Plaire était son essence même, la vie de sa vie. Qu'elle fût chez elle, au théâtre, à la promenade, partout où s'assemblait le beau monde, sa personne exerçait une irrésistible attirance. De jeunes hommes autour d'elle rôdaient comme, dans le parfum d'une rose, les frelons; et cela mettait son amant au supplice.

N'ignorant pas que si la jalousie touche un moment le cœur des femmes, elle a vite fait de les irriter, Villarceaux enfermait ses affres en lui-même, et s'efforçait de ne se montrer sensible qu'aux témoignages qu'il recevait d'une indiscutable préférence. Un jour cependant, au cours d'une réception, où Ninon, s'accompagnant du théorbe, avait eu un de ces succès qui enivrent au point de tout oublier, il pensa qu'elle lui échappait. Une épouvante s'empara de lui. Il s'embusqua dans un angle du salon comme si une flèche l'y avait fixé.

Les invités partis, elle s'aperçut qu'il était d'une mortelle pâleur. Son âme d'amoureuse revécut. Elle vint à lui tendrement.

Il avait trop souffert. Sa rancune malgré lui éclata.

— Si vous m'aimiez, cruelle, vous n'écouteriez pas, comme vous venez de le faire, toutes les adulations.

— Elles me sont indifférentes.

— Que ne puis-je en dire autant! reprocha Villarceaux avec amertume; pendant qu'à droite, à gauche les boucles de vos cheveux voltigeaient légèrement, je me sentais si délaissé que plusieurs fois, j'ai été sur le point de prendre la porte. Vous n'aviez d'yeux, de sourires que pour ces hommes qui étaient là, autour de vous, à parler près de vos oreilles, à souffler leur impur désir à travers ces boucles charmantes.

Ninon regretta le mal qu'inconsciemment elle avait fait. Ne se corrigerait-elle donc jamais de cette coquetterie qui agissait, pour ainsi dire, à son insu? Prompte à réparer, comme elle l'avait été à suivre le premier mouvement de sa nature volage, elle avisa sur sa table de toilette une paire de ciseaux et, avant que le marquis ait pu arrêter son geste, elle tran-

chait les boucles dont le jeu avait été pour lui un symbole de sa légèreté.

Il leva vers elle de grands yeux embués de larmes reconnaissantes, et, ce soir là encore, tous deux vécurent les heures profondes où l'univers s'abolit.

Trop d'émotions avaient ébranlé les nerfs de Villarceaux. Il tomba malade. Ninon le garda chez elle et eut pour lui des soins d'épouse. Qui l'aurait vue, à son chevet, experte au maniement des cuillères et des fioles se serait demandé : est-ce elle? Le malade lui-même ne la reconnaissait pas. Malgré sa fièvre, il goûtait délicieusement la douceur de sentir les fines mains sur son front, ou mesurant à son poignet le rythme désordonné de sa vie.

A ce régime, ce fut bientôt la guérison, mais avec elle le retour des pensées inquiètes. L'amant avait vu la forme exacte de son rêve; son bonheur tenait là dans cette chambre où *lui* et *elle* avaient passé de si tendres heures. Allait-il le reperdre? Ah! s'il avait pu n'avoir avec Ninon qu'une seule demeure, que chez lui fût chez elle, qu'un même repas les mît à table en face l'un de l'autre, que leurs journées, que leurs nuits ne fussent que l'acte perpétuel d'être ensemble! Mais Paris ne lui accorderait jamais ce bonheur.

« Si nous partions? » osa-t-il un jour suggérer.

Paris avait cessé d'être le séjour aimable qu'en avait fait, à ses débuts, la régence. Ne se sentant plus menacés par la hache de Richelieu, les grands aristocrates ne se contentaient pas de la vie libre et facile qui leur était faite; ils prétendaient participer au pouvoir. Une disette aggravée d'impôts excessifs amena des troubles, dont plusieurs se firent un prétexte pour incriminer le gouvernement. Ce n'était pas à la reine qu'ils en voulaient, moins encore au bel adolescent qui préparait près d'elle, en silence, sa glorieuse royauté; tous les griefs, toutes les revendications allaient au ministre, à l'intrus, l'Italien dont ils accusaient le luxe de vider les caisses de l'État. Une nouvelle levée d'impôts acheva l'exaspération : d'impopulaire, Mazarin devint exécré. Les murs se couvrirent de libelles où il était dénoncé, censuré, raillé. On n'exigeait rien de moins que son renvoi. Anne d'Autriche avait

d'abord fait la sourde oreille, mais lorsque le Palais de Justice fut envahi, que des bandes armées de gourdins descendirent menaçantes sur le Louvre, que des barricades s'élevèrent, il fallut bien se rendre à l'évidence : c'était une guerre civile. La défense s'organisa.

Le moment, on l'avouera, n'était pas mal choisi pour proposer l'éloignement à une femme étrangère aux passions politiques, qui n'attachait de prix qu'aux arts, à la poésie, à l'agrément de vivre en galante société. Beaucoup des amis de Ninon avaient délaissé les salons et les ruelles dont ils faisaient leurs délices, pour s'engager parmi les factieux. Condé, de haut, donnait l'exemple; Retz menait tout; La Rochefoucauld, dans un combat d'avant-garde, venait de recevoir un coup d'arquebuse qui lui avait balafré la face. Enrôlé par le prince de Conti, à sa solde, perdant ainsi le titre de « malade de la Reine » qui lui valait une pension, Scarron le fournissait de *Mazarinades* : plus d'une chanson vendue sur le Pont-Neuf ou collée sous le carillon de la Samaritaine avait été composée dans sa *chaise grise* à roulettes. Les femmes même, les femmes surtout, s'en mêlaient. Loin que la mort tragique de Cinq-Mars l'eût éloignée des intrigues, Marion de Lorme s'était jetée dans le parti où déjà mesdames de Longueville, de Bouillon, de Chevreuse, ces romantiques de l'époque, s'étaient taillé des rôles et que commandait mademoiselle de Montpensier avec ses lieutenants, les comtesses de Fontenac et de Fiesque. Le boudoir de la place Royale, qui avait entendu tant de douces, tant de belles causeries, s'était transformé en assemblée politique. Sous prétexte de progrès, des esprits remuants n'y parlaient que de tout « mettre en pièces », ce qui faisait dire à Desbarreaux : « Heureux les peuples laissés à leur corruption! »

Le départ de Ninon causa autant de déception que de surprise. Elle avait des amoureux dans les deux camps, et chacun s'était flatté de l'attirer à soi. A la rigueur, ils auraient compris qu'elle optât pour le parti opposé; mais le désintéressement de ce qui les passionnait tous, cette fuite au moment où la lutte devenait critique, de la part d'un si noble esprit, quelle déchéance! Des propos s'échangeaient pleins de dépit.

La théoricienne aux champs! raillait-on. Ninon la cynique devenue sentimentale comme une bergère du Lignon! Qui se serait attendu à cette métamorphose? Et l'amitié, que ses discours plaçaient au-dessus de tout, qu'en avait-elle fait? Si ses amis lui étaient, comme elle l'avait toujours prétendu, plus précieux que ses amants, comment, pour le nouveau venu, abandonnait-elle ceux qui, soumis à ses volontés, s'étaient résignés à lui rendre un culte sans désir? Quoi qu'elle en eût dit, il était évident qu'à l'heure présente, en effet, Villarceaux seul comptait pour Ninon. On n'aime que ce qu'on préfère, a dit un moraliste contemporain.

Une gentilhommière située dans la verte vallée qu'arrose l'Oise, abritait les amoureux. Enveloppée d'une pelouse, d'un verger, d'un parterre de glaïeuls et de roses, elle recevait la lumière de toutes parts. Un confort simple et doux rendait l'intérieur agréable; avec les grandes cheminées où des troncs de chêne trouvaient place, on y pourrait passer l'hiver. Ils connurent là le bonheur large et plein de ceux qui lui ont tout sacrifié. Comme cela a été facile! constatait Ninon, qui n'avait jamais imaginé qu'on pût vivre hors de Paris. Dans ce cadre inaccoutumé, elle se sentait rajeunie, renouvelée, toute à la joie de découvrir un infini de sensations qu'elle ne soupçonnait pas. Le vent souple dans les peupliers la tirait le matin du sommeil. Elle avait hâte d'ouvrir sa fenêtre, de regarder l'air diaphane, la prairie molle et fraîche de rosée. Le jour, c'étaient de longues promenades sur le bord de la rivière. L'eau s'en allait, paresseuse, emportant des reflets de nuages. Des poissons d'argent voyageaient. Oh! regarder à deux ces choses! Et le soir, enveloppés de silence, se sentir en union avec le scintillement des astres! Le bonheur de Villarceaux ressemblait à celui d'un homme échappé à une catastrophe. Être auprès de Ninon sans la peur lancinante de la perdre, c'était avoir passé de la torture d'aimer à sa plus délicieuse bénédiction. Il vivait dans le rêve accompli, dans l'extase. Amant subtil autant que passionné, il ne se lassait pas de faire sentir à sa compagne la supériorité, sur un amour sans lendemain, de celui qui occupe toutes les régions de l'être.

Au bout de la troisième année, un vague malaise commença

de s'insinuer dans la maison du bonheur. C'était peu sensible encore, un regain d'activité chez Villarceaux, un besoin, certains jours, d'aller courir le cerf à Compiègne, ou de remettre ses habits de Cour et de se présenter à Saint-Germain devant le roi et la reine-mère. Du côté de Ninon, moins encore : un soupir de temps à autre, une simple réflexion.

Un visiteur venait quelquefois les distraire. Propriétaire du petit manoir mis à leur disposition, le comte de Varicarville s'y était réservé une chambre. C'était un singulier personnage, farci de grec, rebelle à toute croyance religieuse, et qu'on hésitait pourtant à qualifier de libertin, tant sa vie était austère. Vêtu de drap grossier, il ressemblait à un chartreux, et sa nourriture achevait la ressemblance, car il en avait supprimé la viande. « Rien de ce qui a vécu ne saurait approcher de mes lèvres », disait-il gravement. « Et pas davantage ce qui vit, » ajoutaient *in petto* les plaisants, car il passait pour chaste. Fervent disciple de Pythagore, il prétendait tout expliquer par les chiffres, et se plaisait à traiter ces questions philosophiques avec celle, qu'en souvenir de la maîtresse d'Épicure, il appelait *Léontium*. Pendant les soirées d'hiver qu'il venait souvent passer avec ses hôtes, devant la grande cheminée de pierre où se consumaient les troncs de chênes, c'étaient entre eux d'interminables discussions. Ninon y prenait plaisir, mais il arrivait que, las d'avoir tout le jour suivi ses chiens, Villarceaux s'endormait.

Réveillé un soir au bruit de leurs voix, il s'inquiète :

— De quoi disputez-vous si fort?

— De la transmigration des âmes.

Il retourne à son sommeil.

Une autre fois, il les trouve devant une table, sérieusement appliqués.

— Nous nous efforçons, dit Ninon, de réduire nos croyances en articles.

— Mais vous n'en avez aucune, fait observer Villarceaux.

— Aussi, notre travail n'avance-t-il pas vite.

De tels jeux ne pouvaient pas amuser longtemps une femme qui, autour d'elle, avait entendu bourdonner toutes les ailes du désir. On y sent l'effort, la volonté de se fuir, un recours désespéré contre l'ennui. Est-ce à dire qu'elle

avait cessé d'aimer? Non, mais l'amour ne suffisait plus à enchanter toutes ses heures. Il languissait; il arrivait à cette période où les transports font place à l'habitude. Villarceaux lui-même se serait-il montré si grand chasseur à l'époque où la fougue amoureuse utilisait toutes ses forces? Ni l'un ni l'autre cependant ne se formulaient ces choses; elles agissaient au dedans d'eux à la façon d'un toxique qui corrode le vase où il est enclos. Et insensiblement ils approchaient de l'échéance où aboutissent inévitablement les bonheurs usés.

Les turbulences de la Fronde cependant s'étaient calmées. Rentré à Paris, Louis XIV y avait tout de suite exercé sur le peuple bon, attaché à la royauté, son pouvoir mystique d'apaisement. Un à un les rebelles étaient venus faire leur soumission. Les plus proches du trône, Gaston d'Orléans et sa fille qui avaient été les plus coupables en y portant atteinte, furent envoyés en pénitence dans leurs châteaux respectifs de Blois et de Saint-Fargeau, les autres obtinrent leur pardon. De la frontière, le Grand Condé offrait de mettre bas les armes; Retz échangeait sa fidélité contre un chapeau de cardinal. Dernier rempart de l'insurrection, Bordeaux capitulait, c'était la fin. Mazarin lui-même, qui avait été la cause involontaire de tout le désordre, contribuait à la réconciliation. Le fiel qu'il avait bu n'avait pas contracté son sourire. Mettant son élégance à absoudre, il étendait sa belle main de prélat sur ceux qui l'avaient couvert d'injures. Toujours maître du cœur de la reine, il allait employer ses dernières années à former l'esprit du jeune roi, et, en s'entourant de plus de trésors d'art que jamais prince italien n'en avait accumulés, à préparer les somptuosités du règne qui commençait.

Paris reprenait donc sa figure des beaux jours. Avec la rapidité d'oubli qui, à quelque classe qu'elle appartienne, en caractérise la population, on recommençait à se réunir, à s'habiller élégamment, à danser, à jouer de l'argent sur des tables de jacquet, à encombrer les théâtres. Ninon seule manquait à la fête; ses amis allaient se charger de l'y ramener. Quelques-uns n'avaient pas cessé de correspondre avec elle : Bois-Robert dans une sorte de journal intime lui envoyait la

chronique des événements. Scarron s'était rencoigné dans son fauteuil d'infirme, et y méditait sur le cas embarrassant de savoir s'il serait sage à lui d'épouser la pauvre et belle Françoise d'Aubigné, lui demandait des conseils. Mais c'était surtout avec Saint-Évremond qu'elle échangeait d'importantes missives. N'était-il pas l'ami par excellence? Celui qu'elle avait eu le plus de peine à quitter? celui qui, avec une patience confiante, attendait l'heure de son retour? Dès le départ, dont, pas plus que les autres, il n'avait été averti, sa sollicitude s'alarme; il réclame :

Chère Philis, qu'êtes-vous devenue?
Cet enchanteur, qui vous a retenue
Auprès de lui, par un charme nouveau,
Vous détient-il en quelque vieux château?

Lorsqu'il apprend la vérité, et à mesure surtout que le temps la confirme, son scepticisme s'étonne davantage. Trois ans d'amour éperdu! trois ans de fidélité au fond d'une province, sans diversion, sans adulations, sans revoir le cher Paris! On lui a changé sa Ninon. La foi qu'il a néanmoins dans cette riche nature maintient en lui l'espoir de l'arracher au bonheur bourgeois où elle est en train de s'enliser. Il se dit : une erreur ne peut pas durer toujours. A calculer largement, il se dit encore que le temps doit être proche où l'habitude exerce sur l'amour ses forces destructives. Certaines femmes se laissent captiver par elle, mais d'autres y tissent et retissent la trame d'un nouveau destin. Ninon est certainement de ces dernières; peut-être serait-il bon d'intervenir, de l'éclairer sur elle-même. Il lui écrit :

Une paisible et longue jouissance
Fait les dégoûts et détruit la constance,
Car s'attacher toujours au même bien,
C'est posséder et ne sentir plus rien.

Accoutumée qu'elle est aux railleries de Saint-Évremond, Ninon commence par en rire. Ne sont-elles pas la juste revanche de l'amitié délaissée? Elle réfléchit, s'examine. Est-ce que vraiment son cœur se serait attiédi? Une réponse sincère est difficile à formuler. Elle cherche cependant, rassemble tous les indices. Eh bien, non! Ce n'est plus ce

bienheureux délire qui la faisait bondissante, extasiée. Ce ne sont plus ces heures toujours trop courtes, ces minutes infinies.

Une nouvelle épitre allait porter le trouble plus avant dans cette âme vacillante. Non content de l'inquiéter sur la ferveur de ses sensations, le terrible psychologue la met en garde contre un danger auquel jamais encore son esprit ne s'était arrêté. Il rappelle les succès passés, les jours où, sollicitée de toutes parts, elle n'avait qu'à le vouloir pour moissonner des cœurs, et il insinue :

> Un dieu jaloux s'irrite contre vous;
> Tâchez Philis d'apaiser son courroux.
> Il faut brûler d'une flamme légère,
> Être inconstant le plus longtemps qu'on peut.
> Car un temps vient où ne l'est pas qui veut.

Un frisson la parcourut. En un instant elle entrevit l'heure perfide qui assignerait un terme à sa beauté. Jamais encore, tant il semblait lointain, elle ne s'était représenté le lamentable crépuscule où sombre tout ce qui enchantait l'existence. Brusquement elle en eut peur. Un irrésistible ressort la poussa devant son miroir. Au premier moment, l'émotion l'empêche de se regarder. Puis, avec une curiosité avide, elle ouvre les yeux. O délicieuse, rassurante apparition! Elle est jeune, ravissamment jeune encore, fraîche comme la corolle que caresse le soleil.

Le conseil cependant avait porté son coup sournois. Cet éclat, cette fraîcheur, ce sourire, elle les sentait menacés. Allait-elle les laisser flétrir? ne reparaître qu'au moment où les gens diraient en la revoyant : « Comme elle a vieilli! » Dès lors, l'isolement de la campagne lui devint insupportable. Elle fut obsédée par l'envie d'y échapper, de retourner à la vie mondaine qui est le fard illuminé des femmes. L'automne s'avançait. D'un gris lourd et mouvant, le ciel convoyait de gros nuages. Il fallait être parti avant que les dernières feuilles se fussent détachées des branches.

A l'idée de quitter cet endroit de paix, de retourner dans la foule où il avait autrefois souffert, Villarceaux fut pris de détresse. Ici Ninon était toute à lui, il la tenait; aucun homme ne pouvait la lui disputer. Son supplice de jalousie allait-il

recommencer? Elle lui certifia que non, qu'après les témoignages d'amour éclatants et durables qu'elle lui avait donnés, il ne pouvait plus douter d'elle. Il ne la démentit pas.

Elle expliqua encore qu'un homme de son rang ne pouvait continuer cette existence clandestine. Il y perdrait sa carrière. Allait-il à trente-deux ans, se laisser mettre au rancart? Déjà un camarade avec qui il était en compétition lui avait été préféré. Ne le regrettait-il pas?

C'était vrai. Tout cela, Villarceaux se l'était dit maintes fois. Ses intérêts même de toutes sortes périclitaient. Des lettres à chaque instant de ses fermiers, de son intendant, lui en confirmaient la preuve.

Deux jours plus tard, ils réintégraient Paris.

***

Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.

MADAME DE MAINTENON

Une triste nouvelle s'était répandue. Dans la plénitude de ses trente-huit ans, Marion de Lorme venait de mourir. Son dévouement à la Fronde lui avait valu l'amitié de ses illustres complices, et sa maison demeurait un foyer où couvait encore beaucoup d'agitation. Elle eut l'ambition de jouer un rôle politique; Mazarin ne le permit pas. L'excluant de l'amnistie, il signa une lettre de cachet qui l'eût conduite aux Madelonnettes si, au moment où les mousquetaires porteurs de l'ordre d'arrestation se présentèrent chez elle, la mort ne les y avait précédés. La belle courtisane ne conspirerait plus contre l'État, ni davantage contre la nature. Elle avait toujours redouté les conséquences de l'amour : la dose d'antimoine avait, cette fois, été trop forte.

Ninon fut très vivement affectée. Elle perdait une amie sûre et charmante. La maison où elle avait connu Corneille, Molière, Benserade, Lulli, tant d'autres, ne serait plus jamais pour elle, malgré la jolie façade rose, qu'un lugubre mausolée.

Il ne fallut rien de moins que les soins réclamés d'elle par

Scarron auprès de la jeune fille qu'il venait d'épouser, pour la distraire de ses regrets. Le mariage de Scarron ne lui avait pas été agréable. Outre l'inévitable petit agacement qu'éprouve toujours une femme à voir un de ses anciens amoureux quitter le célibat, elle partageait l'opinion générale que ce mariage était une folie. Pouvait-on, en effet, imaginer rien de plus contraire au bon sens que l'union d'une ravissante créature de dix-sept ans avec le quadragénaire cul-de-jatte? Pour avoir consenti à un tel holocauste, quelle pouvait être la victime? quel but avait-elle poursuivi?

La surprise de Ninon fut grande à découvrir en Françoise d'Aubigné une personne pure, grave, accomplie en toute chose, et amenée à ce qu'elle avait fait par une nécessité que personne n'était en droit de lui reprocher et qu'elle exprimait en ces termes : « J'ai préféré cela au couvent. » En effet, la tante et tutrice de la jeune fille, madame de Neuillant, ne lui avaient pas laissé d'autre choix. Longtemps, Françoise avait hésité : elle espérait toujours qu'un époux selon son cœur se présenterait. L'absence de dot la vouant à l'isolement, elle avait fini par s'intéresser à l'homme qui offrait de lui donner son nom. Malgré ses dehors gouailleurs, la souffrance l'avait rendu plus délicat que bien d'autres; elle fut touchée du désintéressement avec lequel il proposait, au cas où elle ne se déciderait pas à l'épouser, de fournir la somme exigée pour son entrée en religion. Un sentiment complexe, où la pitié occupait certainement une large place, combattit ses répugnances. La pitié ne ressemble guère à l'amour; dans le cas présent, elle allait y suppléer. Devant la grande infortune du poète, la jeune fille fut émue comme lui l'avait été devant la sienne. Dévouement pour dévouement, tel fut le pacte qui sans vilenie pouvait les unir, et qui empêchait Françoise de mesurer trop cruellement la distance que l'âge et la maladie mettaient entre eux.

En apprenant les détails de ce singulier roman, Ninon revint de ses préventions. Son bon cœur ne resta pas insensible à la chance qu'avait eue son malheureux ami, croyant n'accomplir qu'un acte généreux, de rencontrer une perle. Les deux femmes ne tardèrent pas à se lier. On se demandera comment une intimité fut possible entre la petite-fille

d'Agrippa d'Aubigné, ce huguenot de vieille roche en qui tout était honneur, et la fille du libertin qui avait assassiné Chabans. Il est certain que l'austère éducation reçue par Françoise ne l'avait guère préparée à côtoyer une existence aussi libre que celle de Ninon; mais peut-être sa candeur même lui en laissait-elle ignorer la réalisme; peut-être aussi, se détournant de ce qui ne la concernait pas, fixait-elle son attention sur les qualités qui faisaient de la courtisane un honnête homme. Peut-être encore, pour se dire que les mœurs ne sont pas le critérium infaillible de la valeur des êtres, lui suffisait-il de songer à madame de Neuillant, la rigoureuse matrone qui, sans aménité, sans tendresse, avait avaricieusement opprimé son enfance. Quoi qu'il en fût, embarrassée comme elle se trouva l'être au seuil de la société hétéroclite où l'amenait son mariage, il n'y a rien de surprenant à ce que la jeune provinciale acceptât d'y être guidée par la personne avenante et experte qu'était Ninon.

La société disloquée par la Fronde commençait à se réorganiser. Dans le logement qu'il s'était meublé, de livres et de tables surtout, auquel il donnait le nom d'*hôtel de l'Impécuniosité*, Scarron voyait affluer non seulement ses relations personnelles, mais l'aristocratique parenté de sa femme : les d'Albret, les Villette, les Navailles, les Montchevreuil. Tout cela faisait un mélange baroque de gens de lettres, de comédiens, de grandes dames, attirés les uns par sympathie, les autres par curiosité, « comme on va voir l'éléphant ». Ninon, au milieu de ces éléments divers, occupait agréablement sa place et, s'il n'avait tenu qu'à elle, la conversation serait toujours restée sur le ton décent qu'elle affectionnait; mais l'amphitryon voulait divertir son monde et s'y employait en débitant mille farces qui n'étaient pas toujours du meilleur goût. Les prudes rougissaient, poussaient de petits cris effarouchés, puis revenaient et cela était l'important, car le pauvre histrion avait besoin d'un public sur qui essayer ses « coyonneries ».

Souple comme la pauvreté apprend à l'être, Françoise s'adapta sans peine à sa nouvelle existence. Son mari lui apprenait l'espagnol, le latin. Elle lui servait de secrétaire, et formait ainsi son propre style à la clarté, et à l'emploi du mot

juste qu'elle devait garder toute sa vie. Le milieu la choquait bien un peu parfois, elle l'aurait préféré plus respectueux des convenances; mais, tel qu'il était, ne valait-il pas mieux que l'abandon où elle avait vécu derrière les grosses tours du château de Murray? ou le séjour chez les Ursulines de la rue Sainte-Anne qui la nourrissaient par charité? Ici du moins, c'était la sécurité, le bien-être, et même de jolies robes ornées de passements, des justaucorps de satin à fleurs, des cols en point de Venise, et autres gâteries que son époux ne manquait pas de lui prodiguer. Elle l'en remerciait avec une bonne grâce tranquille, et son élégance contrastait singulièrement avec le débraillé du donateur. Tous ceux qui considéraient ce couple étrange, se demandaient : jusqu'où va leur intimité? Un mot égrillard, qu'aurait dit Scarron, se chuchotait dans les coins : « Je ne lui ferai pas de sottises, mais je lui en apprendrai beaucoup. » Quoi qu'il en fût, personne dans leur entourage ne doutait, qu'un jour ou l'autre, la jeune femme renoncerait à son attitude puritaine et accueillerait des consolateurs. Plusieurs, en attendant, lui faisaient une cour discrète : Turenne, qui entre deux batailles trouvait doux de se reposer dans une intimité féminine; Jean d'Albret, qu'un cousinage autorisait à de longs apartés; le peintre Mignard, dont l'admiration s'exprima dans le magnifique portrait où l'on voit que son pinceau s'est plu à attiser le regard, à caresser les contours de la jeune chair qu'avait dorée le soleil des Antilles.

Mais le premier qui nettement osa se déclarer fut Villarceaux. Quoique toujours amant de Ninon, les charmes de celle qu'on nommait *la belle Indienne* ne le laissait pas insensible. Il l'observa quelque temps et, dans ses manières réservées et attirantes, dans une certaine façon qu'elle avait de baisser les yeux sans les éteindre, il crut distinguer une stratégie plutôt que de la vertu véritable. Emporté par son instinct de séducteur, il risqua l'attaque un jour que, dans son salon, la jeune femme était seule à ranger les papiers de Scarron. Avant qu'elle fût sur la défensive, il s'approcha d'elle et, repoussant les paperasses, lui saisit la main et la baisa passionnément.

Sans se fâcher, mais avec la dignité qui était un de ses charmes, Françoise retira sa main de l'étreinte.

Le marquis ne se découragea pas. Son expérience d'homme à bonnes fortunes le renseignait sur les chances qu'a la temporisation de réussir où l'audace a échoué. Chaque rencontre, — et elles étaient fréquentes entre lui et madame Scarron, — ramenait la conversation sur le chapitre de l'amour. Il ne cachait pas le sien et, tout en observant la même réserve, la jeune femme ne laissait pas de l'écouter.

Si prudent que fût leur manège, Ninon ne tarda pas à le remarquer. Elle n'avait pas été accoutumée à ce qu'on se détachât d'elle avant qu'elle en eût donné le signal. L'initiative que prenait le marquis la blessa au vif. Ce n'était pas qu'elle tînt encore à lui fortement, mais l'idée qu'il s'était libéré le premier l'indignait. « Ainsi, songeait-elle, quand, lasse d'une fidélité qui a duré jusqu'à me rendre ridicule, j'hésitais à rompre, quand je ne sais quel scrupule me retenait, lui s'est sournoisement évadé, quelle dérision! » Elle se sentait comme appauvrie, volée. Et par qui? Par cette petite sainte-nitouche qui n'avait que des paroles édifiantes, et qui, le vendredi, affectait, par observance, de ne se nourrir que d'un hareng! Mais c'était contre elle-même surtout que se tournait sa colère. Comment avait-elle manqué aux principes de toute sa vie? Puisqu'elle n'éprouvait plus les joies torrides de l'amour, pourquoi en avait-elle accepté la tiédeur? Un esprit de revanche l'animait. Elle attendait Villarceaux. Quelle attitude allait-elle prendre vis-à-vis de lui? De quelle manière signifierait-elle à cet impudent son congé?

Vers le soir il se présenta. Comme toujours il avait le teint fleuri, l'œil aimable, et fit en l'abordant le geste habituel de chercher ses lèvres.

De la longueur de son bras elle le tint à distance.

La certitude s'imposa aussitôt qu'elle le soupçonnait; mais, fat un peu, comme le sont les hommes accoutumés à l'indulgence des femmes, le marquis s'imagina qu'un redoublement de tendresse pallierait aisément ses torts.

Elle ne pensait pas qu'il lui fournirait si vite l'occasion de le confondre.

— Pas de comédie, fit-elle; vous avez cessé de m'aimer.

Un coup en pleine figure n'aurait pas davantage abasourdi Villarceaux. Il était à cette période d'infidélité où les con-

sciences s'analysent rarement. Ne plus aimer Ninon! Jamais il ne s'était mis en face de cette éventualité.

De tout son être il protesta.

— Je ne vous accuse de rien, répliqua-t-elle; ne suis-je pas la première à professer que chacun est maître de suivre les entraînements de son cœur?

Mais lui, bouleversé de se voir ainsi découvert, ne sachant même plus très bien où il en était de ses sentiments, resta un moment sans paroles. Puis, dominé par la crainte, avant tout, de perdre Ninon, il se mit à l'implorer.

Elle sentit qu'il était sincère, et qu'à cette heure, si elle voulait le disputer, Villarceaux renoncerait à madame Scarron. Cette assurance calma les remous de son orgueil irrité, mais ne changea rien à ce qui était résolu.

— Ne confondez pas, mon cher, ce qui fut avec le présent. Certes j'ai occupé votre cœur; mais, si large qu'il soit, avouez que la place y manquerait pour deux.

Assez subtil pour deviner que si elle se montrait ainsi dépourvue de jalousie, c'est qu'elle était décidée à se retirer de lui, Villarceaux sentit combien il tenait encore à elle. La gorge serrée, il essaya de l'attendrir.

— Je ne fais, dit-elle sans se départir du ton qu'elle avait adopté, que vous rendre une liberté dont vous m'avez prouvé que vous aviez l'emploi.

Aucun regret, aucun repentir ne pouvait rendre à Villarceaux celle qu'il avait perdue. Avec une froideur que l'on sentait sans recours, elle refusa de l'entendre. Cette mansuétude glacée, où sa condamnation était écrite, lui était plus douloureuse que ne l'eussent été des injures.

Un silence pesa, interrompu bientôt par un sanglot. Villarceaux était à ses pieds.

Le sentiment de sa pleine victoire rendit Ninon à la bonté. Un avenir s'esquissait où, en échange de ce qu'elle venait de reprendre, elle donnerait l'amicale tendresse dont les meilleurs s'étaient contentés. Mais une transition était nécessaire. Pour ce soir, il n'y avait qu'à se séparer.

— Adieu! fit-elle en offrant sa main à celui qu'elle congédiait.

Avec un espoir encore, il tenta de la retenir; mais une douceur inflexible l'écarta.

— Allez, mon ami, allez où vous êtes attendu. Dans quelques jours, quand vous aurez vu clair en vous-même, nous pourrons nous revoir.

Une brouille eût été indigne de ces deux êtres qui s'étaient si pleinement aimés. A aucun prix, d'ailleurs, Ninon n'aurait voulu passer pour jalouse; pas davantage elle n'était femme à jouer les délaissées. Jamais autour d'elle la troupe des adorateurs n'avait été si nombreuse. Elle avait hâte de prouver au monde et à elle-même qu'elle était redevenue la Ninon d'autrefois, la Ninon dont les caprices duraient ce que dure une saison.

Dès qu'elle eut donné un successeur à Villarceaux, elle s'empressa de lui écrire : « Pourquoi nous infliger à l'un et à l'autre la tristesse d'une plus longue séparation? Revenez, Marquis, et n'ayez de moi aucune crainte. Moins encore que le dernier soir où nous nous vîmes, je ne vous importunerai ni de plaintes, ni de reproches. Trop raisonnable pour m'abandonner aux uns, je me suis enlevé le droit de vous adresser les autres. Ainsi que vous m'en aviez donné l'exemple, j'ai pensé que la constance était une vertu médiocre et que s'obstiner dans un même amour ressemblait à l'appréhension de n'en pas trouver un autre. Le malheur des passions est qu'elles ne finissent pas toujours en même temps des deux côtés. Nous voici maintenant au même point. La chaîne qui nous liait est doublement interrompue. La renouer ne serait plus en mon pouvoir; mais, pour peu que vous ayez le goût de ma compagnie, nous pourrons en faire une nouvelle. Mon amitié, je vous l'ai dit souvent, est ce que j'ai de meilleur. Tous les dévouements, toutes les délicatesses, et la longanimité que n'a pas l'amour, elle en est capable. De tout mon cœur, je vous l'offre. Il ne tiendra qu'à vous qu'elle dure le temps de notre vie. »

Ces lignes trouvèrent Villarceaux plongé dans d'amères réflexions. Depuis que, sous le prétexte d'une indisposition, Ninon n'avait pas reparu chez elle, madame Scarron, inquiète, le tenait à distance. Il se disait : « Ai-je été fou! pour une aventure incertaine, et dont je n'aurais eu d'ailleurs qu'un plaisir passager, j'ai perdu mon grand bonheur! » Mais le dieu des amants l'avait, sans doute, entendu, puisque Ninon le

rappelait. Une joie de triomphe le mit debout. Quant à ce qu'elle insinuait, il était décidé à n'en tenir aucun compte; sa confiance en lui l'empêchait de croire qu'il fût si tôt remplacé, et il riait de la catégorie amicale où la chère théoricienne prétendait le reléguer. La seule chose importante était qu'elle avait eu envie de le revoir; le reste le regardait; il saurait bien s'en arranger.

D'une plume joyeuse, il écrivit : « Loin de vous, je ne vivais plus. A ce soir. »

Sur le siège qu'elle lui avait assigné en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée, le marquis se lamentait. De la bouche même de Ninon, il venait d'apprendre quel obstacle elle avait élevé entre eux, et qu'elle le considérait comme infranchissable.

Sa belle bouche ironique souriait, et ce sourire la montrait parfaitement affranchie de remords.

Mais les hommes n'admettent pas que les droits, entre amants, soient réciproques. Plutôt que d'en convenir, Villarceaux poursuivit sa plainte.

Il essaya de protester, et, se rapprochant, lui passa le bras autour de la taille. Elle eut une mine sévère. Lui alors, dans un émoi qui le rendait presque lyrique, évoqua leurs plus intimes souvenirs.

Ninon l'écoutait dans une attitude recueillie.

— J'ignore si, en effet, répondit-elle, mon cœur est apte encore à rien éprouver d'aussi vif que ce que vous venez de rappeler; mais pouvais-je passer ma vie à en remâcher les cendres? Et vous-même...

Il l'arrêta :

— De celle que vous suspectez, je n'ai jamais rien obtenu.

Un éclair traversa le regard de Ninon. Si détachée qu'elle fût de Villarceaux, rien ne pouvait lui être plus agréable que de le savoir toujours en instance. Elle joua la compassion.

— Mon pauvre marquis! Vraiment?

Puis décidée à établir tout de suite leurs relations sur le plan qu'elle avait conçu :

— Allons! parlez-moi de madame Scarron, dites-moi sincèrement où vous en êtes avec elle.

Villarceaux n'était nullement préparé à cette franchise.

S'il avait rêvé de poursuivre les deux aventures, c'était en secret sans rien sacrifier de l'une à l'autre. L'idée d'avoir Ninon pour confidente lui parut absurde, et déplaisante.

Elle prit pour l'y amener sa voix la plus cajoleuse.

Si singulière, si pénible même que fût pour lui la situation, Villarceaux comprit qu'il n'y pouvait plus échapper.

Le voyant enfin arrivé au point de soumission où elle le voulait, Ninon interrogea son ancien amant, comme s'il avait été un frère. Pourquoi se disait-il malheureux? Qu'avait-il obtenu déjà? Que lui laissait-on espérer?

Rien; madame Scarron était la plus décevante des femmes. Certains jours, vrai démon de coquetterie, elle semblait ignorer, le lendemain, ce qu'elle avait fait concevoir. Tantôt attirante, tantôt raidie par la dévotion, sa conduite était un chef-d'œuvre de prudence. Savante dans l'art de jouer avec les cœurs comme on ne saurait l'imaginer chez une personne si jeune, elle s'arrangeait pour qu'en le quittant ils fussent affligés toujours, et jamais désespérés.

C'était bien ainsi que se l'imaginait Ninon.

— Si cette prude se livre, prédit-elle, cela ne sera qu'après une longue défense.

Entré dans la voie des aveux, Villarceaux raconta qu'il avait essayé les moyens de séduction qui habituellement réussissent, mais que toujours il s'était heurté à une crainte, excessive chez la jeune femme, de nuire à l'opinion qu'elle tenait que l'on eût d'elle.

Ninon approuva ce que venait d'exprimer le marquis:

— Oui, cette créole aux yeux de braise trompe son monde. Le cœur et les sens sont également muets en elle. Au fond elle ne songe qu'à ses intérêts; sa seule passion sera toujours d'être considérée. Rassurez-vous. Ce que le cœur et les sens refusent peut être suggéré par le cerveau. Le consentement au doux péché que les hommes sollicitent, naît le plus souvent de l'ennui où se traînent les femmes. Leur désœuvrement, le vide de leur pensée les mènent à l'amour plus sûrement qu'une fougue irrésistible de nature.

Villarceaux écoutait, pensif.

— Les moyens de les intéresser ne manquent pas, continua Ninon; adressez-vous à l'imagination de madame Scarron.

Distrayez-la, amusez son esprit; faites-lui lire des livres qui mettent ses scrupules en déroute. Parlez-lui peinture, musique; vous êtes habile en ces arts; soyez-en pour elle le dispensateur. Sur ces innocents sujets, elle vous écoutera sans défiance; votre intimité avec elle en sera resserrée et, à la première occasion..., car, vous le savez, marquis, en amour l'occasion est tout.

Sous le front lisse de Villarceaux, se combinaient déjà les jeux dont il allait pouvoir divertir une jeune prude ambitieuse.

— Ceci encore, ajouta Ninon, de son air le plus malicieux. N'oubliez jamais que la plupart des femmes préfèrent un peu de brusquerie à être trop ménagées. Croyez-moi, plus de cœurs échappent par la maladresse des hommes, que la vertu n'en sauve.

Le séducteur ne se fit pas faute de mettre à profit ces subtils conseils. Dès le lendemain, il apporta des crayons de couleur et commença le portrait de Françoise. Après la séance, ils se mirent au clavecin, puis à lire ensemble un chapitre de Gassendi. Bientôt, tout un commerce intellectuel s'établit entre eux où, sans qu'elle s'en doutât, la jeune femme, par le surplus d'agréments qui s'ajoutait à sa personne, préparait le grand rôle qu'elle jouera dix ans plus tard.

Ninon de son côté s'employait au service de son ami. La première façon de lui être utile était de reprendre des relations avec Françoise. Elle lui écrivit : « Que devenez-vous, ma bien chère? on croirait que vous m'oubliez. Auriez-vous regretté le dernier entretien que nous eûmes, où nous échangeâmes la promesse de penser dorénavant tout haut ensemble? »

Si Françoise ne s'était pas précisément dérobée, elle n'avait rien fait non plus pour se rapprocher de Ninon. La croyant toujours attachée à Villarceaux, elle ne pouvait se sentir que gênée en sa présence. A proprement parler, elle n'avait rien commis de mal; cependant sa conscience n'était pas sans lui adresser des reproches. Raison de plus pour n'avoir pas l'air de fuir. Aussitôt la lettre reçue, elle se rendit rue des Tournelles.

Jamais les deux amies n'avaient échangé tant de démons-

trations. Ce fut entre elles des cajoleries à n'en plus finir.

Profitant de cet hommage rendu à la valeur de sa direction, Ninon mit aussitôt la causerie sur le terrain où elle avait résolu de l'amener.

— Savez-vous, fit-elle en regardant madame Scarron jusqu'au fond des yeux, qu'en effet, depuis que nous ne nous sommes vues, certains bruits courent, sur votre compte, qui ne laissent pas de m'inquiéter. Vous ne m'en voudrez pas si je vous les rapporte?

Ce préambule n'était pas de nature à rassurer la jeune femme. Une teinte vive colora ses joues habituellement d'un blanc mat. Au fond de son cœur, elle regrettait d'être venue; mais, puisqu'une explication ne pouvait plus être évitée, elle l'accepta bravement.

— Eh bien voilà! : on constate en vous tout un changement. Vous seriez en train de perdre cette bonne tenue, cette prudence, qui vous valaient le respect de tous. Des galants vous environnent, ce qui est tout naturel, mais on prétend que vous ne les découragez pas. Les assiduités de plusieurs auraient même été jusqu'à vous compromettre.

— Et qui cite-on? interrogea Françoise alarmée.

— D'Albret, Mignard, Villarceaux, Méré, d'autres encore.

Le visage de la jeune femme accuse un trouble, mais elle ne souffle pas mot.

— Je m'empresse d'ajouter, continue Ninon, qu'on ne vous prête aucune élection définitive. A un certain dîner, cependant, où Villarceaux était votre voisin, vous parûtes envers lui si engageante que Scarron en prit ombrage, et n'attendit pas que vous fussiez seuls pour vous adresser des remontrances.

Persuadée que ce discours était dicté par la jalousie, Françoise fut sur ses gardes. Sans relever le nom de Villarceaux, elle se défendit d'avoir encouragé aucun galant. Qui prétendait le contraire l'avait indignement calomniée.

Le sourire de doute avec lequel Ninon écoutait provoqua de nouvelles explications.

— Certes je vis environnée de périls. Dans le monde corrompu où le sort m'a placée, tout conspire contre ma vertu, ma pudeur; j'ai également à combattre ma propre

sensibilité et celle des hommes qui me montrent un cœur ému, malheureux; mais, grâce à Dieu, mon âme reste ferme; pas un instant je n'oublie le soin premier de mon salut.

Ninon se montrait difficile à convaincre. Elle objecta :

— Avec l'esprit et la figure que vous avez, se peut-il que de telles pensées vous occupent?

— C'est pourtant l'entière vérité, affirma la jeune femme redressée dans son attitude d'irréprochable.

Il fallait bien cependant l'amener à la sincérité.

— Ne pensez-vous pas, lui demanda Ninon, qu'on peut se tromper sur soi-même? Ce que vous appelez vertu, et à quoi vous semblez si fortement attachée, n'est peut-être que la crainte de nuire à une réputation dont vous vous faites gloire?

La conseillère fit observer que ce serait alors au nom même de la réputation qu'elle dissuaderait sa jeune amie de se donner des apparences fâcheuses.

— Ignorez-vous que la coquetterie est à la fois le plus vain et le plus dangereux des plaisirs? Par elle une femme s'expose à la critique universelle. L'honnête homme en réprime le mensonge, le dévot le maudit comme une excitation au péché, et le libertin y voit une manœuvre haïssable qui retarde son bonheur. Ah! combien plus sage, meilleur et plus humain est le cœur qui s'abandonne à la double joie d'aimer et de faire un heureux!

Françoise était soudain devenue rêveuse.

— Sait-on jamais, soupira-t-elle, quel homme mérite...

— J'en connais un, s'empressa de glisser Ninon, tendre autant que valeureux, qui vous adore.

Il y a des regards qui interrogent plus puissamment que des paroles; il y a des silences où l'on entend sonner un nom.

— Oui, Françoise, vous devriez avoir pitié de ce pauvre Villarceaux, qui languit, qui souffre et qui, si vous l'exauciez, vous ferait connaître un délicieux bonheur.

Fallait-il en croire ses oreilles? Celle qui tenait ce langage était-elle la femme qu'une passion retentissante avait attachée à Villarceaux, et en qui Françoise avait cru rencontrer une rivale perfide? Perplexe, elle se demandait si quelque ruse

n'allait pas tout à coup se découvrir. Mais non, la physionomie de Ninon était pleine de bonhomie, de franchise.

— Vous manquez de foi en mes paroles, dit-elle. Ma sincérité, cependant, ne saurait être mise en doute. Pour mentir, je n'ai pas les motifs des autres femmes. Ma vie est libre. J'agis toujours ouvertement. Si j'avais souhaité que Villarceaux restât mon amant, soyez assurée que je l'aurais défendu même contre vous, ma belle; et je ne suis pas certaine... Mais laissons cela.

Madame Scarron n'avait pas, cependant, réussi à démêler par quel motif la maîtresse d'hier en était venue à implorer pour le compte de l'infidèle. Ninon ne fit pas difficulté de le lui apprendre.

— Le temps de mon délire amoureux est passé, mais je garde à Villarceaux une affection réelle. J'en suis vis-à-vis de lui à cette période du sentiment, paisible et désintéressée, où l'on veut le bonheur de qui l'on aime sans exiger d'en être soi-même l'objet. C'est vous que chérit aujourd'hui le marquis; je le sais; il m'honore de sa confiance. En refusant de l'entendre, vous feriez un malheureux. Et vous-même, chère Françoise, pourquoi ne pas saisir, lorsqu'il s'offre, le seul vrai bonheur de ce monde? Craignez, en y résistant, de vous préparer pour plus tard d'incommensurables regrets!

Les conseils de la belle épicurienne furent-ils écoutés? Le marquis triompha-t-il d'une vertu qui, sans être foncière, savait pourtant se défendre? Obtint-il un de ces élans dont le souvenir réchauffe toute une existence? C'est un point que trois siècles d'histoire n'ont pas élucidé. Pour peu d'importance qu'il ait, ce point de savoir si celle qui devait épouser Louis XIV lui apporta une pureté d'hermine ou si, dans ses obscures jeunes années, elle avait été légère, a toujours eu le don de passionner les mémorialistes. Les uns, Saint-Simon, Primi-Viscenti, détracteurs acharnés de madame de Maintenon, concluent au pire. D'autres ne se montrent pas moins fanatiques à défendre sa vertu. Cette ardeur des deux partis, sans éclairer la question, a du moins réussi, en falsifiant, en dénaturant, en supprimant les documents, à la rendre inextricable.

Regardons ceux qui, épargnés, pourraient servir de base

à une conviction. Il y a la lettre où cet aveu échappe à la plume habituellement vigilante de madame Scarron : « Combien j'admire la ravissante tête brune du marquis! » Mais que conclure de cela? Le témoignage le plus grave qu'on puisse alléguer est la réponse que, beaucoup plus tard, Ninon fit à Saint-Évremond qui lui demandait ce qu'elle pensait des relations qu'avait eues son ancienne amie avec Villarceaux : « Souvent je leur ai prêté ma chambre jaune. » Quant aux détails, elle avoue son incapacité à en donner aucun, car elle n'a rien su, rien vu de précis. « Au surplus, ajoute-t-elle, madame Scarron m'a toujours paru trop gauche pour l'amour ».

On peut objecter encore pour la thèse de l'innocence que deux amoureux réunis dans une chambre n'en font pas nécessairement une alcôve, et que, le nom de chambre, d'ailleurs, s'appliquant à toutes les pièces d'un appartement, celle qu'offrait Ninon aurait été un refuge bien peu discret pour une personne aussi soucieuse de sa réputation que l'était madame Scarron. Quant à la présomption contre elle qu'on a voulu tirer du fameux portrait peint par Villarceaux, et conservé par ses descendants, où Françoise étale les grâces nues de sa chair, elle ne nous paraît pas mieux fondée. N'a-t-on pas prétendu que le visage et le corps n'en sont pas ceux d'une même femme? Ce qui est indéniable, c'est qu'après avoir été l'amant de Ninon pendant près de quatre années, Villarceaux s'éprit de la *Belle Indienne*, qu'il la courtisa, qu'il ne fut pas éconduit, et le merveilleux de cette histoire est que les deux amies n'en aient pas été brouillées.

***

De sa retraite champêtre, Ninon a rapporté une séduction un peu différente de celle qu'on lui avait connue. Ce n'est plus tout à fait la nymphe rieuse des petits soupers dont on disait qu'elle était ivre dès le potage. Une sorte de tendresse diffuse a imprégné son sourire; l'ovale plus plein fait songer à un beau fruit savoureux, et si les yeux pétillent toujours, leur feu s'enveloppe d'une langueur veloutée qui en tempère la malice. Quoiqu'elle se sente aussi fraîche qu'une jeune

fille, Ninon sait que le déclin est proche; mais, loin que cette pensée l'abatte, elle y puise un redoublement de vigueur. La volupté, qu'autrefois elle buvait avidement, est devenue sur ses lèvres une essence dont elle se dit : il n'y aura bientôt plus une goutte, et qu'elle en savoure avec la volonté de n'en rien laisser perdre.

Ceux qui, pendant cette période la plus dissipée de sa vie, voient Ninon, de fête en fête, chercher fébrilement du plaisir et, à travers des aventures de plus en plus nombreuses, poursuivre un renouveau de sensations, se demandent si cette frénésie qui s'est emparée d'elle ne dissimule pas quelque nostalgie profonde. Certes, sa course irrésistible sur les vagues du temps, le sentiment de la jeunesse fugace que Ronsard, — dont elle lit passionnément les poèmes, — dit et redit qu'il faut la cueillir avant qu'elle soit flétrie, suffiraient à tout expliquer; mais il est possible aussi que ce tourbillon cache l'irrémédiable détresse de l'être qui a connu la ferveur d'un sentiment partagé et dont tout l'effort ne tend qu'à en retrouver les délices. Quoi qu'il en soit, si le jeu de conquête où elle s'adonne ne lui procure pas le meilleur de l'amour, il est ce qui s'en rapproche le plus. Tous ces désirs qui montent vers elle sont comme un encens de promesses. Qui sait si quelque passion essentielle n'en sortira pas un jour? En attendant, avec une sorte de griserie, elle en respire le parfum, et dans cette atmosphère ardente en dehors de laquelle tout n'est qu'ennui, fadeur, inutilité de vivre, son cœur dilaté retrouve l'élément essentiel.

Ce fut l'époque où de très jeunes hommes retinrent les préférences de Ninon. Formés par les guerres où la France assurait son prestige, ils étaient pour la plupart dénués de politesse et d'esprit; mais leur bravoure, et la désinvolture avec laquelle ils se précipitaient vers l'amour après avoir échappé à la mort, les rendaient malgré tout sympathiques. Ce n'était pas un orgueil médiocre pour la courtisane philosophe que de refaçonner ces jeunes rustres, de les marquer si fortement de son empreinte qu'à leurs manières parfaitement courtoises et galantes, lorsqu'ils l'avaient fréquentée, on les reconnût pour des *élèves de Ninon*. Une simple présentation leur apprenait qu'ils eussent d'abord à châtier leur

langage, et à faire disparaître un sans-gêne, qui sentait son corps de garde. La réforme des sentiments ne tardait pas, le plus souvent, à suivre celle des dehors. Pour plaire à la déesse, de quoi n'était-on pas capable? De véritables conversions s'opéraient par son charme. On citait tel vantard qui, sur une simple raillerie d'elle, devint si modeste, de si bonne compagnie, que sa famille ne le reconnaissait pas; tel goinfre avait, à sa table, appris à se modérer au point d'y être par la suite, traité de petite bouche. Le duc d'Épernon, dont la violence était légendaire depuis qu'un jour il avait affirmé son opinion par un coup de poing sur le visage de son contradicteur, se fit remarquer, après un stage auprès d'elle, par l'aménité de ses discours.

Rapportées de ruelles en ruelles, ces métamorphoses faisaient honneur à Ninon. On commençait à parler d'elle avec considération, à regarder sa maison moins comme un lieu de libertinage que comme l'école par excellence du bon goût. En attendant le jour où elles-mêmes solliciteront d'y être reçues, des femmes de la plus haute société portent intérêt à ce qui se dit, à ce qui se fait chez elle, et ne voient pas d'un mauvais œil que leurs fils et même leurs maris aillent y respirer l'air attique.

Connaissant, en effet, mieux que personne le prix d'une vie voluptueuse, et sachant de quelles infinies manières on la peut diversifier, Ninon se plaisait à y amener les natures vraiment sensibles. Comme un artiste fier de son art, elle ne faisait pas de secret de ce qui s'en peut enseigner. — C'est ainsi que, souvent, auprès de ceux dont elle n'était plus la dispensatrice du bonheur, elle acceptait d'en être la conseillère.

De Ninon entourée d'une jeune classe d'hommes, il est amusant de rapprocher la grave éducatrice qu'était devenue Françoise d'Aubigné. Veuve alors et complètement dégagée du milieu où l'avait fait vivre Scarron, elle tenait de la main même de madame de Montespan la tâche d'élever les bâtards royaux. Entre son ancienne amie et elle, peu de relations; elle voudrait plutôt effacer celles qui existèrent et qui concordent si mal avec la figure qu'il s'agit de faire aujourd'hui. A peine une lettre de-ci de-là pour s'adresser réciproquement des recommandations, toujours écoutées d'ailleurs. L'une de

ces lettres surprend par le service inattendu que madame de Maintenon réclame de Ninon. C'est au sujet de son frère, Charles d'Aubigné, mauvais sujet, joueur, bambocheur, qui, autrefois, vivait aux crochets du pauvre Scarron, et qui aujourd'hui harcelle la marquise de ses perpétuelles demandes d'argent. « Prodiguez-lui les bons conseils, implore-t-elle, on écoute mieux une aimable amie qu'une sœur. » Et cette autre qui prouve que le service a été rendu : « Vous ne serez pas remerciée puisque vous ne voulez pas l'être, mais la reconnaissance ne perd rien au silence. Que de grâces je vous dois, ma chère! »

On prétend que, plus tard, quand les années, qui nivellent tout, eurent fait de Ninon une dame respectable, sans qu'elle cessât d'être la plus amusante parleuse de l'époque, l'épouse de Louis XIV, à l'affût de tout ce qui pouvait distraire le roi triste et décrépit, lui offrit un appartement à Versailles. Ninon avait déjà prouvé en repoussant la proposition faite par la reine de Suède, qu'aucune servitude si dorée, si flatteuse qu'elle fût, ne la pouvait tenter. « Je suis trop vieille pour apprendre l'art de dissimuler », aurait-elle, cette fois, répondu.

CLAUDE FERVAL

LA FIN D'ALEXANDRE Ier[1]

X

— J'ai un peu de fièvre, sans doute la fièvre de Crimée.

— Depuis quand, Sire?

— Depuis mon arrêt à Bakhtchisaraï. J'y étais arrivé tard dans la soirée; j'eus soif, Fiodorov me servit du sirop d'épine-vinette; il me semble qu'il avait tourné; — il a fait une chaleur torride en Crimée; — mais Fiodorov affirma qu'il était tout frais. J'en bus un verre et me couchai. Dans la nuit, je ressentis d'atroces douleurs d'entrailles qui disparurent au matin et je pensai que tout cela était fini. Mais à Pérékop, je fus repris de frissons et, depuis lors, je tremble de fièvre tout le temps...

Il resta un moment pensif, puis ajouta :

— Et peut-être est-ce plus tôt déjà, à Sébastopol, que j'attrapai cette fièvre. Je suis allé à cheval au monastère Saint-Georges, vêtu seulement d'une tunique; il y fait très chaud durant le jour, tandis que, la nuit, un vent froid souffle dans la steppe; sans doute y ai-je pris froid.

— C'est donc depuis une semaine que vous êtes malade?

— Ma foi, près d'une semaine. Mais je n'en sais rien...

— Avez-vous pris de la quinine, Sire?

— Non, j'ai horreur des drogues, cela passera tout seul.

— Y pensez-vous, Sire! Votre Majesté oublie qu'en approchant du dixième lustre, nous ne sommes plus ce que nous étions à vingt ans...

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 avril et 1er mai.

— Hélas, ami, je le sais aussi bien que toi : vieillesse n'est pas allégresse. Pour ce qui est de la fièvre, ne te tourmente pas. Bagatelle que tout cela! il n'en restera rien.

Dans le petit cabinet de toilette, à côté du cabinet de travail qui lui servait en même temps de chambre à coucher, le souverain, de retour de son voyage, changeait d'habit et se débarbouillait. Il avait l'habitude de l'eau froide, mais à ce moment, il demanda de l'eau tiède; sans doute craignait-il que la fièvre n'augmentât. Volkonsky, une serviette sur l'épaule, versait l'eau de la cruche sur les mains du souverain. L'ancien chef de l'état-major, alors maréchal de la cour de l'impératrice, aide de camp général, le prince Pierre Mikhaïlovitch Volkonsky, remplissait souvent auprès du souverain l'office de valet de chambre. Pendant trente-cinq ans, il avait été son menin, l'accompagnait dans tous ses voyages, le voyait dans tous les états d'esprit et de corps, les plus solennels et les plus humbles. Le souverain ne favorisait pas le prince de ses grâces. « Ce que j'endure de lui, personne ne saurait l'imaginer », disait souvent Volkonsky; maintes fois, il était sur le point de prendre sa retraite, et n'en faisait rien : il était faible et bon, il aimait son maître et l'entourait de sollicitude, le dorlotait comme une vieille nounou dorlote son enfant.

Et maintenant, voici qu'il se trouvait anxieux, car le souverain lui paraissait fort mal, bien que, selon son habitude, celui-ci dissimulât sa maladie.

— Diantre, quelle sale fumée! — fit Alexandre en s'essuyant les mains avec la serviette, tandis qu'il regardait par la fenêtre les rougeurs fumeuses de l'illumination.

— C'est à l'occasion de votre arrivée, Sire...

— Des sujets féaux! — fit Alexandre avec une grimace de dégoût. — Et comment ça va-t-il ici?

— Tout va bien, Dieu soit loué.

— Comment se porte l'impératrice?

— Sa Majesté est en bonne santé, grâce à Dieu; seulement elle s'est bien ennuyée pendant votre absence.

Après l'ablution, il se sentit tellement brisé de fatigue qu'il s'assit, la serviette dans les mains, négligeant de la remettre à Volkonsky; puis, de plus en plus las, il laissa tomber sa tête dans ses mains; ce geste marquait la gravité de son mal.

— Vous feriez bien de vous coucher, Sire; je m'en vais prier Sa Majesté de passer chez vous...

— Du tout! Tu vas l'effrayer. Je t'en prie, ami, ne lui dis rien.

— Mais Sa Majesté verra bien...

— Qu'elle le voie, mais toi, ne dis rien. Pourquoi la tourmenter? Je te dis que cela est sans importance; je me remettrai en prenant du repos dans mon lit, et je serai bientôt valide... D'ailleurs, passe-moi ma tunique. Je vais aller chez elle; elle doit s'impatienter...

Volkonsky lui tendit la tunique; Alexandre la revêtit, jeta un coup d'œil hésitant dans la glace, comme le font les malades, donna un coup de brosse à ses cheveux, ramenés des tempes sur le front chauve, se boutonna, rajusta son vêtement afin qu'il n'y eût pas un pli et s'en fut. A la manière dont il marchait, affaissé, courbé, on pouvait constater qu'il était très malade. En le suivant de son regard, Volkonsky marmonnait comme une vieille nounou derrière son enfant malade, avec une tendresse grogneuse.

Suivant l'emploi du temps, l'impératrice avait attendu l'arrivée de l'empereur vers cinq heures. Cinq heures, six heures, sept heures, sept heures et demie avaient sonné, et il n'était pas arrivé. Enfin, à huit heures moins le quart, elle aperçut par la fenêtre la calèche qui avançait au pas, la capote relevée. Etait-elle donc vide cette calèche? Non, le voilà, emmitouflé d'un manteau chaud, les jambes recouvertes de la fourrure d'un ours. Jamais il n'allait au pas! Lui est-il arrivé un accident? Serait-il malade? Elle voulut courir à sa rencontre, mais n'osa pas : il n'aimait guère qu'on lui souhaitât la bienvenue, avant qu'il se fût débarbouillé. Elle se décida à l'attendre. Elle restait aux écoutes dans son cabinet. La petite pendule de la salle à manger, le mignon berger à la menotte brisée, battait son tic-tac. Chaque minute lui paraissait une éternité. Enfin, elle appela son secrétaire Longuinov et lui demanda de s'enquérir de ce qui se passait. Longuinov disparut et ne revint pas. Elle se souvint l'avoir ainsi envoyé pendant l'inondation : il avait alors disparu de même. Elle n'avait plus la force d'attendre. Elle se leva, marcha vers la porte. A ce moment, elle entendit des pas : lui! lui!

Elle ne se souvenait de rien, ne voyait rien, n'entendait rien, elle sentait seulement qu'il était auprès d'elle.

— Lise, enfin! Dieu soit loué, Dieu soit loué!

Jadis elle se sentait toujours plus heureuse que lui au moment du revoir, et le sentiment de cette différence entre eux contenait une goutte de venin. Cette fois, la goutte de poison était absente; pour la première fois de sa vie, elle sentit que tous deux étaient également heureux.

Elle se maîtrisa et le regarda attentivement.

— Mais vous êtes malade!

— Ce n'est rien; cela ne vaut pas la peine d'y penser : dès demain, je serai rétabli... Et vous, comment allez-vous?

Elle ne répondit pas et l'examina plus attentivement. « Oui, il a maigri, il est las; mais il n'y a rien de grave; c'était bien pis l'an passé, lors de son érysipèle à la jambe; cette fois, ça se passera facilement. »

— Vraiment, Lise, ce ne sera rien, — fit-il comme s'il avait deviné ses pensées. Il lui sourit; aussitôt elle oublia ses peines, se serra contre lui, ferma les yeux avec un sourire heureux : elle ne saurait pas être malheureuse, puisqu'il était auprès d'elle, et que tout était bien à jamais!

— Mais que faisons-nous? Asseyez-vous donc. — Elle s'aperçut qu'il avait de la peine à se tenir debout. — Mettez-vous là, sur le canapé. Etendez-vous, voulez-vous un oreiller? Vous avez la fièvre? Mettez ce châle sur le dos. Peu importe qu'il soit laid, personne ne le verra. C'est le châle de ma pauvre Amalchen; il est affreux, ridicule, mais je l'aime : il est chaud et si doux! « Ma chère santé », comme je l'appelle. Je m'en enveloppe toujours, quand j'ai la fièvre. Voulez-vous du thé?

Elle parlait sans trop savoir ce qu'elle disait, sentant qu'il ne fallait pas garder le silence.

— Oui, un peu de thé bien chaud, avec du citron, — fit-il d'un ton plaintif d'enfant; et quelque chose passa comme un éclair dans ses yeux. « Mon Dieu, serait-ce?... Non, ce n'est rien, ce n'est rien; le tout est de ne pas se taire, ni se laisser aller à penser ...» songea-t-elle.

— Eh bien, dites-moi donc comment vous avez pris froid, quand, où? Mais dites la vérité, toute la vérité...

Il lui conta ce qu'il avait conté à Volkonsky, mais en des termes plus rassurants encore; il avait hâte d'en finir avec sa maladie et de parler d'autre chose.

— Attendez, Lise; je cherche ce que je voulais vous dire... Ah, oui, Oréanda, j'ai acheté l'Oréanda...

Il tira de sa poche de côté et étala sur la table le plan d'une petite maisonnette de campagne pour eux seuls; il la lui montrait et expliquait :

— De toutes petites chambrettes, sans doute, même plus petites que celles-ci, mais bien claires, toutes blanches, pleines d'intimité; une grande terrasse à colonnes, un escalier vers la mer, le tout dans le style grec, en harmonie avec le lieu. Et quel lieu! Un vrai paradis! Des cyprès, des lauriers, des myrtes, éternellement verts, tout près de la mer bleue, au bord de la mer azurée, comme dans nos contes. En ce moment même, au mois de novembre, les roses y fleurissent encore.

Il prit parmi les feuillets de son livret une rose desséchée :

— Sentez, — fit-il; — elle a conservé jusqu'ici son parfum. Et quel calme! quelle solitude! Que nous serons bien là-bas, à deux!... nous deux seuls!

Il se tut un moment et ajouta avec une sourde douleur :

— Et moi qui croyais autrefois que nous nous réunirions à trois. Pauvre petite Sophotchka! Allons, bientôt...

Il allait dire : « Bientôt nous nous rejoindrons », les paroles de Sophie agonisante.

Il regarda sa femme en silence, et une seconde fois, quelque chose comme un éclair passa dans ses yeux. Elle eut peur, voulut parler, violer ce silence, mais ne le pouvait plus; seulement, elle sentait le bonheur s'échapper de son cœur, comme l'eau d'un verre fêlé.

Le prince Volkonsky entra et annonça le médecin de la cour, Williers.

— Que tu es ennuyeux, mon cher! Je t'avais donné l'ordre de ne pas le laisser entrer. Il m'assomme avec ses drogues. — fit Alexandre à voix basse. — Allons, rien à faire, qu'il entre.

Williers entra, baisa la main de l'impératrice et demanda à l'empereur comment il se sentait.

— Je me porte comme un charme, mon ami! J'ai pris du

thé et me voilà réchauffé. Je crois que je n'ai plus de frissons, mais seulement un peu d'échauffement...

Williers tâta le pouls et ne dit rien.

— De grâce, Yakov Vassiliitch, — reprit l'empereur, — tâche de la rassurer, dis-lui que ce n'est rien. Elle ne veut pas me croire...

— Ce n'est rien, certes. Mais il faut vous soigner, Sire, et vous refusez la médication...

— C'est entendu, mon cher, c'est entendu!... Approche-toi donc, Volkonsky. Que penses-tu de ceci? — fit-il en lui indiquant du doigt le plan d'Oréanda.

— Une maison quelconque.

— Et à qui est-elle, cette maison?

— Je l'ignore.

— Au général en retraite Alexandre Pavlovitch Romanov.

— Ne serait-ce pas trop tôt, Sire?

— Comment trop tôt, voyons? Après vingt-cinq ans de service, la retraite est assurée même à un simple soldat! Prends ta retraite aussi, ami; tu seras mon bibliothécaire...

Ils causaient calmement et avec bonne humeur; et cependant, ce calme effrayait l'impératrice; elle sentait toujours le bonheur s'échapper de son cœur, comme l'eau du verre fêlé.

Williers regarda la montre et observa qu'il était temps que le souverain se mît au lit.

— Je le savais bien que tu allais me chasser. Et moi qui me sens si bien ici. Allons, une minute seulement, je vais prendre congé.

Williers et Volkonsky se retirèrent.

— Eh bien, Lise, êtes-vous rassurée? — fit Alexandre en se levant.

Elle voulait répondre, mais, encore une fois, ne le put.

— Voyons, Lise! Cela n'est guère raisonnable. Nous nous torturons mutuellement. Tantôt vous êtes malade, et je me consume de chagrin; tantôt c'est moi le malade, et vous vous épuisez d'angoisse. Comme l'ours et la chèvre du joujou, vous savez bien? Quand on tire à droite, c'est l'ours qui tombe sur la chèvre; quand on tire à gauche, c'est la chèvre qui tombe sur l'ours...

— Mais non, je n'ai rien... C'est que j'étais si heureuse.

Elle n'acheva pas : les larmes l'étouffaient.

— Et maintenant vous êtes malheureuse?

Il l'enlaça de ses bras et l'embrassa avec une telle tendresse, que sa respiration s'arrêta de bonheur : le verre, tout fêlé qu'il fût, s'emplissait de nouveau jusqu'aux bords...

— Chéri, chéri! Elle se serra contre lui et fondit en larmes. Que Dieu vous comble de ses grâces pour votre... amitié pour moi!

Elle n'osa pas dire : amour.

— Allez, que le Seigneur soit avec vous!

Elle fit le geste de le bénir du signe de la croix.

— Non, Lise, tout à l'heure. Venez quand je serai couché.

Il passa dans son cabinet, se mit à sa table de travail et commença à dépouiller sa correspondance. Le rapport du général Kleinmichel : « *La relation de l'événement criminel de Grouzino* », lui tomba sous la main.

La tête lui faisait mal, la fièvre lui troublait la vue; il n'eut pas la force de lire le document et se contenta de le parcourir.

« *D'après la déposition de l'assassin, la défunte tomba en criant; il l'égorgea à ce moment et lui trancha la tête de manière à ce que celle-ci ne tînt qu'à l'os...* »

Et en conclusion : « *S'occuper des intérêts de l'État lui est encore bien impossible, mais j'ai le ferme espoir que le comte ne les abandonnera pas, pourvu qu'on réussisse à le réconforter de quelque façon dans ses affaires domestiques.* »

Le tsar sourit et pensa « : Comment le réconforter? Lui trouver une autre fille? On ne trouvera pas sa pareille : le père Photius appelle « grande martyre » cette bête féroce, à la figure humaine, qui avec le fer à friser incandescent brûla le visage de l'une de ses femmes de chambre, parce que la malheureuse n'avait pas réussi à onduler sa chevelure. »

Il cessa de lire; il eut des nausées, mais crut qu'elles étaient l'effet du dégoût des choses qu'il lisait.

Il aperçut une lettre d'Araktchéïev, la décacheta, n'eut pas non plus le courage de la lire et ne fit qu'y jeter un coup d'œil.

Ah, petit père, comme je volerais vers vous à Taganrog! Car je ne désire rien tant que de voir mon bienfaiteur; mais ma douleur dans la poitrine augmente tellement que j'ai peur d'entreprendre ce voyage par le mauvais temps; je craindrais d'être incapable de le supporter. J'embrasse par la pensée vos genoux et je baise vos mains.

Il sourit de nouveau : comment accueillerait-il Araktcheïev, si celui-ci s'avisait de venir? Au reste, pourquoi lui tenir rigueur? « Où vous allez, il va; ce que vous faites, il le fait aussi; mais, par lui-même, il n'existe pas; il est votre ombre. » « Oui, il est mon ombre! Alors que le soleil était à son zénith, l'ombre gisait à mes pieds; quand le soleil s'est couché, l'ombre s'est étendue. Une ombre gigantesque, un monstre grotesque... » « Les colonies militaires sont la plus cruelle iniquité que seul un pouvoir malfaisant, en fureur, ait pu imaginer, » songea-t-il en pensant à la dénonciation d'Alilouïev[1]. Il se souvint des sombres lamentations du peuple : « Délivre, tsar, le peuple chrétien d'Araktchéïev! » Il avait rêvé du royaume de Dieu, et c'est le royaume d'Araktchéïev, le royaume du Fauve... Oui; *ils* ont raison, *eux*...

La tête lui tournait, sa vue se troublait de plus en plus; il lui semblait qu'il allait s'évanouir. Il se leva, s'approcha du divan et se coucha; il ferma les yeux, mais il ne dormit pas; comme dans un rêve, il voyait la route postale, la station de Vassilievka, à 25 verstes de la ville d'Oriekhov, où il avait passé l'avant-veille; le courrier de cabinet Maskov, arrivant à sa rencontre, apportait les dépêches de Pétersbourg et de Taganrog. L'empereur lui ordonna de le suivre dans le but de le dépêcher de la station suivante, avec une missive pour l'impératrice. Alexandre monta dans la calèche et partit. Du pied de la montagne jusqu'au pont, à cheval sur une petite rivière, la route faisait un brusque tournant. La calèche descendit sans incident la pente, franchit le pont et se mit à monter lentement la berge opposée. A son tour, Maskov prit place dans une troïka, cria au postillon : « En avant! »

1. Alilouïev, victime de la tyrannie d'Araktchéïev à Grouzino et dont la fin tragique est narrée dans *le Mystère d'Alexandre Ier*.

et brandit son sabre de ce geste de folle audace qui distingue les courriers de cabinet; il avait sans doute bu exagérément à la station. Le postillon partit à toute allure. La troïka descendit la pente comme une flèche; mais au tournant précédant le pont, la voiture heurta un tertre; elle sursauta avec une telle violence que Maskov fut projeté en l'air et, de tout son élan, donna de la tête contre une pierre. Le souverain le vit, poussa un cri et ordonna à Tarassov de courir au secours du malheureux. A la station suivante, Tarassov annonça que Maskov s'était tué sur le coup, d'une fracture du crâne. Le tsar ressentait déjà les premiers frissons de la fièvre, et, pendant que Tarassov faisait son rapport, les frissons s'accrurent au point qu'il se sentit glacé. « Que serait-il arrivé, si j'avais envoyé Maskov devant avec une lettre pour Élisabeth? pensa Alexandre. J'aurais écrit : « Je vous envoie Maskov et je le suis de près. » C'eût été comme les chandelles de jour, un présage de mort. »

En cette minute, couché sur le divan, les yeux fermés, il voyait Maskov tomber, et entendait le bruit d'os, le craquement du crâne. « Voilà pourquoi la tête me fait si mal, c'est de ce craquement d'os que ma tête se fend... Quelle misère! Je ferais mieux de me lever... »

Il se leva, s'approcha de la table, se remit à l'examen des papiers. Il chercha longuement quelque pièce; il trouva enfin : c'était une lettre anonyme, une de ces dénonciations absurdes qu'il recevait en si grand nombre, ces derniers temps. Il la connaissait presque par cœur, il n'avait pas besoin de la relire; mais il ne put y résister :

Votre Majesté Impériale! Dans l'Écriture Sainte, notamment dans le 82e psaume, il est dit des seigneurs et rois terrestres : vous êtes dieux, et vous êtes enfants du Très Haut; mais vous mourrez ensuite comme tous les hommes. Sire, vos sujets fidèles n'ignorent pas que, si grand autocrate que vous soyez, vous ne vous considérez pas comme un dieu terrestre, et que même vous avez défendu, par un ukase au Saint Synode, de vous glorifier ainsi, dans les églises, publiquement, car vous avez présent à votre mémoire l'instant de la mort.

Or, bien qu'inconnu de Votre Majesté, mais son ami secret,

sujet et fils de la patrie, je vous en conjure au nom du Très Haut : pensez à cet instant, pensez-y plus que jamais, car il est proche : les intentions infernales de ces monstres s'accomplissent déjà.

Jusqu'à cet endroit, la dénonciation était rédigée en russe; à partir de là, elle était écrite en un mauvais français :

Les assassins ont longtemps hésité sur le choix de l'arme à employer : la balle, le poignard ou le poison; en fin de compte, ils ont choisi ce dernier. Peut-être est-il déjà trop tard, peut-être le venin circule-t-il déjà dans vos veines? Mais s'il en est temps encore, méfiez-vous de tous ceux qui vous entourent; méfiez-vous de votre valet de chambre, de votre cuisinier, de votre médecin; ne vous fiez à personne; tous sont des traîtres, tous sont corrompus; vous êtes entouré d'assassins. Le pain que vous mangez est empoisonné, l'eau que vous buvez est empoisonnée, l'air que vous respirez est empoisonné; les médicaments qu'on vous donne sont empoisonnés. Avant de toucher à un aliment, faites-le déguster par ceux qui vous servent. Pensez-y jour et nuit, chaque jour, chaque heure, à chaque minute; n'oubliez pas que le poison peut s'introduire partout. Sait-on bien de quoi meurent les gens? De la fumée d'un poêle, de la vaisselle non étamée, du verre pilé dans du pain. Ils vous empoisonneront d'un poison lent, et diront ensuite que vous êtes trépassé de mort naturelle.

Ayant reconnu l'horreur de ces intentions, j'écris ceci d'un cœur pur et brûlant de zèle, d'un cœur fervent de fidèle sujet. Que le bon Dieu vous protège!

Un monstre repenti et, désormais, votre sujet féal jusqu'à la mort.

Pourquoi avait-il relu cela? C'était stupide, dégoûtant, nauséabond! Soudain, il se souvint de quelque chose qui l'étonna : comment cette lettre existait-elle encore, puisqu'il l'avait brûlée? Mais l'avait-il brûlée? Oui, certes, car il se rappelait nettement comment cela s'était passé : il avait reçu cette lettre, et le lendemain matin, en prenant le thé, il trouva dans un biscuit un petit caillou; il envoya chercher Dibitch, lui montra le biscuit, et lui ordonna de faire une enquête. Il

fallait savoir à tout prix comment cela avait pu se glisser dans le pain. « Je ne veux pas, dit-il, charger Volkonsky de cette affaire, car c'est une vieille femme, et il ne saurait rien faire convenablement. »

Dibitch s'adressa à Williers; celui-ci constata que c'était un caillou ordinaire, un simple petit caillou; et le boulanger fit des excuses. « C'est pure négligence », affirma-t-il. L'empereur songea alors à montrer à Dibitch la dénonciation, mais il eut honte et peur, non pas des menaces qu'elle contenait, mais de ce qu'il avait été assez faible pour y croire. C'est alors qu'il entra dans son cabinet et brûla la lettre.

« Comment a-t-elle reparu? Deviendrais-je fou? »

Il la tournait et la retournait dans ses mains, la tâtait, l'examinait, comme s'il espérait qu'elle disparaîtrait sous ses yeux, mais elle ne disparaissait pas. Il l'approche de la chandelle, elle ne brûle pas; il la jette, elle ne tombe pas; elle se colle à ses doigts, comme si elle était enduite de glu. Et les chandelles brûlent d'une lueur terne, comme l'autre jour, présageant la mort, et le brouillard d'un jaune noirâtre emplit la chambre. Quelqu'un se tient derrière son dos. Sans regarder, sans se retourner il sait qui est cet homme; c'est un petit vieux blondasse, chauve, un petit vieux dont les petits yeux bleus sont tout à fait pareils à ceux d'un petit veau, ainsi que d'ailleurs ses yeux à lui dans la glace; c'est un chemineau sans feu ni lieu, sans pièces d'identité, ne connaissant pas sa parenté, c'est Fédor Kouzmitch[1].

Il poussa un cri, revint à lui et se vit étendu sur le divan; il comprit qu'il n'avait pas bougé et que tout cela était du délire.

La porte s'ouvrit et l'impératrice entra.

— Vous n'êtes pas encore couché?

— Non, Lise, je vous attends.

— J'ai frappé à la porte; nous n'avez pas entendu?

— Je n'ai pas entendu; je suis devenu sourd; la fièvre me rend toujours sourd. Vous vous souvenez, quand, l'an passé, s'est déclaré l'érysipèle... *As deaf as a pot*[2]. Allons, embrassez-moi. Je vais me coucher tout de suite. Maintenant

1. Voir la *Revue* du 1er mai, p. 129, note 1.
2. Sourd comme un pot, en anglais.

je me sens tout à fait bien. — Il sourit de si bon cœur qu'elle le crut presque. — Ne vous tourmentez donc pas, mon amie, dormez à la garde de Dieu...

Elle fit sur lui le signe de la croix et l'embrassa.

Lorsqu'elle se fut retirée, Yégoritch frappa à la porte. Il frappa longtemps, mais, comme tout à l'heure, le souverain n'entendait pas; enfin, le valet entra de son propre mouvement.

— Voulez-vous vous déshabiller, Votre Majesté?

— Me déshabiller? Oui... non, tout à l'heure. Je sonnerai.

Yégoritch s'approcha de la table et se prit à moucher les chandelles.

— Sais-tu, Yégoritch, que je suis bien las? — fit Alexandre.

— Il faut vous soigner, Votre Majesté.

« Il sait toujours ce qu'il faut », pensa Alexandre; mais l'humeur calme de Yégoritch lui était agréable.

— Non, frère, ce n'est plus de saison, — fit-il après une pause. — Et les chandelles, t'en souviens-tu?

— Quelles chandelles?

— Voyons, c'est toi qui disais : des chandelles qui brûlent le jour annoncent une mort...

— Dieu nous préserve, Votre Majesté! — marmotta Yégoritch en pâlissant, et il commença à se signer.

— Qu'as-tu donc, imbécile? On ne peut plaisanter. N'aie pas peur, j'assisterai encore à ton enterrement... Va, maintenant...

Yégoritch sortit en se signant toujours. Il était bouleversé, car il aimait son maître.

Celui-ci se leva et se mit à arpenter la chambre de long en large; bien que ses frissons s'accrussent encore, que chacun de ses pas retentît douloureusement dans sa tête malade, il craignit qu'une fois couché, le délire ne le reprît. Et il devait se décider à quelque chose de définitif. Qu'a-t-il au juste? Il est malade, peut-être très malade. Mais de quoi s'est-il effrayé à ce point? De la mort? Non, la mort de l'effraie pas. D'ailleurs, il ne croit pas qu'il soit en danger de mort. Il n'a fait que mettre à l'épreuve la fidélité de son valet de chambre; même il s'est étonné de sa crédulité. Non, ce n'est pas de la mort dont il a peur, mais il y a quelque chose de plus terrible que la mort...

« Le pain que vous mangez est empoisonné; l'eau que vous buvez est empoisonnée; l'air que vous respirez est empoisonné; les médicaments qu'on vous donne sont empoisonnés... » A propos, avait-il donc reçu une délation? Il l'a reçue, sans doute, parfaitement reçue, et il l'a aussitôt brûlée après l'affaire du pain; ce n'était pas du délire; de cela, il s'en souvient en parfait état de veille. Est-il donc possible, est-il possible qu'il ait cru alors et qu'il y croie encore? Évidemment, ce n'est pas en vain que ce papier s'est collé à ses doigts pendant le délire, le voilà qui se colle à son âme... Quelle horreur!

Il s'arrêta, approcha ses mains de ses yeux, regarda ses ongles blêmir sous l'action de la fièvre... à moins que ce ne fût... d'autre chose; il claqua de la langue, essayant de définir quel goût il avait dans la bouche; toujours le même, âpre, métallique, et cette salive, et cette nausée, et ces éructations de pourriture, et cet abominable tiraillement d'estomac, lent et poignant; tout comme tantôt à Baktchisaraï, alors qu'il avait bu du sirop aigri. « Peut-être est-il déjà trop tard; peut-être le poison circule-t-il déjà dans vos veines... » Il ressentit de la fureur. « Est-il possible que j'en sois arrivé à ce point-là? Un petit caillou dans du pain, du sirop corrompu... mais c'est de la folie! »

Certainement, il est empoisonné! Oh, qu'il est lent, qu'il est lent ce poison! Car il date de cette terrible nuit du 11 mars! Et *ils* ne l'ignorent pas. Ils ont raison : voilà où gît leur force, voilà comment ils le tuent à distance; un pareil envoûtement existe bien : on confectionne un mannequin, on lui perce le cœur d'une aiguille, et l'ennemi expire. Oui, le poison circule dans ses veines : ce poison est la peur. La peur de quoi? Oh! si c'était la peur d'une certaine chose! Mais il a compris depuis longtemps que la peur sans objet est plus terrible que tout ce qu'il y a de plus terrible. Non pas la peur d'une chose, mais la peur inconsciente, absurde, qui donne froid, fait tourner les entrailles, frissonner tout le corps. C'est la peur de la peur.

Il se ressouvint comment son frère Constantin, étant gamin, avait, par polissonnerie, empoisonné un chien en lui faisant avaler une aiguille dans une boulette de pain. « Eh

bien, quoi? Que le chien crève comme un chien! » ricana-t-il avec un mépris serein. Et dans ce mépris tout fut submergé : la douleur, la honte, la peur.

Il sonna son valet de chambre, se déshabilla rapidement, et se coucha. Il passa une mauvaise nuit, sans sommeil; mais, vers le matin, il fut soulagé par une transpiration et s'endormit.

Le lendemain, quand il se leva, la fièvre avait presque disparu; il était seulement faible et jaune, « jaune comme un citron », plaisanta-t-il en se mirant dans la glace. Il s'habilla, se débarbouilla, se rasa, tout comme d'habitude. En passant dans son cabinet de travail, il se plaça auprès de la cheminée pour se réchauffer; Volkonsky faisait le rapport en s'aidant des pièces. Le souverain lui demandait de parler plus haut : il entendait mal. *As deaf as a pot*, fit-il comme la veille.

Il se tint toute la journée sur pied, vêtu de sa tunique. Avant le dîner, il eut la fièvre. Williers voulut lui donner un remède, mais l'empereur le remit au soir, et comme l'autre insistait, il s'emporta contre lui :

— Va-t'en!

Il dîna avec l'impératrice. On leur servit du potage à l'orge perlé. Après en avoir mangé il dit :

— J'ai plus d'appétit que je ne croyais.

Une gelée au citron succédait au potage. Il y goûta et fit une grimace.

— Quel drôle de goût! Goûtez-en.

— Peut-être est-ce aigre?

— Du tout, du tout! Un goût métallique. Est-ce que vous ne le sentez pas?

Il fit appeler le maître d'hôtel Miller et lui ordonna de goûter à la gelée.

— Ce n'est pas la première fois que je m'en aperçois. Prends garde, mon bon, ta vaisselle est-elle bien étamée?

Après le dîner, il sommeillait sur le divan, tandis que l'impératrice lisait un livre. Williers crut l'instant favorable et reparla du remède.

— Demain, — fit Alexandre.

— Vous avez promis de le prendre ce soir.

— Oh! que tu es assommant, mon cher! Que puis-je faire

pour avoir raison de toi? Si je prends ta mixture à la nuit, je ne dormirai pas.

— Au contraire, Sire, car elle agira avant que la nuit vienne.

L'impératrice le regardait d'un air suppliant.

— Vous croyez, Lise?

— Oui, je vous en prie...

— Eh bien, soit. Donne-la, ta drogue.

Williers s'en fut préparer le médicament; et une demi-heure après, il apporta huit pilules.

— Qu'est-ce que c'est?

— Six grains de calomel et une demi-drachme de racine de jalap. Votre purgatif ordinaire.

— Le calomel, c'est du mercure?

— Oui, du mercure doux.

— Un poison?

— Tous les médicaments sont des poisons, Sire; suivant le dicton : un clou chasse l'autre.

— Aux maux extrêmes, les extrêmes remèdes?

— Précisément : le poison chassé par le poison; le poison de la maladie par le poison du médicament.

Il avala les pilules et regagna sa chambre. Mais il passa la soirée avec l'impératrice. Ils causèrent gaîment, du moins avec une apparence de gaîté. Ils s'entretinrent des cancans de Taganrog, de la femme du président, Ouliana Andreïevna, qu'on avait surprise au grenier, une longue-vue dans les mains, en train d'observer ce qui se passait derrière les fenêtres du palais. Ils se rappelèrent ensuite que ce jour était le 6 novembre, la veille de l'anniversaire de l'inondation de Pétersbourg.

— Dieu veuille que cette année soit plus heureuse!

Soudain, il se leva et la pria de le laisser.

— Qu'avez-vous?

— Rien du tout. Je crois que le remède commence à opérer.

Le remède opéra parfaitement. Il se sentit mieux, la fièvre diminua.

— Eh bien, vous voyez, Lise, j'avais raison de vous dire que je n'avais rien de grave!

— Dieu soit loué! Et vous n'aviez pas voulu prendre le médicament!

Il avoua cependant, le lendemain, à sa femme que s'il l'avait priée de le laisser seul, ce n'était pas en raison de l'action du remède, mais parce qu'une soudaine et violente angoisse l'avait saisi au cœur, au point qu'il ne savait où se réfugier et ne voulait pas qu'on le vît en cet état.

Le tsar était de retour à Taganrog le jeudi; les vendredi, samedi et dimanche, son état ne changea guère; sans amélioration ni aggravation; il allait tantôt mieux, tantôt plus mal. Quand on le questionnait sur sa santé, il répondait invariablement :

— Je me sens parfaitement bien.

Il n'avait rien changé à l'ordre de sa vie; toute la journée sur pied, en uniforme; mais lorsque les frissons se faisaient plus violents, il se blottissait dans un coin de son divan et s'enveloppait d'une couverture ou d'un manteau de fourrure. Il se levait, se couchait, dînait, soupait aux mêmes heures. En se mettant à table, pour boire un verre de kvas ou de l'eau de pommes avec du jus de cassis, il se signait de la croix, comme il le faisait à l'heure du dîner; il buvait et disait :

— Excellente boisson! Comme elle rafraîchit! Volkonsky m'en a donné la recette, qu'il tient de sa sœur, et sa sœur de quelqu'un qu'elle a rencontré au cours d'un voyage. On dit que cette boisson est très efficace contre la bile, plus efficace que tous les remèdes...

Quant à Williers, lorsqu'il proposait un innocent purgatif, l'empereur se taisait, fronçait les sourcils, ou lui répondait par une plaisanterie :

— Ah! Yakov Vassiliitch, comme tu m'ennuies!

Et finalement, il se fâchait :

— Fichez-moi la paix! Ne voyez-vous donc pas que je suis malade précisément de toutes vos drogues? Sitôt que j'en prends une, je me sens plus mal...

Il continuait à s'occuper d'affaires, ou faisait mine de s'en occuper.

— Si vous lisiez moins de ces paperasses, Sire! Cette lecture vous rend malade, — disait Volkonsky.

— Je le voudrais bien, mon ami, mais je ne le puis : une habitude. Quand je reste inoccupé, ma tête est vide. Dès que je prendrai ma retraite, je me mettrai à lire des biblio-

thèques entières; sinon, je risquerais de devenir fou d'ennui...

Aux heures fixées, il envoyait l'impératrice à la promenade.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas promenée aujourd'hui? Le temps est beau, vous devez prendre l'air.

Elle n'osait pas dire qu'elle avait peur de le laisser seul. Quand elle ne le voyait pas pendant plusieurs heures et que, soudain, elle examinait son visage, la peur dans ces moments-là mordait son cœur; elle ne ressentait pas une souffrance aiguë, mais plutôt une douleur sourde : ainsi nous piquent les méchantes mouches automnales. Puis elle renaissait à l'espérance; tantôt la peur, tantôt l'espérance : comme dans une nuit d'été, dans l'air calme, tantôt une bouffée chaude, tantôt une bouffée froide. Mais aussi, à travers la peur, le bonheur intime, cette douceur particulière qu'elle éprouvait toujours pendant sa maladie : comme s'il était un petit enfant et elle la tendre nounou...

Elle lui apportait les journaux, les revues. Il aimait particulièrement les journaux de mode : il était très averti des modes féminines. Tous deux examinaient de concert les gravures. Ils étalaient les coquillages qu'ils avaient ramassés au bord de la mer.

— Vous m'apportez des jouets comme à un enfant, ma petite maman chérie! — disait-il en riant.

Sitôt qu'il se sentait mieux, il causait, plaisantait, faisait des plans pour leur vie future à Oréanda, ou contait des anecdotes de Taganrog : la députation des princes Kalmouks, lesquels ayant entendu un clavecin chez le lieutenant-colonel Friederichs, commandant du palais, s'effrayèrent d'abord et tombèrent ensuite dans une telle extase qu'on ne pouvait les regarder sans rire.

Un jour, ils parlèrent de Byron; l'impératrice était en train de lire les derniers chants de *Don Juan*, où il est question du tsar russe de façon peu respectueuse.

— Son génie ressemble à l'éclat d'un météore malfaisant, — dit Alexandre : — la poésie des Byron engendra les Sand et les Louvel. La glorifier, cette poésie, c'est louer une arme meurtrière, imaginée pour la ruine de l'humanité. Faire un pareil usage de son talent est une chose coupable qui ne mérite

pas l'honneur qu'on attribue au génie, et qui ne peut jouir d'estime, surtout auprès des chrétiens...

Elle ripostait, démontrait que Byron était un dévoyé, mais non pas un méchant.

— A propos, — fit-il, — mais nous-mêmes n'avons-nous pas nos Byron? ainsi, votre favori Pouchkine...

— Eh oui, Pouchkine est mon favori! Mais vous, pour quel motif ne l'aimez-vous pas? Il est la gloire de la Russie, la gloire de votre règne...

— Alors, mon amie, que le bon Dieu nous préserve d'une pareille gloire! Il a inondé la Russie de vers séditieux. Cet homme est capable de tout! On dit qu'il a failli tuer son père...

— Mensonge! Mensonge! Calomnie abominable! Comment pouvez-vous le répéter! Vous savez bien que cela est faux : Joukovsky [1] vous l'a bien dit! — s'écria-t-elle; puis, soudain, elle s'effraya : « Que fais-je? je m'acharne après un malade! » Mais elle se rasséréna aussitôt : il n'était pas sérieusement malade.

Cependant, quand il se sentait plus mal, il se retirait dans son cabinet pour se cacher d'elle, ou se couchait sur le divan en la priant de lire à haute voix, sans faire attention à lui. Elle faisait mine de lire, tout en le regardant à la dérobée, et de nouveau la peur la mordait au cœur; la douleur n'était pas très vive, mais plutôt sourde, comme la piqûre d'une méchante mouche automnale.

Un jour, il dormait et elle était assise auprès de lui, un livre à la main; soudain, il ouvrit les yeux, regarda autour de lui; ses lèvres semblaient sourire d'un sourire joyeux, puis, il referma ses paupières et s'assoupit. C'est plus tard seulement, au cours de terribles moments, qu'elle comprit la signification de ce sourire.

Dans la nuit du dimanche au lundi, il eut une transpiration si abondante qu'il fallut le changer plusieurs fois de linge. Le jour suivant, la fièvre disparut. Williers triomphait, et déclara qu'on pouvait considérer la maladie comme vaincue; si même la fièvre reprenait, elle deviendrait intermittente et ne tarderait pas à disparaître complètement. Il appela la maladie *febris gastrica biliosa*, et tout le monde fut rasséréné.

1. Poète de premier plan, prédécesseur de Pouchkine.

Le tsar défendit d'écrire à Pétersbourg qu'il était malade.

— J'ai peur des courriers d'urgence : cela pourrait effrayer ma mère.

On avait retardé le dernier courrier; lorsqu'il se sentit mieux, il ordonna d'écrire par le courrier suivant à l'impératrice Marie Fédorovna ainsi qu'à l'héritier, qu'il avait été malade, mais entrait en convalescence; il ordonna aussi à Dibitch d'envoyer un courrier chercher le prince Valérien Mikhaïlovitch Golitsine.

Dieu soit loué, il va beaucoup mieux, écrivait Élisabeth, le même jour, à sa mère, la duchesse de Bade. *Il faut espérer que lorsque vous aurez recu cette lettre, il ne sera plus question de sa maladie.*

Mais à la tombée de ce même jour, son état empira de nouveau. S'efforçant de conserver sa bonne humeur, il se remit à conter l'anecdote sur les Kalmouks, oubliant que l'impératrice la connaissait déjà.

— Et pourquoi ne portez-vous pas le deuil du roi de Bavière? — demanda-t-il brusquement.

— Je l'ai quitté à l'occasion de votre arrivée, et par la suite, je n'ai pas voulu le reprendre.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas voulu? — demanda-t-il encore en la dévisageant, tout comme il avait dévisagé Yégoritch, lorsqu'il le questionnait à propos des chandelles.

Elle rougit, elle n'avait pas pénétré d'abord le sens de ce « pourquoi »; c'est à l'instant seulement, à cette nouvelle question, qu'elle comprenait.

— Je le remettrai demain, — se hâta-t-elle de répondre.

— Mais non, peu importe...

Williers entra; à l'expression inquiète de son visage, tandis qu'il considérait le malade, elle vit que celui-ci était plus mal.

L'empereur passa la nuit sans sommeil, brûlant de fièvre. Au matin, il prit une nouvelle dose de pilules purgatives. Il fut saisi de coliques épouvantables, de nausées, de vomissements, de diarrhée; il devint si faible qu'il se tenait à peine sur ses jambes.

Il était couché sur le divan, couvert d'un vieux manteau, une ceinture de flanelle sur l'abdomen, et, les yeux fermés,

il s'abandonnait aux hallucinations. Il voyait, à travers la vapeur rouge de ses paupières enflammées, le visage immobile de Napoléon, visage hermétique, comme sculpté dans l'airain, qui s'approchait de lui, et ses lèvres fines, fortement serrées, s'ouvraient, remuaient, parlaient; il savait qu'elles prononçaient quelque chose de grave, d'important, dont dépendait son salut ou sa ruine, mais il ne pouvait pas bien entendre : « Il était sourd comme un pot ».

Voici que le visage de Napoléon disparaît et fait place au visage de Yégoritch. Ses lèvres s'ouvrent et remuent aussi sans proférer un son.

Il sort de son assoupissement, soulève les paupières : Yégoritch est en effet devant lui.

— Allons, qu'y a-t-il? Plus haut, parle plus haut! Pourquoi parlez-vous tous en chuchotant?

— C'est le colonel Nikolaïev, Majesté. Faut-il le faire entrer? — cria Yégoritch.

Le souverain se rappela que la veille, au moment où il se sentait mieux, il avait fait chercher Nikolaïev. Mais à présent il se voyait si mal en train qu'il ne savait pas s'il aurait assez de force pour le recevoir.

— Qu'il entre, — dit-il enfin à Yégoritch.

Dès les premiers jours de son arrivée à Taganrog, l'empereur avait remarqué le colonel du régiment de cosaques de la garde Nikolaïev, commandant la garde particulière du palais de Taganrog. Son visage banal, ni très beau, ni très intelligent, mais plein de franchise, d'honnêteté, de bonté, avait plu au souverain. Un jour, lorsque, en se présentant à l'empereur, il cria, à la façon du troupier : « Hourra! Votre Majesté impériale! » Alexandre sourit involontairement et pensa : « Quel gaillard! » Et plus tard, chaque fois qu'il le rencontrait sur son chemin, il souriait, et Nikolaïev le regardait toujours bien en face avec ce dévouement, cet enthousiasme amoureux que le tsar appréciait par-dessus tout chez les hommes.

A la fin de septembre, ayant reçu d'Araktchéïev la lettre de Scherwood dans laquelle celui-ci priait le tsar d'envoyer à Kharkov une personne de confiance, afin de prendre les mesures définitives pour la mise au jour du complot,

Alexandre prit la résolution d'y envoyer Nikolaïev. Mais il différait toujours et, par la suite, déjà malade, il se tourmentait de la perspective d'un échec, s'il laissait écouler le terme fixé : le 15 novembre. Voilà pourquoi il le recevait à cette heure : on était à la date du 10, il ne restait que cinq jours jusqu'au 15 novembre.

Quant Nikolaïev entra, Alexandre lui ordonna de fermer la porte à clef et de s'asseoir auprès de lui. Il commença à le questionner sur ses parents, il lui demanda où il avait reçu son éducation, où il avait fait son service et à quelles campagnes il avait pris part. Plus il l'examinait, plus il lui plaisait.

— J'ai une affaire importante à te confier, Nikolaïev.

— Je ferai tout mon possible pour complaire à Votre Majesté.

Le souverain ferma les yeux et soudain sentit qu'il ne pouvait plus parler. Le sang battit à ses tempes et sa vue se troubla au point qu'il se sentit défaillir. Il garda le silence pendant un long moment; enfin, avec un effort semblable à celui d'un homme blessé à mort qui retire le fer de sa plaie, il commença :

— Il existe un complot politique en Russie...

Et il conta à Nikolaïev tout ce qu'il croyait nécessaire de lui faire connaître sur la Société Secrète.

— Va à Kharkov; il faut que tu y sois au plus tard le 15 de ce mois, afin d'intercepter les papiers envoyés à Pétersbourg par l'enseigne Vadkovsky et le lieutenant comte Nicolas Bulgari; dans ces papiers tu trouveras la liste des conjurés. Quant à ce qu'il y aura à faire après, Scherwood te le dira...

Il réfléchit un moment et ajouta :

— Écoute avec prudence les conseils et les explications de Scherwood... Voyons, quoi encore? Oui, prends garde que nul n'en sache rien. Ne le dis à personne, tu m'entends?

— Vous serez obéi, Majesté.

Le tsar se leva et chancela. Nikolaïev se précipita, le soutint et l'aida à s'approcher de la table. Alexandre ouvrit la cassette, en retira de l'argent, la feuille de route au nom de Nikolaïev et l'instruction du chef de l'état-major, le général Dibitch, au sous-officier Scherwood. Tous ces papiers étaient tenus prêts depuis la veille. L'instruction portait :

En réponse à votre lettre du 20 septembre à monsieur le général d'artillerie, comte Araktchéïev, le colonel du régiment de cosaques de la garde impériale Nikolaïev est envoyé à Kharkov, par ordre et mandat suprême, afin d'agir dans l'affaire que vous connaissez.

Il lui remit le tout, retourna au divan et se recoucha.

— As-tu compris?

— Parfaitement, Votre Majesté, — répondit Nikolaïev, puis il demanda, après une pause :

— Ordonnez-vous d'arrêter les conjurés?

L'empereur ferma les yeux et ne répondit pas : il savait qu'il n'avait qu'à prononcer ce seul mot : « arrêter », et que tout serait fait, que tout serait terminé, le fer retiré de la plaie, et qu'il serait guéri, sauvé; il le savait, et ne put prononcer ce mot; il sentait le fer se retourner dans la plaie et y rester.

— Ordonnez-vous d'arrêter les conjurés, Votre Majesté? — répéta Nikolaïev, croyant que le souverain n'avait pas entendu.

Celui-ci ouvrit les yeux et lui jeta un regard qui le fit trembler de peur.

— Agis pour le mieux. Je m'en remets à toi.

— Vous serez obéi, — dit Nikolaïev en pâlissant.

— Allons, que le bon Dieu t'assiste... Non, attends un moment, donne-moi ta main.

Nikolaïev lui donna sa main que le tsar retint un long moment dans la sienne; longtemps aussi, il le regarda dans les yeux, en silence.

— Es-tu un fidèle serviteur? — prononça-t-il enfin.

— Je le suis, Votre Majesté! — répondit Nikolaïev, et dans ses yeux brilla le feu du dévoûment extasié. — Je n'ai qu'une seule prière à adresser au bon Dieu : donner ma vie pour Votre Majesté...

— Tu es un brave!... Merci, mon cher ami. Que le bon Dieu te vienne en aide! Viens que je fasse le signe de la croix.

Nikolaïev se mit à genoux et fondit en larmes; le souverain l'embrassa et versa des larmes aussi.

Dans la soirée du même jour, Alexandre était couché dans son cabinet. L'impératrice était assise auprès de lui, un livre

à la main, comme d'habitude, et ne lisant pas, mais épiant à la dérobée son mari.

— Pourquoi vos yeux sont-ils rouges, Lise?

— La tête me fait mal. On a fermé le poêle trop tôt dans la chambre à coucher; il se peut que j'aie eu un commencement d'asphyxie.

Elle était confuse; elle ne savait pas mentir; ses yeux étaient rouges parce qu'elle avait pleuré. Il la regarda et pensa : « Ne serait-ce pas bon de tout lui dire?... Non, trop tard... Pourquoi la torturer? Voilà ses pauvres yeux, ne sont-ils pas les yeux de ce cheval tombé éreinté, avec sa mousse sanglante sur les freins [1]? Pauvre, pauvre âme! »

— Donnez-moi votre main.

Il lui baisa la main et sourit.

— Allons, ne vous tourmentez pas, soyez raisonnable, — ajouta-t-il.

A ce moment Williers préparait une boisson dans un verre; il s'approcha du malade et lui présenta le verre.

— Qu'est-ce?

— Quelques gouttes d'acide muriatique. Vous vous plaignez de mauvais goût dans la bouche, ceci le fera disparaître.

Sans dire un mot, le souverain repoussa la main du médecin; mais celui-ci répéta le geste.

— Veuillez boire, Sire.

— Inutile.

— Je vous en prie, buvez...

— Inutile! va-t'en!

Williers continuait d'insister. L'empereur saisit le verre et le jeta par terre.

— Au diable! Allez tous au diable! Assassins! Assassins! Empoisonneurs! — cria-t-il, et son visage, altéré par la rage, prit une soudaine ressemblance avec le visage de l'empereur Paul Ier.

L'impératrice s'enfuit de la chambre. Williers se retira et se couvrit le visage de ses mains. Yégoritch, rampant sur le plancher, ramassait les éclats de verre.

1. Allusion au cheval de la voiture dans laquelle Alexandre se rendait en hâte auprès de sa fille Sophie mourante, incident relaté dans le roman : *le Mystère d'Alexandre Ier*.

Alexandre se renversa sur les coussins et demeura quelques minutes sans mouvement, dans un complet état de prostration; mais bientôt, il revint à lui, regarda Williers et dit :

— Yakov Vassiliitch, eh! Yakov Vassiliitch, où es-tu donc? Viens ici. Allons, ne te fâche pas, faisons la paix... Tu ne vois donc pas que j'ai mes raisons d'agir ainsi?

— Quelles raisons, Sire? Si vous n'avez pas confiance en moi, faites venir un autre médecin. Mais je ne puis vous voir aller volontairement à votre perte...

Il fondit en larmes. Alexandre le regarda avec étonnement : jamais il ne l'avait vu pleurer.

— Écoute, mon ami, je sais aussi bien que toi ce qui m'est nuisible et ce qui m'est utile. Je n'ai besoin que de repos...

Il se tut un moment et ajouta en français :

— Occupez-vous de mes nerfs, ils sont très ébranlés. Ne les irritez pas avec vos drogues inutiles...

Williers ne répondit pas et devint songeur.

— Je t'ai fatigué, Yakov Vassiliitch. — Le tsar lui sourit de son bon sourire et lui serra la main. — Dis à Tarassov de venir me tenir compagnie et toi va te reposer.

« Il n'a pas confiance en moi », pensa Williers, et il se sentit blessé; mais il ne lui en voulut pas : il l'aimait et il avait pitié de lui comme Volkonsky et Yégoritch.

— Sire, faites-vous soigner par qui bon vous semble; mais, au nom du ciel, soignez-vous! Si les remèdes vous répugnent, on pourrait faire une saignée...

— Faire une saignée? — répéta Alexandre en le regardant avec un sourire : — Et tu n'auras pas peur?

— Qu'y a-t-il là de terrible? C'est tout simple...

— Tout simple, le sang? — et il continua à sourire. — C'est terrible de voir le sang humain, mais plus terrible encore est de voir le sang du tsar. Ou serait-ce la même chose, le même sang? Je sais, mon cher, tu excelles à faire la saignée. Tu y es passé maître; mais il y a certains actes devant lesquels reculent les meilleurs maîtres... Non, pas de sang!

Il croisa les mains avec dévotion et murmura :

— Oh! Dieu, Dieu de mon salut, délivrez-moi de tant de sang!

Et il fixa de nouveau son regard sur Williers.

— Quelle œuvre, mon ami, quelle affreuse œuvre! — articula-t-il de telle façon que Williers pensa : « Il délire ». Il se leva doucement, sortit et envoya Tarassov auprès du malade.

— Je ne réponds de rien, — disait Williers à Volkonsky. — Il est très bas, on peut s'attendre au pire! Il ne veut écouter personne. Il est têtu...

Il faillit répéter le mot de Napoléon : « Têtu comme un mulet ».

— Autocrate! Mais la maladie est encore plus autocratique. Qu'a-t-il? qu'a-t-il? — reprit-il tout songeur; — si l'on pouvait savoir tout au moins ce qui le travaille?

— Pensez-vous donc que ce ne soit pas de la fièvre? — demanda Volkonsky.

— Non, il doit y avoir autre chose, — répliqua Williers, — ce n'est pas la maladie, ce n'est pas la maladie seulement...

Ils causaient dans la salle de réception à deux issues, située à côté du cabinet du souverain. Il y faisait sombre, et dans un coin obscur, l'impératrice pleurait, la face tournée vers le mur. Ils ne la voyaient pas. Elle prêta l'oreille aussitôt et cessa de pleurer, quitta doucement la pièce et passa dans sa chambre; là elle se coucha sur le canapé, le visage enfoui dans les coussins. Tout se figea en elle.

« Qu'a-t-il? Qu'a-t-il? Le complot de la Société Secrète, voilà la vraie cause. Et moi qui l'avais oublié; je ne pensais qu'à moi, et je l'avais oublié. Il en meurt, et je n'y puis rien, rien! »

Soudain, elle se ressouvint combien elle était heureuse pendant la nuit qui avait précédé son retour de Crimée; en contemplant les étoiles, elle avait pleuré, prié, remercié Dieu. Oui, Dieu la punit parce qu'elle aime trop. Mais pourquoi précisément maintenant, quand elle était si heureuse? Pourquoi? Pour quelle raison?...

La somnolence du malade inquiétait surtout les médecins; ils ne le laissaient pas dormir beaucoup.

— Ne me réveillez pas; laissez-moi dormir un peu, — priait-il d'une voix plaintive. — Laissez-moi tranquille, pour l'amour de Dieu! Je n'ai besoin que de repos. Je me trouve si bien, si calme...

Et il se rendormait.

« Mais alors, c'est la mort? » se dit-il un jour. N'importe, si c'est la mort; que ce soit la mort, tant mieux! »

Il n'éprouvait pas de peur : c'était la solution de tout, l'ultime délivrance, l'appel mystérieux qu'il croyait entendre jadis, dans les cris des cigognes et la chute vertigineuse de la comète.

Dans un des rares moments de sa pleine conscience, il appela Dibitch et lui demanda :

— A-t-on dépêché un courrier à Golitsine?

— Oui, Sire, — répondit Dibitch; il voulut ajouter quelque chose, mais le souverain était si mal qu'il se retira sans rien dire.

XI

Le matin du samedi 14 novembre, à six heures et demie, heure habituelle, l'empereur se leva, s'habilla, puis, assisté de Yégoritch, car il était très faible, passa dans le cabinet de toilette, s'assit auprès d'une petite table à miroir rond et se fit apporter les rasoirs. Yégoritch lui servit de l'eau chaude, une cuvette remplie d'eau savonneuse et les rasoirs. Le souverain commença à se raser; ses mains tremblaient de faiblesse, il se fit une entaille au menton, vit le sang, pâlit, chancela et s'affala sur le plancher. La petite table se renversa, le miroir se brisa.

Yégoritch, qui venait de sortir, accourut en entendant le bruit de la chute, et à la vue du souverain gisant en syncope, il s'élança du cabinet de toilette dans la salle, parcourut tous les appartements.

— Au secours, au secours! Le souverain se meurt!

Toute la maison fut bouleversée. Les gens se mirent à crier, à courir, à s'agiter comme des possédés.

Williers se précipita; à la vue du sang au menton et au cou il crut que l'empereur s'était coupé la gorge et son épouvante fut telle que peu s'en fallut qu'il ne perdît lui-même connaissance.

Et le tsar gisait toujours sur le parquet, et personne n'intervenait; on ne faisait que gémir, que s'exclamer, que se lamenter, Yégoritch se dépensait en signes de croix et sanglotait. Le

médecin de l'impératrice, le petit vieux Stofregen, s'efforçait de déboucher sans pouvoir y parvenir une fiole d'eau de Cologne. Volkonsky, en chemise et en robe de chambre, se tenait à la porte de la pièce et, pétrifié de terreur, en barrait l'entrée. L'impératrice, accourant, fut obligée pour pénétrer dans la pièce, de le repousser. A demi vêtue, son bonnet de nuit de travers, elle venait de sauter du lit. En voyant le tsar dans cet état, elle crut qu'il se mourait; mais elle ne perdit pas la tête, comme les autres : son visage exprimait le calme et la résolution. Elle ordonna de le relever et de le transporter dans la chambre à coucher. On l'emporta et on le coucha dans son étroit lit de camp habituel. Lorsque Williers eut essuyé le savon du menton et vit que le sang suintait d'une insignifiante éraflure, il reprit ses esprits et rassura la tsarine, affirmant que c'était là une simple défaillance causée par la faiblesse. En effet, Alexandre ne tarda pas à revenir à lui.

— Que s'est-il donc passé, Lise?

— Rien, mon ami. Vous vous êtes senti mal, et nous vous avons transporté dans votre lit.

— Je vous ai fait grand'peur?... Des enfantillages!... Pourquoi?... — disait-il; visiblement, il ne se rendait pas encore bien compte de ce qu'il disait. — Et où donc est-*il, lui*?

— Qui, lui?

Mais Alexandre ne répondit pas et jeta un regard autour de lui, comme s'il revenait à l'instant à la vie.

— Allez-vous-en tous! Dites-leur, Lise, qu'ils s'en aillent. Je n'ai besoin de personne, je veux dormir...

Il ferma les yeux et tomba dans un assoupissement. Cet assoupissement dura toute la journée. Le feu de la fièvre était violent. Le malade respirait péniblement, gémissait, s'agitait, se plaignait du mal de tête, surtout à la tempe gauche. A la nuque et derrière les oreilles, la peau rougit; les convulsions tiraient le visage; la déglutition était pénible.

Les médecins craignaient l'encéphalite. Ils proposèrent des sangsues derrière les oreilles, mais le malade ne voulait rien entendre et criait :

— Laissez-moi, laissez-moi, ne me tourmentez pas, pour l'amour de Dieu!

Le même jour, à la tombée de la nuit, dans la salle de réception, à côté du cabinet, les médecins étaient en consultation, en présence de l'impératrice et du prince Volkonsky.

— Il est dans un tel état qu'il ne comprend ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait. Il faut employer la force, il n'y a pas d'autre moyen, — disait Williers.

— Il en existe un autre, — répliqua Volkonsky.

— Lequel?

— Il faut proposer à Sa Majesté le viatique, en faisant préalablement au confesseur la leçon de l'exhorter à prendre des médicaments.

Tous se turent, attendant ce qu'allait dire l'impératrice.

— Vous croyez, Williers?... — commença-t-elle, mais elle n'acheva pas.

— Oui, Votre Majesté...

— Tout de suite?

— Le plus tôt serait le mieux.

Le visage de la tsarine reprit le calme et la résolution de tout à l'heure. Elle fit le signe de la croix, entra dans la chambre du malade et s'assit auprès de lui sur le lit. Il la regarda attentivement.

— Qu'avez-vous, Lise?

— J'ai une prière à vous adresser, — dit-elle en français; — comme vous avez refusé tous les remèdes, peut-être consentirez-vous à faire ce que je viens vous demander.

— Quoi donc?

— De communier.

Il savait bien qu'il allait mourir, cependant, il s'étonna.

— Suis-je si malade?

— Non, mon ami, — répondit-elle, et son visage devint encore plus calme; — mais tout chrétien recourt à ce moyen pendant la maladie...

— Faites venir Williers, — fit le souverain.

Williers entra.

— Suis-je si malade qu'il me faille prendre le viatique? Dis-moi la vérité, sans crainte.

— Je ne saurais dissimuler à Votre Majesté, que votre état est alarmant...

— C'est bon, faites venir le prêtre.

On envoya chercher l'archiprêtre de la cathédrale, Alexeï Fédotov.

Le père Alexeï aimait la dive bouteille, et à la suite de quatre noces chez les marchands de la ville, il était cette nuit-là saoul comme une grive. Quand on vint le chercher pour le conduire au palais, sa femme eut grand'peine à le réveiller; quand, enfin, il eut repris ses sens et compris où et pour qui on l'appelait, il en ressentit une telle frayeur qu'il en eut les jambes coupées.

« J'ai failli en crever, contait-il par la suite. » Il se versa un baquet d'eau froide sur la tête, se remit tant bien que mal et se rendit au palais.

Le malade était si épuisé à ce moment par la transpiration, que les médecins crurent nécessaire de retarder l'administration du viatique.

A cinq heures du matin, il demanda :

— Où est donc le prêtre?

On fit entrer le père Alexeï.

— Traitez-moi comme un chrétien, oubliez ma Majesté, — lui dit Alexandre, comme il le disait à tous ses confesseurs.

La confession commença.

Combien de fois avait-il pensé à cette minute, essayant de s'imaginer ce qu'il éprouverait quand elle serait arrivée. Il y était, à cette minute, et il ne ressentait aucune émotion. Il disait ce qui avait été le plus honteux, le plus terrible, le plus secret dans sa vie, tout en regardant la vénérable barbe blanche du père Alexeï, remarquant comme elle était peignée, lissée avec un soin méticuleux; il regardait ses petits yeux noyés de graisse, gais et rusés à l'ordinaire, mais effarés à cette heure, et il pensait : « Non, il ne saurait oublier ma Majesté »; et il observa aussi que sa soutane de soie d'un violet foncé était boutonnée de travers : l'agrafe d'en haut était restée sans porte; il regardait les veinules de son nez rouge et songeait : « Évidemment, il boit ». Et soudain, il pensa : « Que fais-je, que fais-je, Seigneur Dieu? A un pareil moment!... » Il aurait voulu s'épouvanter, mais il ne sentait aucune horreur; il n'éprouvait rien que de l'ennui et le désir d'en finir au plus tôt.

La confession terminée, tous rentrèrent dans la chambre et le souverain reçut le viatique.

On s'approchait de lui, on le félicitait. Et, en contemplant ces figures solennelles, il sentait qu'il fallait dire quelque chose, afin d'obéir aux règles de la bienséance. Il se retourna, son regard rencontra l'impératrice, et il prononça distinctement, scandant chaque mot, en russe, afin que tous les assistants pussent comprendre :

— Je ne me suis jamais trouvé aussi réconforté et aussi paisible qu'en ce moment. Je vous remercie, mon amie.

« C'est tout, je crois? » pensa-t-il. « Non, quelque chose encore... »

Le père Alexeï s'agenouilla, tenant la croix dans une main, le calice dans l'autre. L'empereur le regarda avec surprise.

— Qu'y a-t-il encore? Levez-vous donc, levez-vous! Peut-on se mettre à genoux avec le calice!...

La génuflexion des prêtres devant lui, lui avait toujours fait l'effet d'un sacrilège. Que de fois l'avait-il interdite! Et voilà qu'on la répétait dans un pareil moment!

— Vous avez guéri votre âme, Sire; de la part de toute l'Église et de tout votre peuple je viens vous implorer : guérissez aussi votre corps, — prononça le père Alexeï, répétant des paroles apprises par cœur, évidemment.

— Levez-vous, levez-vous! — répétait le souverain avec dégoût.

Mais le père Alexéï ne se levait pas.

— Ne refusez pas l'assistance des médecins, Majesté; daignez permettre qu'on vous pose des sangsues...

— Inutile, inutile! Laissez-moi! — fit d'abord le malade; puis il laissa tomber sa main, geste disant son ennui immense : — Allons, faites ce que vous voudrez...

Le confesseur se retira et les médecins se mirent à la besogne. Ils lui posèrent trente-cinq sangsues à la nuque et derrière les oreilles, puis des sinapismes sur les bras et les cuisses, des compresses froides sur la tête; ils lui administrèrent aussi quelques remèdes internes. Ils passèrent près de deux heures à ces opérations. Le malade ne leur opposa aucune résistance, mais lorsqu'ils eurent terminé, il se trouva si affaissé qu'il tomba dans un état voisin de la syncope.

A une heure avancée de la nuit, le médecin de service Tarassov sortit pour se consulter avec Williers; il n'y avait personne dans la chambre du malade, hormis Yégoritch. Le souverain avait repris ses sens et ordonné à Yégoritch d'enlever les sinapismes.

— Les médecins le défendent, Votre Majesté. Prenez patience...

— Prends patience toi-même! — cria le souverain, et il se mit à arracher les sinapismes.

Yégoritch dut l'aider à les enlever; il s'assoupit de nouveau, puis ouvrit les yeux et parla d'une voix altérée :

— Yégoritch, eh! Yégoritch, où est-*il*?

— De qui voulez-vous parler, Majesté?

— Kouzmitch, Fédor Kouzmitch, ne fais donc pas l'ignorant! — marmottait Alexandre dans un chuchotement rapide et oppressé. — Un petit vieux, un petit pèlerin. Je le vis au marché... Il erre sur les grandes routes, quête des sous pour la construction des églises... Fédor Kouzmitch... Va et rapporte-moi de ses nouvelles. Seulement, dépêche-toi, dépêche-toi, autrement ce serait trop tard. J'ai besoin de causer avec lui, Yégoritch... Mon bon ami, au nom de Dieu, fais-le! Seulement, que personne ne le sache, entends-tu? A Dieu ne plaise que Dibitch l'apprenne : il le fouetterait à mort; c'est un vagabond sans passe-port, dirait-il...

Yégoritch pâlissait et se signait, il se rendait compte que l'empereur délirait; mais il lui semblait que ces paroles n'étaient pas sans motif et que tout n'y était pas délire.

— Eh bien, qu'as-tu? De quoi as-tu peur? — continua Alexandre. — Je te le dis : c'est un saint homme! Il vaut mieux que nous deux. Voilà celui qu'il faudrait placer sur le trône! Un saint du Seigneur, en vérité! Mais il ne voudrait pas; qu'en a-t-il besoin? Il est tsar sans trône. Mendiant, et tsar pourtant. Comment oser lui donner des coups de fouet? Fouetter un tsar! Ce serait vouloir le faire à moi... Car il me ressemble aussi de visage... Pas ostensiblement, mais il y a une ressemblance... Blondasse, chauve, de petits yeux bleus, comme ceux d'un petit veau, tels que je vois les miens dans la glace... Tantôt, quand je me rasai et tombai de la chaise, c'est lui que j'avais vu dans une glace! Comprends-tu bien :

Fédor Kouzmitch en personne! Seulement, mon bon, ne le dis à quiconque, je te le confie en secret...

— Majesté! Majesté! — balbutiait Yégoritch saisi d'épouvante.

L'empereur s'efforça d'ajouter quelque chose; il se souleva, mais retomba sur les coussins et ferma les yeux, épuisé; il les rouvrit et regarda Yégoritch comme s'il était étonné de le voir.

— Eh bien, qu'y a-t-il? Qu'as-tu à me regarder ainsi? Que disais-je tout à l'heure?...

— Je n'en sais rien, Votre Majesté. Vous parliez de Fédor Kouzmitch...

— Bêtises que tout cela... et toi, pourquoi écoutes-tu? Imbécile! Va-t'en, appelle-moi Tarassov.

Il ne cessa de s'agiter, gémir ou délirer pendant toute la nuit. Il demanda à voir Sophie, comme si elle était vivante; et si le prince Valérien Nicolaïevitch Golitsine allait bientôt venir.

D. MEREJKOVSKY

(Traduction HALPÉRINE KAMINSKI.)

(A suivre.)

PSYCHÉ

Je regardais...
Je regardais, haussant la lampe
qui tissait des lueurs sur la fleur de sa tempe
et dont mille rayons, dans ses cheveux perdus,
couronnaient sa faiblesse. Alanguis, étendus,
abandonnés au charme égal de son haleine,
ses membres. Je voyais ses mains, ses doigts à peine
ouverts, à peine sur un rêve et caressant
ce rêve; je voyais un nuage de sang
monter jusqu'à sa joue; une idéale rose,
et si pâle, et parmi ses chairs pâles déclose,
effeuillait des senteurs et des pétales morts...
Et j'apprenais enfin les lignes de son corps.
Enfin nous n'étions plus l'ombre à l'ombre mêlées!
O victoire de la connaissance! O vallées
bienheureuses qu'inonde un jour neuf! Jeux très purs,
jeux dansants de la flamme en des replis obscurs
insinuant des jeux!
L'inconstante magie
du rire, sur sa bouche à la mienne rougie
en attardait les fards et le miel enchanté;
son âme visitait ces royaumes d'été
où, de leurs pieds étroits, les illusions glissent...
Il dormait. Le sommeil prolongeait ses délices
des fantômes charmants qui furent volupté,
alors qu'en mes yeux clairs il baignait son visage,
tel, en de chastes eaux, baigne un clair paysage...
Eros! Forme parfaite!

15 Mai 1924.

***

Avant l'aube aux seins froids
il s'est enfui.
Dès lors j'attends... Je veux... J'appelle...
Nulle voix ne s'émeut des clameurs de ma voix;
nulle voix n'y répond... nulle voix sinon celle
d'Écho doublant ma plainte au mirage des bois
et défaillant en eux sans retour. La menace
de l'ombre, chaque soir, inquiète ma chair
d'un infini désir, d'un regret plus amer,
d'un espoir incertain mais d'un espoir tenace.
J'appelle! Viendra-t-il? — L'heure après l'heure passe,
et le jour qui renaît des monstres de ma nuit
me laisse moins sereine et moins proche de lui.
Éros n'est plus. Éros ignore si je pleure.
Fuyant l'univers clos où, seule, je demeure
avec sa flèche exquise et terrible à mon flanc,
Éros a disparu, comme un grand cygne blanc
recule... disparaît sur une mer de brume.
Seule je me souviens, seule je me consume
dans les stériles feux qu'Éros ne ressent pas.

Seule, quand vers mon seuil les approches d'un pas
rythment la solitude éparse? O tendre doute!
Perdant mon souffle même, et farouche, j'écoute...
Mais les pas devinés s'éloignent; mais le soir
se referme plus froid, plus désert et plus noir.
J'épouse et je maudis tour à tour ce que j'aime,
et j'étreins mon délire et n'étreins que moi-même,
et la muette horreur dure implacablement!
... Seule? ...Par quel mensonge épuiser mon tourment?
Le murmure obstiné des paroles anciennes
est un reproche encore; et je dis : « Cher Amant,
« cruel Amant ravi par des magiciennes,
« visage dédaigneux, cœur méchant qui me fuis,
« rends-moi les ineffables nuits... les nuits, les nuits
« où mes lèvres fondaient leurs prodiges aux tiennes!
« Haïssables, ces yeux qui détournent le sort

« et vers quoi tu bondis au galop des cavales,
« mais que j'aveuglerais... ces yeux de mes rivales!
« ... Éole s'est lassé; tout s'apaise; tout dort.
« Rappelle-toi l'attente et les lampes éteintes,
« le trouble impatient que m'infligeaient mes craintes,
« le reptile captif qui pour toi se détord,
« fléchit, s'épand, devient chevelure indocile...
« Sous les voiles épais où ta clarté s'exile,
« ne suis-je pas tombée et morte de ta mort?
« Divine mort laissant mes nudités confuses!
« Souviens-toi!... Mes maigreurs sont chaudes de tes ruses,
« chaudes de ces plaisirs, de ces jeux concertés,
« du voyage aux confins des célestes dédales,
« de l'ivresse perfide et des félicités
« qu'apportait avec soi le vol de tes sandales!
«... Sur mes lèvres de nuit, d'amertume et de sel,
« ravive, Amour, les pourpres belles! Sur mes lèvres
« viens étancher mes soifs, viens accabler mes fièvres! »

Silence.
Le silence a répondu, mortel.

Et moi, femme, je vais par des bosquets funèbres,
je vais, abandonnée aux secrètes ténèbres
dont aucun philtre humain ne délivre. Je vais
devant un songe d'eau pencher le front mauvais
où d'étranges esprits ont creusé des ravages;
mes cris ont dispersé les abeilles sauvages
et, parmi l'or touffu, la strophe des oiseaux...
Un long frisson glacé rôde et ride les eaux.
Quelle sœur?... Quelle main fraternelle?...
Silence.
L'inflexible Destin, sourd à la violence,
n'accorde point de trêve aux angoisses du cœur.
Mal profond que jamais un moment de torpeur
n'allège! Mal impur des plaintes et des plaintes!
Car le détour est vain, car vaines sont les feintes,
et ce cœur doit souffrir, ce cœur prédestiné.
Ni les faunes trapus, sur un mode alterné

sifflant au clair de lune en des baguettes creuses,
ni les enlacements des dryades frileuses
n'importent à ce cœur impuissant et fervent
qui veut cesser, cesser de battre!

***

Ame du vent,
vous gonflez à demi les deux voilures sombres
d'une barque... Et voici que j'aperçois des ombres
sur les bords vaporeux du fleuve des oublis.
Des mots inachevés m'arrivent, affaiblis...
Une paix merveilleuse attend les passagères.
Se peut-il, se peut-il qu'à leurs troupes légères
mêlant et ma fumée et mes pas superflus,
j'oublie un dieu cruel qui ne me connaît plus?
Dans le vague domaine où règnent les dieux sages,
où les regards ne sont que des astres pâlis,
où des soleils brouillés aux masques de nuages
promènent le néant de leurs feux abolis,
j'effacerais...

Chimère! En nous rien ne s'efface!
Éros, dont les bras blonds sont un cercle enchanté,
ne me donnait-il pas avec sa volupté
l'éternel infini de mes songes?
Vivace,
et qui sauve des morts mon bonheur écourté,
la radieuse Image habite ma mémoire.
Toute chair peut vouloir sa vieillesse... La Moire
peut des amours trancher le fil d'or et de sang...
Sous ma lampe fragile un dieu reste présent,
si moi-même, à jamais égarée et blessée,
au fond de moi je porte un spectre de pensée!

Un spectre, cette proie en de subtils réseaux
soumise à mon caprice, à mon gré retenue...
Toute, le long de moi, s'étend l'Image nue!...
La lune célébrée à travers des roseaux

m'apporte les reflets d'une fête inconnue.
Massifs et solennels bougent les cyprès longs...
Telle brise du sud agace mes talons,
fait un rire écumeux des plis de ma tunique
et, dans ma lampe, tremble avec la flamme unique.
De la vigne aux vergers s'exhalent des encens;
je suis blanche du souffle et des baumes puissants
qui débordent ma couche ainsi qu'une marée.
L'éphémère nocturne est apparu... Je sens
les frissons fugitifs de son aile poudrée!
Mes soupirs de soupirs étouffés doucement
répondent à l'appel des colombes lointaines;
le murmure épanché par les dieux des fontaines
n'est qu'un rythme plus tendre à ce consentement.
Sur mon bras replié pose ma tête lourde;
l'Aile sur moi palpite, et dans la forêt sourde
l'ombre des chèvre-pieds s'étire... Et sur mes seins
l'Aile double a tracé d'invisibles dessins,
qui s'attarde à baiser la double fleur pareille.
... Douceur... douceur! Il n'est de sommeil ni de veille
en cette vision magique! Il n'est de jour
ou de nuit, mais il est une extase d'amour,
des voiles déchirés, une ceinture ouverte!
L'eau qui jaillit des rocs pour bondir à sa perte
me ressemble : un abîme adorable et profond
m'attire... Nul rival en moi... Les roses font
de leurs balancements un mol accord tacite.
Liée à mes destins, l'Aile qui me visite
du vertige nouveau m'accable, me contraint,
me ravit! Il n'est plus de retour ni de frein
vers ce piège où mon cœur ne conçoit que l'absence!
Je suis l'Offrande. Il faut à ma passive essence
les méandres divers d'un rêve obéissant.
Il faut l'angoisse, il faut le désir qui pressent
en nous la joie... Il faut à ma trouble harmonie
les parfums d'une rose et sa lente agonie!

RENÉE DE BRIMONT

Avril-Juin 1923.

LA SITUATION BUDGÉTAIRE EN ANGLETERRE

LES RÉSULTATS DE L'EXERCICE 1923-1924

Le 31 mars dernier [1] à 15 heures les opérations de recettes et de dépenses afférentes à l'année budgétaire anglaise 1923-1924 étaient terminées, et le même jour à 21 heures les agences télégraphiques faisaient connaître les résultats de l'exercice, soit :

Recettes.	£ : 837 169 000
Dépenses	788 840 000
Excédent des recettes sur les dépenses . .	£ : 48 329 000

au lieu de £ : 1 884 000 seulement, chiffre prévu il y a un an par le Chancelier de l'Échiquier.

Comme en Angleterre les recettes et dépenses de l'État sont publiées tous les huit jours, avec référence aux prévisions budgétaires et aux chiffres de l'exercice précédent, depuis plusieurs semaines ces résultats étaient pressentis et la presse, quotidienne et périodique, leur avait déjà consacré de longs commentaires. Le public anglais, en effet, s'intéresse très vivement à la situation des finances publiques, dont la bonne gestion est considérée comme un dogme national indépendant de toutes questions de parti. Ainsi, curiosité de l'opinion,

1. L'année budgétaire anglaise commence le 1er avril et se termine le 31 mars.

empressement de la Trésorerie à la satisfaire, tel est le premier point à noter lorsqu'on examine la situation budgétaire anglaise; il y a dans ce domaine, par l'intermédiaire de la presse, un contact constant entre dirigeants et dirigés, qui est le premier élément favorable à une bonne gestion.

Cette bonne gestion, caractéristique des finances anglaises au XIXe siècle et jusqu'en 1914, avait par la force des choses subi de profondes altérations au cours de la guerre et des premiers temps d'après-guerre; elle redevient, depuis deux ans déjà, la règle, parce que la Grande-Bretagne se trouve dans la situation d'un pays qui n'a plus besoin d'emprunter, et dont le système fiscal solidement établi permet, même avec un budget encore très lourd, un équilibre satisfaisant. C'est une situation qui n'est pas encore la nôtre, mais à laquelle nous pouvons et devons tendre; aussi l'exemple de nos voisins anglais est-il intéressant à étudier. A cet effet les chiffres de l'exercice écoulé sont instructifs, et, pour les apprécier, on doit, après avoir examiné le résultat d'ensemble ou équilibre du budget, ainsi que les recettes et dépenses, mentionner leur répercussion sur le total de la dette nationale, et leur influence probable sur le prochain budget.

***

I. — L'ÉQUILIBRE DU BUDGET

Depuis quatre ans, sans interruption, le budget britannique produit un excédent de recettes sur les dépenses dont le montant a été le suivant :

Exercice 1920-1921	230 557 000
— 1921-1922	45 693 000
— 1922-1923	101 516 000
— 1923-1924	48 329 000

Toutefois, pour apprécier la valeur de ces chiffres, il faut les rapprocher de ceux du tableau ci-après, qui énumère, pour les mêmes exercices, le montant des recettes temporaires, telles que l'impôt sur les bénéfices de guerre et la liquidation des stocks.

EXERCICE	IMPÔT SUR LES BÉNÉFICES DE GUERRE	RECETTES DIVERSES (Liquidation des stocks).	TOTAL
	£	£	£
1920-21	219 181 000	313 328 000	532 509 000
1921-22	30 452 000	197 000 000	227 452 000
1922-23	2 004 000	75 157 000	77 161 000
1923-24	—	36 801 000	36 801 000

Si on compare les totaux annuels de ce tableau aux excédents annuels indiqués plus haut, on constate que c'est seulement pour les deux derniers exercices que l'excédent budgétaire dépasse le chiffre des recettes accidentelles. On peut donc dire qu'en 1920-21 et 1921-22 il y avait simplement excédent de trésorerie, tandis qu'en 1922-23 et 1923-24 il y a eu réellement un excédent budgétaire, c'est-à-dire des recettes normales supérieures aux dépenses normales.

Les résultats satisfaisants de l'exercice 1923-24 sont donc entièrement dus au bon rendement des impôts et à l'économie dans les dépenses; et, si on se demande quel est le principal facteur de l'excédent, on constate que l'élément économies dans les dépenses prévues a été le plus important.

En effet le Chancelier de l'Échiquier avait évalué les dépenses de l'exercice 1923-1924 à :

	£ : 816 616 000
chiffre que des crédits supplémentaires avaient porté à	829 759 000
et elles ont été de	788 840 000
soit une économie par rapport aux dépenses votées de	£ : 40 919 000
et par rapport aux prévisions primitives de	27 776 000

D'autre part les recettes ayant été évaluées à

	£ : 818 500 000
elles ont été de	837 169 000
soit un surplus de.	£ : 18 669 000

L'excédent sur les prévisions budgétaires s'établit donc ainsi:

Excédent prévu	£ : 1 884 000
Diminution de dépenses	27 776 000
Augmentation de recettes	18 669 000
Total.	£ : 48 329 000

Cet excédent supérieur à £ : 48 000 000 est très frappant, lorsqu'on se rappelle celui de l'exercice antérieur, qui dépassait £: 100 000 000, et qui avait été signalé comme une preuve manifeste de la charge trop lourde imposée au contribuable anglais; c'est une critique que nous examinerons plus loin en parlant de l'amortissement de la dette. Mais ce qui est à noter ici, c'est qu'un excédent budgétaire régulier, quelle que soit l'ampleur de variation du chiffre, ne se comprend que par l'existence de méthodes administratives très strictes, profondément enracinées dans les ministères anglais, et dont la clef est le principe suivant : en tout ce qui concerne un acte public pouvant entraîner une dépense, la Trésorerie est le chef sans appel de tous les autres départements; après avoir reçu les demandes de chacun, elle donne des ordres, en surveille l'exécution et réprimande sévèrement toute infraction ou erreur, même auprès d'un ministère aussi indépendant que l'Amirauté [1]. Seule cette centralisation poussée très loin explique les résultats obtenus en trois ans dans la politique d'économies réalisée en Angleterre; il y a unité de commandement dans la dépense, et précisément le département qui la dirige est celui qui est à même de connaître jour par jour le chiffre des recettes. C'est là une méthode qu'aucun texte législatif ne sanctionne, mais que la coutume, basée sur le bon sens, impose et qui, au moins dans les années de paix, est singulièrement efficace.

***

II. — RECETTES

Le tableau ci-après indique les prévisions budgétaires et les recettes effectives, ainsi que les recettes de l'année précédente.

Ce tableau permet les remarques suivantes.

En ce qui concerne l'ensemble des recettes, l'excédent de £ : 18 669 000 est dû presque entièrement à la plus-value des impôts, les autres ressources, malgré d'assez fortes variations

1. On en trouve des traces très curieuses dans la correspondance entre la Trésorerie et l'Amirauté sur les comptes de 1922-1923 qui viennent d'être publiés.

RECETTES

	PRÉVISIONS 1923-1924	RECETTES 1923-1924	EXCÉDENT OU DÉFICIT	RECETTES 1922-1923
	£	£	£	£
Douanes	116 900 000	119 958 000	+ 3 058 000	123 043 000
Impôts indirects	143 850 000	147 970 000	+ 4 120 000	157 275 000
Automobiles, etc.	13 250 000	14 691 000	+ 1 441 000	12 321 000
Droits de succession	52 000 000	57 800 000	+ 5 800 000	56 871 000
Timbres	20 000 000	21 570 000	+ 1 570 000	22 222 000
Impôt Foncier	3 000 000	2 760 000	— 240 000	2 980 000
Impôt sur le revenu	319 000 000	269 331 000	+ 8 331 000	379 045 000
Super-Tax		60 640 000	+ 2 640 000	
Impôt sur les bénéfices de guerre	12 000 000		— 12 000 000	2 004 000
Impôt sur le revenu des sociétés	20 000 000	23 340 000	+ 3 340 000	18 977 000
Recettes provenant de l'impôt		718 060 000	+ 18 060 000	774 738 000
Postes, Télégraphes, Téléphones	52 600 000	52 800 000	+ 200 000	53 200 000
Biens de la Couronne	900 000	920 000	+ 20 000	900 000
Intérêts sur avances	12 500 000	12 607 000	+ 107 000	10 016 000
Div. — *a*) Recettes ordinaires	12 500 000	15 981 000	+ 3 481 000	24 140 000
b) Recettes spéciales	40 000 000	36 801 000	— 3 199 000	51 018 000
Recettes ne provenant pas de l'impôt		119 109 000	+ 609 000	139 274 000
Total des recettes	818 500 000	837 169 000	+ 18 669 000	914 012 000

dans certains chapitres, se totalisent à peu de chose près suivant les prévisions faites il y a un an.

Si on analyse le rendement des impôts, le trait le plus notable est la plus-value de £ : 8 331 000 pour l'*income-tax* et de £ : 2 640 000 pour la *super-tax* [1]. — Les impôts indirects sont également en plus-value de £: 4 120 000, les douanes de £ : 3 058 000, et l'impôt sur le revenu des sociétés de £ : 3 340 000. — L'impôt sur les successions donne un excédent de £ : 5 800 000, mais cela est dû en partie à des circonstances fortuites, un certain nombre de personnes très fortunées étant mortes au cours de l'exercice. — Le seul impôt permanent en moins-value est l'impôt foncier, dont le rendement a été inférieur de £ : 240 000 aux prévisions. — Enfin l'impôt sur les bénéfices de guerre (recette temporaire), prévu pour £ : 12 000 000, n'a rien donné.

Lorsque en avril 1923 ce budget avait été présenté au Parlement, les adversaires du Chancelier de l'Échiquier avaient fortement critiqué l'estimation des recettes, qu'ils trouvaient beaucoup trop faible, et dont une appréciation plus juste auraient pu, disaient-ils, justifier de plus forts dégrèvements de taxe; l'événement leur a donné raison et il est vraisemblable que des critiques analogues vont surgir dans la discussion du prochain budget. A cela il sera répondu sans doute, comme précédemment, qu'une prévision exacte de l'avenir est impossible et qu'un budget est forcément en excédent ou en déficit; les deux situations présentent des inconvénients, mais ceux de l'excédent se compensent par d'indéniables avantages; et c'est là une opinion assez difficile à réfuter. Il ne faut donc pas s'attendre à voir la Trésorerie s'écarter des principes de prudence qu'elle a appliqués au cours des années dernières.

***

III. — DÉPENSES

Le tableau ci-après donne le détail des prévisions budgétaires, des dépenses réelles, ainsi que des dépenses de l'exercice précédent.

1. La *super-tax* peut, dans une certaine mesure et d'assez loin, se comparer à notre impôt global sur le revenu, l'*income-tax* correspondant à nos impôts cédulaires.

DÉPENSES

	PRÉVISIONS BUDGÉTAIRES 1923-1924	CRÉDITS ADDITIONNELS	PRÉVISIONS TOTALES	DÉPENSES RÉELLES 1923-1924	EXCÉDENT OU DÉFICIT Sur les prévisions budgétaires.	EXCÉDENT OU DÉFICIT Sur les prévisions totales.	DÉPENSES 1922-1923
	£	£	£	£	£	£	£
Service de la Dette. . .	310 000 000	—	310 000 000	307 300 000	— 2 691 000	— 2 691 000	302 237 000
Fonds d'amortissement.	40 000 000	—	40 000 000	40 000 000	—	—	21 753 000
Fonds pour la construction et la rénovation de routes	12 650 000	—	12 650 000	14 090 000	+ 1 440 000	+ 1 440 000	11 772 000
Participation à certaines taxes locales.	10 348 000	—	10 348 000	13 663 000	+ 3 315 000	+ 3 315 000	10 471 000
Participation aux subsides à l'agriculture. .	1 500 000	—	1 500 000	1 209 000	— 291 000	— 291 000	1 236 000
Participation à divers. .	2 972 000	—	2 972 000	2 803 000	— 169 000	— 169 000	2 704 000
Nord de l'Irlande . . .	3 000 000	—	3 000 000	3 966 000	+ 966 000	+ 966 000	3 323 000
Services des Ministères. .	436 146 000	13 143 000	449 289 000	405 800 000	— 30 346 000	— 43 489 000	459 000 000
TOTAL.	816 616 000	13 143 000	829 759 000	788 840 000	— 27 776 000	— 40 919 000	812 496 000

Comme il a été indiqué plus haut, l'ensemble des dépenses est inférieur aux prévisions primitives de . . . £ : 27 776 000
et si, à ces prévisions, on ajoute les crédits additionnels accordés en cours d'exercice, l'économie réalisée est de . . . . . £ : 40 919 000

Les chiffres actuellement publiés ne permettent malheureusement pas d'analyser en détail les modifications apportées aux prévisions de chaque chapitre budgétaire, mais on peut noter que :

1° Les services des différents ministères ont dépensé £ : 43 489 000 de moins qu'il ne leur était alloué par le Parlement (y compris les crédits additionnels); le seul département dont les dépenses seraient en excédent est celui de l'aviation, pour un peu plus de £ : 2 000 000.

Comme toutes les nations ayant pris part à la guerre, la Grande-Bretagne, de 1914 à 1920, avait développé dans une mesure considérable les services d'État et le nombre des fonctionnaires; aussi, dès 1921, on se préoccupa de réduire les dépenses occasionnées par des méthodes étatistes qui n'étaient plus nécessaires; une commission présidée par Sir Eric Geddes, et qui a été surnommée *Axe Committee* (Comité de la hache), a présenté en décembre 1921, janvier et février 1922, une série de rapports dont les conclusions mises en pratique ont diminué de 50 p. 100 environ les dépenses de l'administration. On considère d'ailleurs que la recherche des économies n'est pas terminée et que les années à venir doivent amener graduellement une réduction encore assez forte des dépenses de l'État. Il est juste de dire d'ailleurs que depuis trois ans les prix ont sensiblement baissé en Angleterre, ce qui a fait diminuer automatiquement les indemnités de vie chère allouées aux fonctionnaires.

2° Le service de la dette a permis une économie de £ : 2 691 000 sur les prévisions, en raison du taux favorable auquel ont pu être placés les bons du Trésor de la dette flottante pendant l'exercice.

Et c'est là un des grands arguments des partisans de l'excédent budgétaire; son effet immédiat, disent-ils, est de relever le crédit de l'État et de diminuer la charge de la dette; étant donné le total considérable de celle-ci, l'amélioration du

crédit public est nécessaire et doit compenser largement le sacrifice demandé au contribuable; le résultat acquis actuellement semble relativement minime, mais il atteindra des chiffres élevés dans les années à venir.

***

IV. — LA POLITIQUE BUDGÉTAIRE ET LA DETTE NATIONALE

Il n'est pas possible dans le cadre limité de cette étude d'exposer, même sommairement, la politique de la Trésorerie britannique en ce qui concerne la dette de £ : 7 700 000 000 environ qui est presque entièrement le résultat des dépenses de la guerre. L'Angleterre se trouvant actuellement dans la situation d'un pays qui n'a plus besoin d'emprunter et qui possède un régime fiscal bien établi depuis de très longues années a, malgré la crise économique très dure qu'elle subit depuis plus de trois ans, abordé franchement le problème très complexe de l'aménagement et de l'amortissement de sa dette. Les moyens employés ont déjà été très divers : arrangement avec les États-Unis, réduction de la dette flottante, conversion en capital ou en intérêts, etc., mais le seul qui nous retiendra ici est celui de l'amortissement automatique par excédent budgétaire.

Dans les dépenses prévues chaque année, le service de la dette comprend déjà un fonds d'amortissement, voté par le Parlement, qui pour l'année 1923-1924 était de £ : 40 000 000. — En outre tout excédent de recettes en cours d'exercice est automatiquement appliqué à un remboursement de dette dont l'initiative est laissée à la Trésorerie. Cette méthode absolument normale, et qui n'appelle pas l'attention du public dans les années où les recettes excèdent faiblement les dépenses, a donné depuis quatre ans des résultats si élevés que l'opinion s'en est fortement émue.

En effet l'excédent budgétaire de £ : 48 329 000, réalisé dans l'exercice que nous étudions, a plus que doublé l'amortissement voté par le Parlement en portant celui-ci de £ : 40 000 000 à £ : 88 329 000; et si on examine les années

précédentes, on constate que les excédents budgétaires depuis quatre ans atteignent le total de £ : 426 095 000; leur application automatique à l'amortissement de la dette a porté sur une somme équivalente à 50 p. 100 du budget actuel et qui, prélevée sur le contribuable, a été en fait dépensée sans son assentiment, sans vote du Parlement.

Cela a donné lieu à de vives critiques, non pas parce que les principes du droit public en matière financière sont violés, mais parce que le poids des impôts pèse lourdement sur la nation, et que, dans une période de crise économique, beaucoup pensent qu'il serait plus opportun, et plus profitable aussi, de sacrifier certains principes de gestion rationnelle, pour laisser les capitaux s'employer le plus possible dans l'industrie et le commerce, et ne pas diminuer le pouvoir d'achat du public.

C'est là un terrain sur lequel les théoriciens conservateurs et libéraux en matière financière se sont livré l'an dernier une rude bataille; il est bien probable qu'elle va recommencer cette année.

Pour l'observateur étranger ces discussions sont très utiles à suivre. Nous n'en sommes pas encore en France à nous disputer sur l'emploi de nos excédents de recettes; mais nous avons déjà connu après des périodes de guerre le retour à des temps moins difficiles; quand le travail de mise en ordre de nos finances, déjà bien amorcé, nous aura conduit à l'équilibre, nous pourrons certainement profiter des expériences faites par nos voisins. En effet, quoique les résultats d'ensemble se présentent favorablement en Angleterre, il faut bien reconnaître que les difficultés sont grandes, les expériences plus ou moins heureuses, et, en étudiant avec soin, il faut se garder d'admirer toujours les yeux fermés. — L'amortissement des dettes est un principe d'une valeur absolue et que tout pays soucieux de son crédit doit avoir en vue; mais encore son application est-elle susceptible de beaucoup de modalités, et, à en croire les Anglais eux-mêmes, l'amortissement automatique par excédent budgétaire poussé trop loin peut devenir nuisible.

***

V. — L'OPINION PUBLIQUE ET LE PROCHAIN BUDGET

Lorsque ces lignes paraîtront, le nouveau budget, dont les modifications possibles par rapport au précédent sont tenues rigoureusement secrètes, aura été présenté à la Chambre des Communes [1]; il n'y a donc pas lieu d'établir des prévisions sur ce qu'il pourra être.

Cependant comme il donnera certainement lieu à de fortes polémiques, on peut mentionner en terminant les différentes théories qui, au cours de la discussion, se trouveront en présence, et dont les développements qui précèdent ont d'ailleurs déjà indiqué la nature.

La controverse si vive déjà l'an dernier entre les partisans de l'amortissement de la dette et ceux de la diminution des impôts va sans doute se renouveler, mais la position des partis est assez sensiblement modifiée par des circonstances de fait.

En ce qui concerne l'amortissement de la dette, le Gouvernement travailliste, pour donner satisfaction aux articles du programme socialiste, a nommé il y a deux mois une commission composée de banquiers, d'industriels, de commerçants et de représentants des Trade-Unions, dont le but est « d'enquêter et de faire un rapport sur la dette nationale, l'incidence du système fiscal actuel — spécialement en ce qui concerne ses effets sur l'industrie, le commerce et le travail — et le crédit national. »

Ce vaste programme nécessite quelque temps pour être accompli, et tant que la Commission n'aura pas déposé son rapport, il est normal qu'aucune décision nouvelle importante ne puisse être prise. Les partisans de l'amortissement, principe primordial du budget, n'ont, par suite, actuellement pas la même force qu'il y a un an.

Les discussions les plus vives auront donc lieu sur les modifications à apporter aux taxes existantes, chaque caté-

1. Le Chancelier de l'Échiquier a présenté au Parlement le budget pour l'exercice 1924-1925 à la séance du 29 avril.

gorie de contribuables réclamant le dégrèvement qui l'intéresse directement. Dans cet ordre d'idées le monde des affaires, représenté par l' « Association des Chambres de Commerce » et la « Fédération des Industries britanniques », demande un allégement des impôts directs, c'est-à-dire de l'*income-tax*, et la disparition de l'impôt sur le bénéfice des sociétés. — La ligue pour l'abolition de la taxe sur les spectacles réclame la réalisation de son but. Le parti socialiste, qui a évidemment la sympathie du Gouvernement, demande la diminution des droits sur le sucre et le thé. — Un autre point, très important pour certaines industries françaises, est le maintien ou la suppression des taxes connues sous le nom de « Droits Mac Kenna », impôts *ad valorem* de 33 1/2 p. 100 sur certains objets manufacturés à l'entrée en Angleterre : automobiles, montres, pianos, etc.; les industries anglaises, protégées par ces droits, souhaitent ardemment leur maintien, mais les dernières élections ont réservé un accueil si défavorable à tout programme protectionniste qu'il est normal de voir les partis travailliste et libéral en combattre toute trace dans la législation en vigueur.

La discussion du budget de l'exercice 1924-25 sera probablement, comme de coutume, assez rapide et il sera possible prochainement d'en analyser les éléments et éventuellement les nouveautés.

Ce qui est à retenir de celui qui vient de se terminer, c'est que, même dans une période de crise économique aiguë, de grands efforts ont été faits pour poursuivre l'amélioration des finances publiques de la Grande-Bretagne, et il n'est pas niable que de sérieux résultats ont été obtenus.

HENRI POUYANNE

TABLEAUX DE PARIS

Visite a Éléonora Duse. — Dans un hôtel de la rue de Rivoli, quelque temps avant la guerre, aux étages supérieurs d'un de ces immeubles voisins de la statue équestre et dorée de la place des Pyramides. Par une fin de journée de printemps ou d'automne, à cette époque où l'on éprouve, soit le plaisir de voir allonger les jours, soit l'angoisse que cause leur diminution : ... je me souviens qu'un sentiment de volupté également voisin de l'un et de l'autre errait dans l'air.

J'avais été voir madame Duse, qui m'avait promis deux photographies d'elle dans la *Ville morte*, que j'ai conservées et sur l'une desquelles je viens de relire cette phrase de son rôle, manuscrite : *La terra respira!* suivie d'un point d'exclamation qui me donne le sentiment d'entendre encore l'accent de la tragédienne.

Vêtue de noir, le teint mat sous ses beaux cheveux grisonnants, elle vivait — comme toujours ! — toute dans son regard ce soir-là. Mais si simple ! Non jamais on n'a dit, il me semble, cette simplicité, — quelque chose de sain, de peuple, qui renfermait cette âme distinguée et ardente, comme la terre obscure du printemps presse les oignons de lys dont germe déjà la première pointe verte...

Elle était la terre... « *La terra respira!* » Plutôt petite, les hanches fortes, les cheveux rebelles. Assez l'Italienne des crèches napolitaines où l'artiste donne à ses personnages, sous quelques détails assez vulgaires, un aspect transfiguré par la présence de l'enfant qui sourit sur la paille.

... Mais de la terre montaient les lys; non seulement le blanc *candidum*, à la chair fraîche, mais le *tigrinum* ponctué de fauve et jusqu'au violet *martagon*, dont le calice est carminé.

Ah! qu'elle craignait les importuns, comme elle les redoutait, sans vouloir faire de nuances entre eux, malgré la situation ou la naissance. Quant à la société des comédiens, elle lui était intolérable et, dans tous ses traités, il était rigoureusement stipulé qu'elle devait voyager seule.

Je me souviens que ce soir-là, elle m'avait parlé de la nécessité de conserver au logis une pièce où jamais un étranger, jamais un indifférent ne pénètre.

— Le fluide des gens est si lourd, si mauvais, disait-elle, de sa voix douloureuse, entrecoupée. Il faut pouvoir se recueillir, complètement seul, sans en être pénétré...

Elle s'abîmait dans de longues méditations où elle puisait l'énergie, la science du cœur, la claire vision que les autres croient trouver au dehors, comme ils demandent à l'alcool l'excitation.

Sur une table voisine, un bouddha au regard énigmatique demeurait accroupi, devant lequel des fleurs et des fruits étaient disposés, comme apportés successivement par des mains diverses. Elle seule au cours de la journée avait fait ces offrandes, pour se concilier la bienveillance, l'intercession favorable du dieu.

Elle y mettait une grâce incomparable de femme qu'on voit attacher un ruban fleuri au col de la madone. Ses parents étaient des comédiens ambulants, elle naquit presque sur la grand'-route et la nostalgie de ses mirages a hanté sa vie. La petite maison de Florence où elle avait vécu si longtemps malade, quoiqu'elle en dît, lui semblait une geôle. Courir le monde seul l'attirait encore. L'être solitaire goûte mieux son isolement dans le décor renouvelé. Il s'abstrait plus complètement de la foule dans un pays neuf. Un arbre même, un siège, lui deviennent bientôt trop familiers, importuns, indiscrets... Et puis, peut-être, sent-il se développer des attachements qu'il repousse. Les solitaires subissent des règles imprescriptibles. Un des sentiments qui leur est le plus impérieusement interdit c'est l'affection.

Elle m'avait dit sans doute bien des choses, ce soir où nous étions seuls, mais je subissais l'enchantement, sans songer à me dédoubler, pour libérer, à côté de l'observateur qui prend des notes, l'indolent qui s'abandonnait au seul plaisir de goûter la minute présente.

Une femme récemment l'avait intéressée, Isadora Duncan, dont les enthousiasmes s'élevaient parfois sur les plus nobles ailes de la pensée, — mais Isadora ne sut point dominer la matière. Les douleurs d'Eléonora Duse l'ennoblissaient toujours plus : celles de la danseuse la firent trébucher et, quand elle s'efforça de remonter, on la vit chaque fois s'épuiser sous la main du sort.

C'est une magnifique image féminine, celle de la comédienne qui semblait avoir vidé tous les calices pour mieux identifier sa souffrance avec celle des personnages qu'elle incarnait.

Je ne veux la revoir, à jamais, que dans cette chambre d'hôtel où elle avait transporté son silence au milieu de ce mobilier de rencontre, ces sièges à tous, comme ceux des salles de théâtre, où elle allait *jouer* le soir la souffrance endurée pendant le jour. Il faut l'imaginer dans ce cadre changeant et toujours pareil. Le peu d'importance qu'elle reconnaît aux choses accessoires crée autour de cette âme dévorante, comme au soleil dans les espaces déserts du ciel, tout le vide, pour l'emplir de ses rayons.

***

Portraitiste. — Un après-midi pluvieux et froid. Les talus des fortifications, à l'herbe rase, une atmosphère *bastion* et *Carco*, qui fait à la fois penser au pioupiou des romances de Paulus et aux *bat' d'af'*. Fragment de désert créé en marge d'une capitale, jungle dénudée au seuil de petits hôtels dans le genre « coquet », avec ateliers de peintres que l'on imagine de l'époque et dans la manière de Jacquet, d'Eugène Lambert, Delort, que saisje?... Une atmosphère éternellement Sarah Bernhardt, et, plus encore, Georges Ohnet : le boulevard Berthier.

Et nous sommes sous la pluie, sur le seuil d'une de ces maisons-atelier, et je pense, — je ne sais pas non plus com-

ment, — aux premiers romans de Gabriele d'Annunzio, aux descriptions de *l'Enfant de Volupté*, à des abat-jour de soie et des divans de peluche... Et je ne suis pas bien sûr que la servante qui vient m'ouvrir la porte ne soit pas de Rome ou, plus au nord, de Milan... Mais en pourrions-nous être surpris? Nous pénétrons dans le vestibule de Boldini.

Je me souviens, avant la vingt-cinquième année, d'avoir pénétré là, dans le sillage de femmes, alors les plus remarquées de leur temps, sans doute pour la raison d'en avoir été les plus... remarquables, car de toutes les valeurs que Dieu dispense ici-bas, la beauté des femmes est celle qui risque le moins de demeurer inconnue. Mais c'est une gloire bientôt plus éphémère que la course du soleil, de l'aurore au crépuscule d'une journée. C'était comme aujourd'hui à l'époque des Salons et nous respirions cet air d'atelier avec une ivresse que je voudrais bien retrouver, des vitrages de la Gandara à ceux de Boldini. Devant leur froide clarté, paradaient, sur les chevalets, de jeunes femmes du monde et des comédiennes, dans une promiscuité qui, depuis, n'en reste plus aux chevalets.

Boldini. Ce nom était synonyme d'élégance. Une femme qui « gagnait » Paris, qui s'habillait au dernier goût de la rue de la Paix, ne pensait pas que sa réputation eût été consacrée, durable, si un portrait de Boldini ne l'avait fixée, à cet instant de la course où le sentiment d'arriver première au poteau communique au regard un feu qui ne s'y retrouvera plus, la course gagnée... Les femmes qui emplissent l'atelier d'un portraitiste à la mode et s'extasient sur son art à fixer leur forme éphémère, leurs grâces fugitives, — ricanent, impitoyables, en évoquant des artistes et des modèles — *démodés*. Ce mot prend, sur leurs lèvres, une importance d'une violence mortelle. Hélas! que c'est vite fait d'être démodée, à son tour. Si l'on savait, quand on a vingt ans! Comme on serait plus pitoyable aux autres! Quelle égalité pourra jamais exister en ce monde, tant qu'il y aura des femmes de vingt ans et d'autres,... qui en ont si rapidement le double!

— Montez, montez vite que je voie la figure que vous avez!

Dame, depuis dix ans, depuis la guerre!... Pourtant, je continue à gravir l'escalier de bois qui geint...

Voici Boldini, toujours à peu près le même. Il voit moins clair; son œil a perdu sa malice, cette lame redoutable, mais qui se rouille dans le fourreau du temps.

Pour la première fois, depuis que je le connais, nous sommes seuls dans l'atelier. C'était à l'époque des Salons, des infantes et des reines de la scène, Lina Cavalieri, et des souveraines du Nouveau Monde, la rayonnante duchesse de Marlborough, née Vanderbilt, que le peintre venait de portraicturer, assise, sur un fragment de chaise-longue cambrée, tenant son fils entre ses bras... Et de belles cosmopolites des *Mrs*, des *Misses*, des *Ladies*, des *Madames* en toutes les langues, pareillement sveltes, la taille cambrée, le pied sortant des volants des jupes longues et floues, triomphe de la mousseline de soie et du tulle. Ces pieds, chaussés d'escarpins vernis, de mules de satin luisant, en s'allongeant démesurément, livraient de la femme comme un secret qui n'était jusqu'alors que pour un seul confident. Depuis, les jambes, ont fait bien du chemin et nous sommes habitués d'apercevoir jusqu'aux genoux celles de mères de famille des plus respectables.

L'atelier est désert. Un monceau de toiles à l'envers s'appuie au mur, comme les cartes d'un « château » effondré. D'autres, accrochées là depuis longtemps, éternisent le sourire d'une jolie femme. Les cheveux surmontent leur tête sur ces portraits, avec autant de différence entre ce qu'elles arboraient alors et ce qu'elles montrent aujourd'hui, qu'il y en eut entre les dames des galeries du Palais-Royal, de Debucourt, en 1787, et celles qui se coiffaient à la Talma, quelque vingt ans plus tard...

Un peintre d'effigies féminines devrait changer fréquemment de logis, dissimuler dans une resserre verrouillée les toiles qu'il a conservées. Au printemps de l'année, mélancolique visite que celle au peintre septuagénaire qui trottine dans son atelier devant des portraits du comte S... et de la marquise X qu'il enverra demain au *Salon*, une fois encore et qui montrent la volonté de demeurer, en dépit de l'âge, le même virtuose impulsif.

Sur un chevalet, la plus marquante des dernières œuvres; elle fut exposée au Salon de 1921 ou 22. Une jeune mère sud-Américaine y est représentée au milieu de ses enfants, une presque demi-douzaine de bébés, vêtus chez la meilleure faiseuse, qui gesticulent, s'ébrouent dans le satin et le velours, évoquant, dans un grand jet d'air de ventilateur électrique, une sorte de Thomas Lawrence de Milano. Ce tableau, commandé au prix de soixante mille francs, avec la mère et *un* bébé, plaisait tant à l'époux qu'il faisait chaque semaine ajouter un enfant, tant qu'on en vint au dernier-né, que supportent avec peine ses petits pieds et que soutient la main ouverte d'une nourrice, dont on ne voit, d'ailleurs, et ne verra jamais, que cette main. La toile terminée, le peintre en demanda raisonnablement plus que la somme primitivement fixée... D'où contestations, procès.

Elle est là... Surprenante d'animation, de cette vie factice qui brûle dans tous les personnages que peignit ce prestigieux exécutant, le Paganini du pinceau.

Boldini fut nommé le propre séquestre de son tableau, en attendant la sentence des juges. Mais, autour des solitaires, rôdent des fantômes qu'on ne devine point dans le voisinage de ceux qui ont su conserver de vieilles tendresses auprès d'eux ou même le pain toujours frais de l'amitié. Par cette glaciale et grise journée de printemps, un logis quasi-désert est bien mélancolique, où un artiste songe au passé, devant de souriants visages de femmes dans le triomphe de leur jeunesse, de leur beauté et dont certaines ne sont déjà plus que des ombres!

Boldini a ouvert pour moi le grand tiroir aux photographies, ses mains errent, ses yeux les déchiffrent mal, je les lui nomme, lorsqu'il m'arrive de les reconnaître. Il attend les noms...

— Celle-là, c'était la plus belle!... souffle-t-il.

Je dis un autre nom...

— Ah! oui...

Sa lèvre esquisse une grimace. Il laisse tomber la photo, sans *lui* avoir accordé un regard.

Et tant de robes élégantes, tant de jolies femmes, tant de ceintures dénouées, de gants de suède, de fleurs artificielles

ou vraies, — et qui revivront un jour — cet après-midi, au fond du tiroir sous les doigts indécis du vieux peintre, évoquent le Campo-Santo sous les cyprès, d'où l'on entend siffler, au loin, les grands trains en partance...

***

La mode. — Il paraît que le monde au courant de la vie parisienne, à Berlin, parle couramment du *Jockey* et que les étrangers dans les hôtels de Paris se font indiquer cet établissement par les chasseurs. Il est des vogues aussi spontanées que passagères; le retentissement en est inexplicable. Alors que pour certains spectacles tant de publicité n'attire pas cent personnes de plus, quelques endroits, dont le nom n'a jamais figuré dans un journal, sont brusquement connus du monde entier. Passe encore, lorsque la représentation mérite qu'on se déplace de si loin! Mais, lorsqu'il s'agit d'une salle de 8 ou 10 mètres carrés, dans un ancien magasin, où deux noirs et un blanc jouent du banjo et du piano devant des tables étroitement serrées, où l'on peut difficilement s'asseoir et que ce qu'on boit ne vaut pas mieux qu'à la terrasse du premier débit venu, il y a de quoi surprendre, tout de même...

Vers dix heures et demie, il ne reste plus une place dans la boutique du boulevard Montparnasse, enfumée par les cigarettes. On aperçoit les personnages les plus divers sur des plans différents, mais d'un seul regard, comme l'arche du pont absorbe d'une même lampée la barque menée à la godille par un enfant et, dans le fond du paysage, au loin, la cathédrale. Au centre, entre les tables, sur quelques pieds de plancher, aux accords du strident orchestre nègre, vingt couples écrasés dansent, si l'on peut encore user de ce verbe à tel spectacle.

Charme autrefois mêlé de Greuze et de Willette, beauté parisienne entre toutes sur l'étagère du monde, expression de l'ingénuité et de l'entêtement fondus dans le même sourire, ayant gardé cette charmante extrémité du nez qu'une pichenette de Fragonard semblait avoir retroussé, le teint de perles,

madame Émilienne d'Alençon *foxtrotte*, avec l'air raisonnable, le regard à la fois revenu de beaucoup de choses et encore confiant dans le présent et l'avenir, d'une héroïne de Colette.

A une table, monocle à l'œil, Manfred dadaïste, M. Tristan Tzara. Ainsi, de table en table, mêmes surprises, mêmes rapprochements imprévus : Finlandais, Américains, Allemands. On me montre un Anglais, jeune et brun, coiffé comme un toréador, des roues de cheveux sur les oreilles et qui cause avec un Italien, blond comme un Mecklembourgeois, les cheveux longs, un manteau de fin drap noir à collet de velours enveloppant des épaules... Et les demoiselles de la couture qui lisent les philosophes et qui aiment l'art sénégalais... Une jeune peintresse célèbre, svelte comme Isis, qui danse la Java en compagnie d'un gentilhomme breton. Derrière moi, dos de chaises contrariés et serrés, le fils d'un membre de l'Institut, adepte d'Einstein, cause avec un jeune baron allemand, de communisme, pendant que la fille de la plus mondaine des *ladies*, s'efforce, entre trois gardes du corps, de se creuser une place dans la masse compacte des spectateurs-figurants.

L'orchestre dispense son opium. Les yeux errent sur les murs dont toute la décoration consiste dans un amas de toutes sortes d'affiches superposées, — par-dessus lesquelles, des placards en langue anglaise, à l'encre bleue, lancent des boutades à l'humour cordial...

***

« Soirs de Paris ». — Un petit salon, puis une pièce immense, aux boiseries dorées, au parquet luisant, salle de fêtes, dans le fond de laquelle les tuyaux d'un orgue ouvrent leur possibilité de quelque chose qui n'est pas exprimé, mais qui peut prodiguer à la volonté, comme une tapisserie de sons, les fluides arabesques de l'eau : Debussy; élever des péristyles à colonnades, au bord de la mer, devant le soleil : Bach et Gluck. Derrière les fenêtres, un jardin français. Maison qui n'est pas, qui ne saurait être d'ailleurs

que d'ici, car le bruit même des voitures sur le boulevard des Invalides, n'a rien de comparable à celui qu'elles font devant *Marbel Arch* ou sur la *Via Venti Settembre*!

Les feuillages qui sortent des parterres de l'hiver et montent du sol vers le soleil de mai, sont ceux des bleus delphiniums, et des lys, fleurs de curé, vieilles fleurs. Laissons les croissants de bégonias, les rectangles de géraniums aux géométries sans parfum, à des *paysagistes* mondains. Tant de dames pensent que le jardinier et le tapissier sont frères et qu'il n'est plus besoin que de lancer des invitations, lorsque tous deux ont disposé les fauteuils et planté les aucubas, selon des rites immuables, des traditions saugrenues!

Devant ce jardin, des soirs bleus et doux surgissent de la mémoire, piqués de tremblantes illuminations et de feux, qui ne semblèrent jamais si heureusement qualifiés d'*artifices*; des bals costumés où l'étrangeté le disputait à l'élégance et le goût de l'arrangement au surchoix des invités choisis dans l'aristocratie, société naturelle des maîtres de maison, comme dans leur société acquise, le monde dit *des arts*.

M. Étienne de Beaumont, qui multiplia les ambulances pendant la guerre sur le front, additionne les spectacles, la paix venue et, après avoir épuisé chez lui les plaisirs de la société, fera danser à partir du 17 mai, pour le Tout-Paris, c'est-à-dire pour ceux qui aiment le Choix et que n'arrêtent point quelque dépense, des ballets sur une scène publique : *la Cigale*, qu'il eut la fantaisie de louer, au bénéfice de la charité, pour quelques semaines de la *Saison*.

On accuse trop fréquemment le faubourg Saint-Germain de demeurer à l'écart, pour ne pas savoir gré au boulevard des Invalides de se mettre à la tête d'un mouvement que fit éclore jadis ce géant de théâtre, ce personnage balzacien, mystérieux et souriant, l'indolent Serge de Diaghilew, qui pétrit dans sa poigne solide des alcyons pour en faire des aigles, des canes pour les transformer en cygnes, des écoliers pour en former des danseurs et à qui l'on devait d'avoir découvert après Nijinsky, Miassine et qui révéla Pawlowa, Ida Rubinstein, Karsavina...

M. de Beaumont appellera son entreprise *Soirs de Paris*. Il s'est adressé aux artistes jeunes et d'avant-garde, c'est-

à-dire ceux que le public regarde d'abord avec surprise, puis, après les quelques instants que le défilé dure, s'imagine avoir toujours vus : Darius Milhaud, Picasso, Erik Satie, Jean et Valentine Hugo, Marie Laurencin, Braque, Tristan Tzara... et cet oiseau-lyre, ce dieu-nuage, ce jeune entre les jeunes et les vieux, clair comme une affiche de Paris au soleil d'avril, piquant comme la brise et comme elle insaisissable, qui est tantôt à Shakespeare ce que le muguet est à la fleur du magnolia, tantôt à Musset ce que la Niel fardée du Cours-la-Reine est à l'églantine du buisson, et qui pense, comme jadis les éphèbes aux pieds de Platon et qui danse avec des airs de Phaéton en smoking, et qui charme et qui écrit des romans douloureusement vécus sous des phrases effleurées, comme un scarabée creuse au passage d'un rival des abîmes, masqués ensuite d'un pétale de rose — et qui jouera la comédie : Jean Cocteau.

La belle et vaste maison française est depuis trois mois transformée en foyer de la danse, la salle à manger dépouillée de tout ornement. Quelques portraits d'ancêtres, témoins inévitables de ce qui se joue à travers les années dans les familles, suivent, de leurs yeux rendus plus indifférents par la mort, tant d'agitation, avec un sourire aussi insaisissable que ce que l'air a gardé d'un geste.

Ce matin, la salle à manger est plongée dans l'obscurité. Quelques familiers ont été admis à suivre, pour la première fois, la quatre-vingt-dixième répétition de *Salade*, le ballet de Darius Milhaud. Point de lumière électrique, seulement, à même le sol, deux faisceaux de bougies allumées sur des sortes de plateaux munis d'une armature et qui répandent une lueur vivante, tourmentée, qui éclaire une arcade sourcilière, l'arête d'un nez, des méplats, glisse tout le long d'un bras, remonte sur une jambe. Les artistes, vêtus de leur costume de travail, une courte jupe noire pour les femmes, un maillot pour les hommes, une chemise blanche, molle, attendent, appuyés au mur, que les spectateurs, surpris par l'éclairage, se soient assis.

A chaque pas nouveau, chaque figure, l'un des danseurs vient déplacer les faisceaux de bougies, de manière que les personnages soient différemment éclairés. Sur l'obscurité de

la pièce, ces buissons ardents, et qui fondent, donnent aux danses une sorte de sauvagerie colorée.

Miassine n'est pas le danseur italien, sans presque de variations, tel qu'on l'a connu au cours des derniers siècles, les bras rythmant les attitudes, avantageux, gracieux, précieux, sautant, souriant, bondissant, dont tout l'art semblait être d'emplir la scène de ses cabrioles, paraître aussi à l'aise loin du sol, que l'oiseau à travers le ciel et léger que la feuille dans le vent. La danse de Miassine est toute autre. Elle est à Vestris ce qu'une grille de Brandt est à celles de Damour, sur la place Stanislas, à Nancy — ou la stricte façade d'un monument moderne, qui répond à des besoins précis, comparée à un palais de la Renaissance, que des règles intangibles et la plus grande fantaisie de l'artiste ont édifié. Il ne s'agit pas d'entrechats, ni de ces jetés-battus, qui ont tant d'agrément dans le domaine de l'acrobatie, mais d'un ensemble d'attitudes qui expriment, dans le minimum d'expansion, le maximum d'intensité. Son rythme lui est personnel. Il crée des formes. Une esthétique nouvelle se dégage de ces mouvements qui ne sont plus ceux de la vie courante, les nôtres, mais d'autres transformés, qui ont été devinés et parfois réalisés lointainement par la sculpture, lorsque la vision de l'homme ne s'était pas affadie dans la répétition des mêmes proportions, des mêmes attitudes, des mêmes effets.

Le corps de ballet que Miassine a dressé suit de si près ses leçons, qu'il forme avec lui un ensemble admirablement homogène. Et, pourtant, dans cette troupe dont l'aîné n'a point trente ans, se trouvent un prince, des colonels, des capitaines de l'ancienne armée russe... Troupe créée dans l'exil, irréalisable à toute autre époque, mais qui offre peut-être, dans sa diversité, plus de pittoresque et dont l'originalité émerge de la banalité de nos anciens ballets.

Le visage de l'extraordinaire Miassine ruisselle à la fin du second tableau; il semble épuisé par l'effort considérable qu'il vient de soutenir, les flammes des bougies à demi consumées s'allongent. Les spectateurs se sont levés, entourent le danseur. ... Les portes du salon subitement grandes ouvertes répandent

dans l'atmosphère moite et obscure de la salle, le rayonnement de midi.

***

SALON... SALON... — Les peintres qui se contentent aujourd'hui du *Salon* pour communiquer avec le public, ne sont ni ambitieux, ni pressés.

Les petites expositions particulières ont fini par enlever au *Salon* sa raison d'être, qui était de montrer le résultat du travail d'un artiste pendant l'année. Mais le talent se noyait dans le nombre d'exposants sans cesse accru.

On écrase d'ailleurs ce que les travailleurs et les jeunes offrent à nos jugements, par le nombre de *rétrospectives*, dont s'illustrent ces manifestations.

Elles présentent un intérêt certain, mais, encore une fois, c'est de toute évidence au détriment des vivants.

Nous avons vu avec un vif plaisir la rétrospective Bonnat. On voudrait pouvoir installer cette salle, telle quelle, dans un musée, avec son Victor Hugo, son Thiers, son Lesseps, son Renan, son Dumas fils et quelques portraits de femmes, les plus âgées surtout, et particulièrement celle qui est debout en robe de satin noir à plissés, quelques fleurs de coquelicots en étoffe sur le haut de la tête, portrait prodigieux, inoui, qui évoque Saint-Simon et Balzac.

Quelle société bourgeoise encore organisée, puissante, pesante, réveillent ces compactes effigies !

Quand on verra ensuite, sur le catalogue : *Portrait de mademoiselle Germaine Guy* et que l'on se trouvera devant la toile de M. Van Dongen, il semblera que plusieurs couples de siècles se soient écoulés dans l'espace des quarante-cinq ans qui les séparent. Cet envoi est la haute espièglerie, comme aussi le coup de cravache, de ces mornes salons réunis, de ces jumeaux soudés, dont le sang passe de l'un à l'autre, par la membrane qui les retient.

Autre rétrospective, après Bonnat : Puvis de Chavannes. Autre maître, dans un domaine opposé. Bonnat, c'est toujours le même vieux fauteuil capitonné de velours d'Utrecht... Chavannes, c'est le même ciel. Tous deux, le fauteuil et le

ciel, sont bleus et presque d'un bleu semblable. Par là, par ce bleu, ces deux grands artisans généreux se rejoignent. Probité, conscience, sentiment de l'honneur, tout le rêve satisfait se déroule devant de beaux dessins longuement repris, devant les flancs de la femme dont l'arabesque se polit.

Portrait de la Princesse Cantacuzène, prêté par le musée de Lyon et portrait de la dame de Bonnat dont je parlais tout à l'heure, qui tient à la main son pince-nez d'or fixé au creux de l'estomac par une mince chaîne, — il faut rapprocher par la pensée ces deux toiles que séparent une vingtaine de salles! L'effigie de Puvis évoque une nouvelle sainte Geneviève devant un verre d'eau pure. La pensée plane au-dessus de cette âme douloureuse. L'autre, celle de Bonnet, situe la bonté qui s'organise dans les œuvres que président des personnages en situation, et des repas officiels, devant les crédences de chêne, sur lesquelles de beaux fruits ennuyeux somnolent dans un lit de mousse trop verte.

Marseille, porte de l'Orient, Ludus pro Patria, etc... sereines évocations, si pures, fresques au-dessus de larges escaliers vides, musées de Marseille, d'Amiens, de Lyon, noble gloire réfléchie.

Que nous sommes loin!

Et puis, encore une rétrospective : *Raffaelli*, qui aima la banlieue, les fortifs, avant Maurice Utrillo. Fortifs roses, papillotants, un peu italianisés, sous des nuagillons pompadour... Peinture qui rend l'atroce aimable, et m'a toujours semblé évoquer, même dans ma jeunesse, les égorgements sur des airs de ténor, la musique de *Rigoletto*, pendant l'assassinat de la fille du bouffon.

ALBERT FLAMENT

LES LIVRES D'HISTOIRE

Guizot sous la Restauration.

Un témoignage nouveau sur la Révolution.

On se demande souvent comment la vieille monarchie française, après tant de siècles de vie commune, a perdu le contact avec la nation. Elle y a mis beaucoup du sien. « Comment nous défendre? Nous étions si impopulaires », disait un jour Marie-Antoinette à Mirabeau. « Votre tâche était pourtant plus facile que la nôtre », répondit le tribun. Mais la royauté, à la fin de l'ancien régime, a divorcé d'avec le peuple. Elle a encore le sens national, elle n'a plus le sens populaire. Un Louis XIV, un roi-soleil, en dépit de l'adulation dont il est entouré, est plus près du pays qu'un Louis XVI, excellent homme, qui a toutes les vertus privées d'un bon bourgeois ou même d'un bon ouvrier, mais qui ne sait rien du Tiers État, de ses ambitions légitimes, de ses susceptibilités constamment mises à vif par d'inconscientes injures. « Louis XVI, dira-t-on, n'est pas spécialement intelligent! » Mais Louis XVIII, qui l'est très certainement, qui a passé par l'épreuve de la Révolution, qui a tâté de l'exil et qui n'a pas envie d'y retourner, est atteint presque de la même incompréhension. Il décourage les dévouements, écarte les sympathies, méconnaît le loyalisme.

A quel propos ces réflexions générales en tête d'une revue objective des livres d'histoire? Elles sont invinciblement suggérées par un volume qui vient de paraître sur *Guizot pendant la Restauration*. C'est une thèse de doctorat, qui

a été à juste titre particulièrement remarquée par le jury, et dont l'auteur, M. Charles Pouthas, professeur au lycée Janson-de-Sailly, a eu en mains, classé et compulsé à loisir les magnifiques archives de la famille Guizot, au Val-Richer. Grâce à cette source aussi abondante que peu explorée jusqu'ici, il a pu et pourra, — car ce volume ne saurait être que le premier d'une série, — pénétrer dans la pensée intime de Guizot, en suivre au jour le jour l'évolution et en faire saisir les raisons. Car Guizot a beau être un « doctrinaire », ce n'est pas l'homme tout d'une pièce qu'on se figure trop volontiers à ne considérer que le Guizot premier ministre, un peu trop habitué par l'exercice prolongé du pouvoir à se croire infaillible et immuable.

Le Guizot de la jeunesse, le Guizot de la Restauration, ne paraît pas voué à devenir l'homme de Louis-Philippe. Il est légitimiste; il croit non seulement au droit, mais au rôle providentiel de la dynastie tant de fois séculaire. La seule chose qu'il demande à la monarchie, c'est de gouverner suivant la Charte, c'est-à-dire d'accepter simplement le régime représentatif. La conception du régime parlementaire était rejetée par les doctrinaires aussi énergiquement que par les ultras. « Du jour, disait Royer-Collard en 1816, où le gouvernement ne consisterait que dans la majorité des Chambres et où il serait établi en fait qu'elle peut renvoyer les ministres du roi, c'en serait fait non seulement de la constitution, mais de la royauté indépendante, de ce jour nous aurions la République. » Or Guizot a débuté sous les auspices de Royer-Collard. Il se pique d'être un bon citoyen, soucieux de l'ordre matériel et moral, respectueux de l'hérédité dans la dynastie comme dans les familles, rendant au souverain ce qui lui est dû, le souverain eût-il un autre Dieu, ou du moins un autre culte. Le malheur et la faute de la Restauration ce sera de détacher non de la royauté mais de la branche aînée ces « doctrinaires » dont la doctrine était si essentiellement conservatrice qu'ils ne demandaient qu'à lutter de loyalisme avec les ultras et qu'ils n'ont jamais pu devenir de véritables libéraux.

Étant donné cet état d'esprit, il n'est pas étonnant que Guizot soit entré tout de suite au service de la première Restauration. Dès le 24 mai 1814, il est, sur la recommandation

de Royer-Collard, nommé secrétaire général du ministère de l'intérieur. Son ministre, l'abbé de Montesquiou, ne le connaissait pas. Il lui fallait un homme de devoir et de travail; il le prit de confiance, avec un certain détachement d'homme d'Église grand seigneur à l'égard de sa qualité de protestant. Comme le disait sa nièce, madame de Simiane, à Beugnot : « Aujourd'hui il faut mettre dans les ministères des hommes de qualité, qui ont à leurs ordres de bons travailleurs qui font les affaires, et qu'on appelle des *bouleux*. » Guizot n'a que vingt-sept ans, mais ses états de service d'homme de lettres et de professeur d'histoire moderne à la Sorbonne promettaient un « bouleux » incomparable. Il s'entendra du reste fort bien avec son ministre. Quand l'abbé de Montesquiou reprit le chemin de l'exil, à la rentrée de Napoléon, il écrivit d'Angleterre à son collaborateur une lettre qui n'a rien du style officiel. « Je ne suis pas, mon cher, tellement perdu pour mes amis que je ne me souvienne de leur amitié; la vôtre a eu pour moi beaucoup de charmes. Je ne me reproche point le mauvais tour que je vous ai joué. A votre âge, on ne fait pas de long bail avec le mien... Donnez aux affaires le temps de la force et non celui qui ne laisse plus que le besoin de repos. L'intervalle est assez grand à votre âge pour que vous puissiez vous faire beaucoup d'honneur. »

Quand commencent les Cent-Jours, Guizot reprend son cours à la Sorbonne, prête, comme tout le monde, le serment de fidélité et d'obéissance imposé aux fonctionnaires, « pure soumission de fait, nous dit Barante, précaution de sûreté », que nul ne prend au tragique. Mais il a tâté de la politique, il en a gardé le goût, il a l'instinct combatif des hommes d'action, il surveille les événements. Avec ses amis, royalistes constitutionnels comme lui, les Camille Jordan, les Barante, les Pasquier, les Royer-Collard, il forme un groupe, dont le rôle essentiel est d'abord de constituer une agence d'informations à l'usage de la cour de Gand. Ses étudiants de la Sorbonne font office de courriers volontaires. Mais les ultras ont aussi formé un groupement parallèle, qui ne songe qu'aux coups de main, qui nargue la police par des affiches clandestines, et dont l'influence à Gand est dominante. C'est pourquoi, dès le mois de mai, lorsqu'il apparaît à tous les esprits clairvoyants que le

retour de Napoléon ne sera pas durable puisque l'Europe entière s'y oppose, — y compris l'Autriche dont l'Empereur avait escompté l'hésitation, — les royalistes modérés jugent nécessaire de faire parvenir à Louis XVIII non plus seulement des informations, mais des conseils. Il faut le prémunir contre la répétition des erreurs qui ont une première fois irrité l'opinion.

Pour éclairer le roi, pour obtenir de lui une déclaration franchement constitutionnelle, pour l'arracher à l'encerclement des ultras de la nuance de Blacas par lequel il est circonvenu, il fallait un émissaire de poids, et qui pourtant pût passer la frontière sans être trop remarqué. Guizot parut tout indiqué. Il est assez en vue pour se faire écouter, il ne l'est pas assez pour que son voyage surexcite le méfiance.

Il arrive à Gand le 28 mai. Il s'aperçoit tout de suite que sa tâche ne sera pas si simple. Ses lettres à madame Guizot sont le témoignage le plus direct et le plus sincère sur sa mission. Plus tard, dans ses *Mémoires* dans son *Histoire de France*, rédigée, pour cette partie, par madame de Witt, sa fille, il impose aux faits un bout de toilette. Il connaisait d'avance ce milieu d'émigrés et d'incorrigibles chouans, bouillon de culture de tous les « projets chimériques, empreints dès l'abord des erreurs fatales et de la terrible ignorance qui frappent d'une stérilité inévitable les espérances et les tentatives des exilés ». Il fut néanmoins effaré de ce qu'il eut sous les yeux. « Le parti de Coblentz, écrit-il, est plus fou et plus actif que jamais, le parti constitutionnel dans l'inaction et dans l'attente, M. de Blacas encore en plein crédit. » Ses amis lui révèlent que le parti émigré a soumis au roi un mémoire sur la conduite à tenir à sa seconde rentrée, et ce mémoire est insensé. Sur dix hommes qui ont servi le roi pendant le première restauration, il y en a sept à pendre, deux à envoyer aux galères. Il faudra demander des terres en Sibérie pour les acquéreurs de biens nationaux. Ce mémoire était confidentiel, mais le *Journal Universel*, publié à Gand par les mêmes soins, depuis le 14 avril, n'était guère moins fou. Talleyrand, dans une lettre inédite à Jaucourt, le caractérise d'un mot : « Il rappelle continuellement ce qu'il faut faire oublier et montrer que l'on oublie. »

Le roi, dira-t-on, est plus sage. Il est surtout plus courtois, plus aimable, mais de cette amabilité indifférente qui est comme une cuirasse contre l'émotion ou la persuasion. Guizot n'arriva même pas à exposer l'objet de sa mission. Plus tard, dans ses *Mémoires*, il simplifie et schématise sa conversation d'un quart d'heure avec Louis XVIII. Dans la lettre écrite séance tenante à madame Guizot il avoue que ses arguments ont glissé, et qu'il a été congédié « d'un signe de tête » au moment où il commençait « à en dire beaucoup et à le bien dire ». En réalité Guizot a été intimidé. « Qu'on est sot le première fois qu'on se trouve en tête à tête avec un roi! La bonté avec laquelle j'ai été accueilli m'a plus embarrassé que ne l'aurait fait de la sécheresse ou de la hauteur; j'arrivais avec l'intention de dire les vérités qui pouvaient être désagréables; mon courage a faibli à l'aspect du visage paternel de ce souverain détrôné. » A-t-il seulement prononcé le nom de Blacas? Il n'en est pas question dans sa lettre. « Je comprends, conclut-il mélancoliquement, je comprends à présent, non pas qu'il soit difficile de dire la vérité à un roi, mais qu'il soit aisé de se laisser aller à la lui taire. »

Si le voyage de Gand n'a pas eu d'effet sur Louis XVIII, il en a eu sur Guizot. Il en a rapporté la conviction qu'il y avait incompatibilité, plus qu'il ne le soupçonnait, entre l'ancien régime et la France nouvelle. Il reste royaliste, il reste légitimiste, mais il a senti la nécessité d'assurer un minimum de libertés publiques octroyé par la Charte, un minimum de garanties, qui sont peut-être dans la Charte, mais qui ne sont pas dans la pensée des ultras. Il est désormais dans l'opposition bien qu'il doive encore, sous le ministère Talleyrand, être secrétaire général de Pasquier à la Justice, puis de Barbé-Marbois sous Richelieu, jusqu'au 8 mai 1816. Conseiller d'État, directeur de l'administration départementale au début de 1819, sous le ministère Decazes, il tombe avec lui, à la suite de l'assassinat du duc de Berry, et est destitué sous le second ministère Richelieu (17 juillet 1820).

Cette fois il est tout à fait libre. « Au fait, écrit-il à Rémusat, nous voilà dans une position nette et j'espère que nous l'accepterons. Nos amis y paraissent décidés et je ne négligerai rien pour les maintenir dans cette bonne voie. Nous verrons

s'il est déjà possible de substituer l'opposition parlementaire à l'opposition révolutionnaire. Je n'en désespère point. »

Mais Guizot, même dans l'opposition, reste fidèle à la monarchie et à la branche aînée. Son cours sera suspendu (1822-1828), il fera partie de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, il sera nommé député en 1830 sous le patronage de La Fayette et de Dupont de l'Eure : malgré tout il ne suit le mouvement qu'avec réserve. La Fayette ne s'y trompait pas. Il écrivait à Dupont de l'Eure : « M. Guizot est plus monarchiste et moins démocrate, je pense, que vous et moi » (23 novembre 1829). Ses électeurs de Lisieux étaient du reste comme lui. Un ancien député du cru, Delaroche, l'écrivait à Guizot : « Dans ces localités où le bon sens domine, on n'aime pas l'exagération, mais on a conscience des droits qui résultent de l'ordre politique actuel, on y est attaché, et on a la volonté de les maintenir. » Sa profession de foi ne le compromet pas, elle tient dans un vague prudent : Guizot est en train de devenir Normand. Il est contre Polignac, il n'est pas contre le roi.

Il faudra l'obstination de Charles X pour faire franchir à Guizot le fossé qui marque la frontière entre la branche aînée et le branche cadette. Pendant les journées de juillet, Guizot est à la remorque des événements. Il conserve jusqu'au dernier moment l'illusion d'une entente possible avec Charles X. Les notes prises au mcment même par madame Guizot nous le montrent plus effrayé que satisfait au commencement de l'insurrection. Il est pour la résistance légale à l'illégalité. C'est seulement le 23 qu'il paraît comprendre qu'il n'y a plus rien à faire ni à espérer pour lui de la monarchie légitime. Sa femme écrit ce jour-là dans ses *Souvenirs* qu' « il ne sera rien par Charles X ». C'est le pas décisif, non vers la Révolution, mais vers le duc d'Orléans, en qui il voit avant tout un moyen d'échapper à la Révolution. Encore le 23 au soir, il est de ceux qui se contenteraient du retrait des ordonnances, de la convocation des Chambres, de la réorganisation de la garde nationale avec un ministère Mortemart-Casimir-Perier. Mais le 30, il est trop tard, les événements se sont précipités, le choix n'est plus qu'entre la République et Louis-Philippe. Guizot se prononce pour ce qu'il considère au fond du cœur comme le moindre mal. Ceux qui s'étonnent de sa résistance en 1848

oublient qu'il n'a été qu'un ouvrier de la onzième heure dans le mouvement de 1830.

***

Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner

Ce champ, c'est celui de la Révolution. Après tant de recherches, d'études, de publications il y a encore beaucoup à découvrir. M. Albert Mousset a « prospecté » une mine inédite. Il a trouvé à l'*Archivo historico nacional* de Madrid la correspondance diplomatique de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, de 1787 à 1791. Ce dossier avait été entrevu mais non exploré. Un examen superficiel n'en avait pas fait soupçonner l'intérêt. En réalité il y a là 2 000 dépêches, en original ou en minutes, que M. Mousset a pris la peine de transcrire, de déchiffrer, de traduire, de commenter, et dont il nous donne l'essentiel sous ce titre : *Un témoin ignoré de la Révolution. Le comte de Fernan Nuñes* (Champion).

Certes un ambassadeur n'est pas infaillible. On a reproché à Gouverneur Morris, agent des États-Unis à la même époque, une crédulité malveillante. Mais Fernan Nuñes, sans être un observateur extraordinaire, a l'avantage de n'être pas dépaysé. Sa mère était une Rohan-Chabot, il a des parents en France. En outre, comme « ambassadeur de famille », titre réservé aux représentants d'une dynastie appartenant à la maison de Bourbon, il jouit à la cour de facilités particulières. Il est traité en « ami » par le roi et la reine, il est en intimité avec le ministre des Affaires étrangères, Montmorin. Dans sa correspondance figurent plusieurs lettres autographes de Marie-Antoinette. Il est donc en situation d'entendre et de voir beaucoup de choses, et, dans bien des cas, son témoignage est de première main. Ce grand seigneur est naturellement du parti de la cour contre la Révolution, mais il est de son temps, il a l'esprit délié, curieux, nullement fanatique, de la plupart de ses pareils à la fin de l'ancien régime. On peut le croire quand il parle de ce qu'il a vu ou entendu personnellement, d'autant plus qu'il y va de son crédit à ne pas se tromper et à

ne pas tromper son souverain. On peut se défier de lui quand il relate un bruit qui court, encore n'est-il pas sans intérêt de savoir ce qui se colportait dans le public, à tel ou tel moment.

Il ne faut pas s'attendre au surplus à des révélations sensationnelles. C'est plutôt le détail ou les dessous des événements connus qu'on peut trouver chez lui. On avait dit déjà que parmi les femmes de la halle qui marchent sur Versailles le 5 octobre 1789 il se trouvait des hommes déguisés. Fernan Nuñes le confirme, et il a des raisons de le savoir, car le propre précepteur de ses enfants a vu le cortège de près, ayant été forcé de s'y joindre ainsi que beaucoup d'autres. Il nous raconte de même que sa voiture fut réquisitionnée, après la prise de la Bastille, pour le transport de blés et de riz de l'École militaire vers le centre de la ville. Il eut même « le plaisir de la voir passer parmi les autres charrettes, attelée de quatre chevaux... » Bien d'autres traits sont à recueillir.

Mais la partie peut-être la plus intéressante, en tout cas la plus nouvelle, concerne les préliminaires de la fuite de Varennes. Louis XVI comptait beaucoup sur son cousin d'Espagne, Charles IV, pour restaurer son autorité, ou tout au moins pour lui faciliter les moyens de quitter Paris et pour refréner les intrigues des Princes (spécialement du comte d'Artois, émigré de la première heure), qui prônaient une politique de casse-cou, fort dangereuse pour le ménage royal. Un agent secret dont les documents cachent le nom, mais qu'on sait être l'abbé de Fontbrune, fit la navette de Paris à Madrid et à Turin sans résultat. Charles IV se réservait, subordonnait son concours à une entente avec les autres souverains, ce qui était l'équivalent d'un ajournement *sine die*, car ils en faisaient autant de leur côté. Cette négociation qui commence au mois d'octobre 1789 se poursuivra jusqu'à la fuite du roi sans aboutir. Les pièces publiées par M. Mousset permettent pour la première fois d'en suivre les détours. C'est à ce propos que Marie-Antoinette écrira de sa main un appel tragique le lendemain du jour, — 18 avril 1791, — où Louis XVI a été empêché d'aller à Saint-Cloud faire ses Pâques. « Le roi d'Espagne ne peu ni ne doit laisser sont parent, son alliée, dans la position où il est. Ce n'est plus des conseils qu'on lui

demande, c'est des secours réelles. Notre marche à nous et de céder au torren dans ce moment pour conserver notre vie (je ne dis pas trop) et pour parvenir à sortire d'icy coute qui coute, mais pour cela il faut que les puissances étrangères nous aident de leurs secours... »

Cette lettre, incluse par Fernan Nuñes, dans son courrier du 22 avril, dénote un désarroi qui n'est pas seulement grammatical. Elle n'eut pas d'effet. La réponse, d'ailleurs dilatoire, de Charles IV n'arriva à Paris qu'après la fuite de la famille royale. En réalité, Charles IV se dérobe parce qu'il est impuissant, indécis, mais aussi parce que son ambassadeur, malgré la confiance que lui témoignent Louis XVI et Marie-Antoinette, voit trop bien que leurs projets sont vagues, mal préparés. Le dévouement romanesque de Fersen ne peut suppléer à tout : « Si le roi, écrit Nuñes au premier ministre Floridablanca, était un Frédéric II, ou même un Joseph II, et la reine une Catherine II, on pourrait compter sur quelque chose. Mais Votre Excellence dira ce que je tais[1]. »

On sait la suite. Nuñes nous montre le retour humilié de la famille royale, que personne ne salue, à qui la troupe ne présente pas les armes, tandis qu'elle affecte de rendre les honneurs au maître de poste de Sainte-Menehould, Drouet, auteur de l'arrestation. Quand il revoit les souverains, le 4 septembre, il constate qu'ils ont changé. La reine grisonne, elle a maigri, elle est réduite à se farder pour dissimuler sa déchéance physique. Le roi est plus pâle, un peu moins gros, car, privé d'exercice, « il mange beaucoup moins et dîne à peine », sans quoi « il s'exposerait à une attaque ».

On ne saurait exiger d'un contemporain des vues générales. Nuñes a pourtant discerné de bonne heure le glissement de la royauté vers la catastrophe, il met en garde son gouvernement contre les illusions et les rodomontades des émigrés; il reconnaît que la Révolution a pour elle « la franche majorité du pays ». Il insiste à maintes reprises sur la discipline qui

1. Nuñes ne sait pas tout. Il n'a pas la confiance entière de son chef. Fontbrune, dans un rapport saisi par Bonaparte dans les papiers de d'Antraigues, lors de la campagne d'Italie (et qui est aux Archives nationales), dit que Florida Blanca lui fit compter 5 millions qu'il remit à Louis XVI. Fontbrune y dit également qu'il fut chargé quelque temps de la correspondance chiffrée entre les deux cours.

règne dans les journées révolutionnaires. Une force occulte mène les foules en apparence déchaînées. Il a l'impression que les troubles populaires ne sont qu'une façade, qu'ils éclatent et s'apaisent comme en vertu d'un mot d'ordre mystérieux, qu'ils sont un moyen de pression entre des mains qu'on ne voit pas. Il en est surtout frappé au retour de Varennes. » L'indignation du public contre le roi et la reine ne s'est manifestée que dans la mesure où elle convenait aux dirigeants. » Les contre-révolutionnaires se trompent quand ils se figurent le pays en pleine anarchie. « S'ils réfléchissaient avec sérénité, ils se rendraient compte qu'il y a de l'ordre et de la discipline au milieu de ces désordres, et ils s'apercevraient qu'ils ont toujours été dirigés contre des objets déterminés, et seulement sous la forme et dans la mesure où il convenait aux instigateurs et dirigeants du mouvement général. »

Qui sont ces dirigeants? Plusieurs fois Nuñes parle d'influences extérieures. Il voit une part d'argent anglais dans celui que prodigue le duc d'Orléans. Il trouve qu'il y a beaucoup d'étrangers dans les clubs. Malgré tout il ne dissimule pas que la révolution est maîtresse parce que le parti dominant a pour lui « la supériorité numérique ». Et ce parti dominant c'est celui des Jacobins. Le reste braille et se tait au commandement. On le voit bien lorsque les Cordeliers essayent de dépasser la note indiquée après Varennes. Ils ne font pas long feu. « Le club des Franciscains (appelés Cordeliers), qui a à sa tête M. Danton, ayant apposé les placards les plus incendiaires, la municipalité les a réfutés, et a menacé ledit Danton de poursuites, si bien que la tranquillité est plus grande que jamais. » (26 juin 91.) Vous me direz que Danton!... Mais ceci est une autre histoire.

A. ALBERT-PETIT

LES ÉLECTIONS ALLEMANDES

Les élections qui ont eu lieu le 4 mai en Allemagne n'ont amené aucun résultat qui soit favorable à la pacification de l'Europe. L'ancien Reichstag était chaotique : le nouveau ne le sera pas moins, et le premier trait à signaler est l'éparpillement des partis. En outre, dans la mesure où le nouveau Reichstag diffère de l'ancien, le changement est caractérisé par un accroissement des nationalistes et un accroissement des communistes : cette modification ne servira pas l'apaisement des relations internationales. Les communistes sont placés sous les ordres directs de Moscou et travailleront contre la social-démocratie, en particulier dans les cas où il s'agira d'une politique d'entente avec les autres pays. Les nationalistes, et surtout les ultra-nationalistes, sont loin d'avoir obtenu les succès qu'ils espéraient : mais ils sont assez nombreux pour exercer sur les gouvernements une influence qui ne sera probablement pas profitable à la paix européenne. Le Reichstag devra se prononcer sur une question très grave pour l'avenir : il aura prochainement à voter les projets de loi destinés à mettre en œuvre le plan des experts. Il est impossible de dire aujourd'hui dans quel sens il se décidera.

Parmi les idées et les passions multiples par lesquelles les candidats avaient essayé d'émouvoir les électeurs allemands, il y avait en effet une question précise et simple. Le général Dawes, dès son retour en Amérique, avait indiqué que si l'Allemagne voulait voir levées les sanctions prises dans la Ruhr, elle devait adopter les mesures qui témoigneraient de

sa volonté d'exécuter le programme établi par le premier comité des Experts. Cette condition expresse avait été signalée par les journaux du monde entier. De plus l'échec de la spéculation contre le franc et la crise financière qui se développe présentement en Allemagne achevaient de faire comprendre outre-Rhin que ce serait une grande erreur que de compromettre le règlement international. Le parti de la résistance à outrance s'est donc trouvé un peu affaibli avant les élections. Le gouvernement de son côté avait fait preuve d'une certaine énergie contre les nationalistes; il avait proclamé que pour libérer le Rhin et la Ruhr il était indispensable de faire des sacrifices, et il laissait entendre qu'il acceptait le mode de paiement proposé par les experts comme moyen de libération.

Peut-on dire que le gouvernement du Reich transformait les élections en une sorte de referendum sur le rapport des experts? Pour se faire une idée précise de la position adoptée par le gouvernement, il faut citer quelques textes. Le gouvernement du Reich avait, à la veille des élections, adressé au peuple une proclamation où il rappelait les difficultés de la situation, les efforts accomplis pour l'améliorer, et le péril que les coups de force de la droite risquaient de faire courir. Il faisait appel aux électeurs en ces termes :

Les élections du 4 mai, dit la proclamation, marquent un jour décisif pour le peuple allemand. Le nouveau Reichstag aura à décider si le Reich doit prospérer ou périr. En qualité de Gouvernement, il est de notre devoir de souligner aux yeux de tous nos compatriotes la signification et l'importance de ces élections.

Mais disons-le avec tout le sérieux et toute la netteté nécessaires : tout écart en dehors du chemin dans lequel nous nous sommes engagés, et qui est celui de l'ordre et de la raison, équivaudrait à la fin du Reich, à la ruine de la nation. Ce n'est que par le travail et le sacrifice que nous trouverons la voie qui nous conduira de la misère à la liberté.

Nous voulons, grâce au rapport rédigé par les experts étrangers sur l'ordre de leurs Gouvernements, aboutir à la solution du problème des réparations, à la libération de nos frères des pays rhénans et de la Ruhr. Les propositions des experts, elles aussi, exigent de nous les sacrifices les plus grands. Mais elles tendent à remplacer la force militaire qui nous écrase par les principes et les exigences de la raison économique. Pour nous, peuple désarmé, cela constitue un progrès.

Les adversaires de cette politique indiquent-ils un autre moyen de sortir de la situation où nous sommes? Non pas; ils se bornent à

diminuer l'œuvre du Gouvernement et à exciter les passions populaires contre le rapport des experts. Que se passerait-il si la possibilité leur était donnée de réaliser leurs formules et de gouverner le peuple allemand d'après leurs méthodes? La seule conséquence serait de nous placer en face de l'alternative suivante : ou nous soumettre sans conditions en acceptant de nouvelles et douloureuses humiliations, ou faire la guerre contre le monde entier. Tous ceux qui aiment réellement le peuple allemand feront tout pour lui épargner ce sort. Il n'y a pas d'autre politique nationale.

C'est pourquoi, électeurs et électrices, vous ne devez pas donner vos voix à ceux qui, parmi les 23 partis différents qui sollicitent vos suffrages, vous font toutes les promesses possibles et vous laissent en plan à l'heure du danger! Réfléchissez et votez pour un candidat qui soit pénétré du sentiment de ses responsabilités et qui vous offre des garanties pour le maintien de la paix. Ce n'est que si vous agissez ainsi que la monnaie allemande sera préservée de toute chute nouvelle et que la vie économique sera à l'abri de l'effondrement définitif. Ce n'est que si vous agissez ainsi que vous aurez un Reichstag qui garantisse la paix, qui crée du travail, qui conquière la liberté et qui maintienne le Reich.

S'il n'y avait que ce texte, la situation serait claire. Il est intéressant de constater que le grand parti catholique du Centre, soutenu par les autres partis du gouvernement, se prononçait ainsi hardiment contre le nationalisme et pour la politique de paix et de conciliation. La proclamation, comme le discours du Chancelier à Dusseldorf, comme le discours de M. Stresemann à Breslau, était destinée à justifier l'attitude du gouvernement et à dénoncer le péril de droite. Les socialistes se sont tout de suite déclarés satisfaits. Bien qu'ils aient peu de sympathie pour le chancelier Marx et ses collaborateurs, il ont annoncé qu'ils souscrivaient à tout ce que contenait la proclamation au sujet de la politique extérieure : « Libération, disaient-ils, par la politique d'exécution ou nouvelle catastrophe; sagesse ou folie; travail sérieux pour la libération de l'Allemagne ou soumission sans condition après un nouvel effondrement, ou guerre contre le monde entier : voilà en fait la grande antithèse qui, dans ces élections, sépare la droite de la gauche. L'ennemi est à droite, qui veut rendre impossible un accord au sujet des réparations. » De leur côté les nationalistes ne se méprenaient pas sur la portée de la manifestation gouvernementale. Ils jetaient feu et flammes. La proclamation a été accueillie par eux avec une

colère indignée. L'intervention si nette du Gouvernement était évidemment des plus désagréables aux partis d'extrême-droite, qui se montraient, depuis quelque temps, moins sûrs du succès et qui ne tenaient pas à ce que l'on posât d'une façon aussi claire et aussi catégorique les problèmes. Certains journaux se sont dispensés de communiquer à leurs lecteurs le texte de la proclamation et se sont contentés de reproduire quelques brefs extraits sans lien entre eux, qu'ils ont fait suivre d'une polémique haineuse, et d'ailleurs aussi peu objective que possible, contre le Gouvernement. Cette explosion de colère, à laquelle a participé un grand journal du parti populaire, la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, semble bien être la preuve du dépit qu'éprouvaient les hommes de droite à voir le Gouvernement exposer aux électeurs toute la gravité de la décision qu'ils avaient à arrêter. La presse de droite, et surtout le *Lokal Anzeiger*, a reproché au Gouvernement d'avoir pris une initiative qu'aucun cabinet n'avait prise avant lui, en participant directement à la lutte électorale. Cependant en 1907, les nationalistes n'ont rien trouvé à redire, lorsque le Gouvernement du Prince de Bülow prit une part active à la lutte électorale pour combattre le Centre et les socialistes; ni en 1912, lorsque M. de Bethmann-Hollweg, définissant le mot d'ordre du Gouvernement, préconisait la protection du travail national et la lutte contre la sozialdémocratie. Le Gouvernement du Chancelier Marx ne faisait donc que renouer une tradition que les Gouvernements d'avant la guerre avaient créée.

Mais rien n'est simple avec les Allemands. La proclamation avait une signification nette. Par d'autres textes, elle semble avoir été volontairement atténuée ou du moins corrigée. Dans une réunion électorale tenue à Görlitz, le 30 avril, le docteur Jarres, vice-chancelier et ministre du Reich de l'Intérieur, a parlé des négociations qui sont actuellement en cours au sujet des problèmes de politique extérieure. Il a protesté contre les formules toutes faites à l'aide de quoi on critique le gouvernement, lequel, a-t-il dit, comme son devoir le lui commandait, et pour utiliser le temps à bon escient, a dû prendre « provisoirement » position à l'égard du rapport des experts. M. Jarres a ajouté, comme le docteur Marx l'avait

d'ailleurs déjà souligné, que la décision en dernier ressort du Reichstag restait entièrement libre. Il semble que, à la veille des élections, les dirigeants allemands aient tenu à ne pas prendre de position ferme et à ne mécontenter personne, en affirmant d'une part que le gouvernement acceptait le rapport des experts, et d'autre part que son acceptation pouvait être annulée. C'est ce qui ressort également des commentaires faits par deux ministres, M. Stresemann et le docteur Luther. M. Stresemann peu avant les élections a pris la plume pour répondre aux nationaux libéraux, lesquels faisaient ouvertement campagne contre la politique des réparations et contre le rapport des experts. Alors que les groupes qui représentent la grande industrie paraissent avoir donné leur consentement de principe au plan des experts, la Ligue agricole du Reich, prenant une attitude contraire, a protesté d'une façon formelle contre les conclusions du Comité Dawes. Les agriculteurs allemands, dans la résolution qu'ils ont votée, ne craignent pas de déclarer que les Américains souhaitent un état de choses qui leur permette de faire de bonnes affaires, que les Anglais ont pour but de protéger leurs producteurs et d'exclure la concurrence allemande du marché mondial, que les Français enfin visent en même temps à aboutir à un règlement favorable des réparations et à établir de façon permanente leur domination sur les pays occupés. Le plan des experts ne représente qu'un compromis entre ces diverses tendances. En outre le parti nationaliste constatait que les experts dans leur rapport, non seulement n'ont pas effleuré la question de l'occupation militaire, mais encore qu'ils ont eux aussi adopté la méthode des sanctions. Il déclarait que l'acceptation du plan Dawes constituerait une nouvelle capitulation de Versailles. « Depuis cinq ans, concluait-il, les charges inexécutables de ce traité pèsent sur l'Allemagne. Si le Reich se laisse aller à accepter des conditions qu'il sait ne pas pouvoir remplir, il est irrémédiablement perdu. »

Or, en répondant, M. Stresemann, après avoir justifié la politique du gouvernement et s'être donné le plaisir de faire remarquer que ses adversaires ne proposaient rien de positif, a ajouté : « Le but du Gouvernement allemand a toujours été de soumettre le problème des réparations au jugement d'ex-

perts internationaux. Pour que le Gouvernement allemand prenne de nouveaux engagements, certaines conditions préalables devraient être remplies. Si elles le sont, on devra toujours placer les possibilités d'avenir de l'Allemagne au-dessus des critiques formulées contre certaines propositions des experts. » Et plus clairement encore, les réserves apparaissent dans les déclarations que le Ministre des Finances, le docteur Luther, a faites à un correspondant de presse américain et dont voici les passages essentiels : « Bien que les experts aient tenu compte de la situation actuelle du Reich, je crains qu'ils n'aient surestimé notre capacité de paiement. Si les mesures qu'ils réclament étaient appliquées, elles porteraient gravement atteinte à la souveraineté économique du Reich et même à l'existence du peuple allemand. Je parle surtout des mesures concernant les chemins de fer. Nos chemins de fer peuvent être comparés en effet au système circulatoire qui porte la vie dans le grand organisme qu'est l'Allemagne. Dans ces conditions, le pays ne saurait se montrer disposé à juger favorablement les décisions des experts, surtout quand il apprend que la France veut maintenir les mesures de violence prises dans le pays rhénan et dans la Ruhr. Le maintien des gages spéciaux, comme la régie des chemins de fer, est incompatible avec l'entrée en vigueur du rapport des experts, qui institue des gages généraux. L'Allemagne est convaincue que le rapport des experts pourrait marquer le début d'une nouvelle ère, où la violence ferait place à la raison, si les mesures de contrainte politique étaient résolument écartées. Dans le cas où il en serait autrement, il est peu probable que ce rapport des experts apporte à l'Europe tous les bienfaits que l'on escomptait. » Il résulte de là que si le gouvernement du Reich acceptait le rapport des experts en principe, il laissait la porte ouverte aux objections, et se ménageait la possibilité non seulement de faire des réserves, mais de se réfugier derrière l'avis de Reichstag.

On ne s'étonnera pas dans ces conditions que les élections n'aient apporté aucune réponse décisive aux questions posées. L'enseignement principal que nous donnent les élections du 4 mai est que la division est partout. Vingt-trois partis différents ont sollicité le suffrage des électeurs allemands.

Une demi-douzaine d'entre eux représentent des organisations à peu près inconnues, qui se sont constituées après l'ouverture de la période électorale et qui n'ont eu pour résultat que d'augmenter la dispersion des suffrages. La crise que traversent les partis politiques allemands ressort du nombre même des groupements en présence. Il n'y a pas de grand parti dont un fragment ne se soit détaché et n'ait cherché à travailler pour son propre compte. Des ouvriers mécontents, communistes et socialistes, ont fondé un « Parti ouvrier allemand » (Deutsche Arbeitnehmerpartei) qui se prononce en faveur de la République et du socialisme. Le parti socialiste indépendant, qui, après la fusion effectuée avec la sozialdémocratie, avait subsisté sous la forme d'un groupe infinitésimal conduit par Ledebour, s'est scindé à nouveau, a rejeté ses chefs, Ledebour, Wegmann, Rabold, et s'est présenté devant les électeurs avec une nouvelle direction, à la tête de laquelle se trouve Theodor Liebknecht, le frère du fameux Karl. Quant à Ledebour, avec ses collègues évincés, il a formé un nouveau parti, la Ligue socialiste (Sozialistischer Bund). Un autre groupement nouveau est le Parti républicain allemand (Republikanische Partei Deutschlands) qui est composé en partie de démocrates de gauche, en partie de sozial-démocrates désabusés, et a l'ambition d'être le parti de la jeunesse. Le Centre catholique même, célèbre par sa stabilité, souffre d'une crise intérieure : le parti catholique a subi, surtout dans la région westphalo-rhénane, la concurrence de la « Communauté populaire chrétienne-sociale » (Christlich-soziale Volksgemeinschaft), recrutée parmi les ouvriers catholiques qui, en se détachant du Centre, veulent protester contre la fraction industrielle que renferme ce parti, c'est-à-dire contre l'attitude des patrons de la Ruhr.

Le résultat de cette dispersion est que, d'après les chiffres connus au moment où nous écrivons, le nouveau Reichstag compte 101 socialistes majoritaires, 59 communistes, 64 membres du centre catholique, 25 démocrates, 44 populistes, 102 nationalistes et 28 ultra-nationalistes. Il peut permettre la formation d'un gouvernement de coalition, peut-être sans les socialistes qui ne paraissent pas désirer de s'allier aux partis modérés. S'il n'en était pas ainsi, il ne resterait qu'à

procéder à une dissolution. Si le gouvernement arrive à obtenir un vote de confiance, il n'aura qu'une majorité hétéroclite, peu solide, et bien peu apte à suivre une politique et à faire un travail sérieux. L'émiettement des partis et les querelles intérieures n'ont pas diminué. Les élections attestent une fois de plus l'état de décomposition politique de l'Allemagne. En ce sens elles ne sont pas de nature à dissiper le malaise qui pèse sur l'Europe. Au peuple allemand divisé et indécis un gouvernement fort aurait pu proposer une ligne de conduite. Il semble bien que le gouvernement ait eu seulement l'intention de sauver la face devant l'Europe en se déclarant partisan de la politique de bonne volonté et d'exécution, mais il a eu recours à la vieille manœuvre qui compromet tout et à la vieille formule qui permet tout, en ajoutant qu'il acceptait « dans la limite du possible ».

La voie n'est donc pas aplanie. Les dirigeants du Reich considèrent le programme des experts comme un point de départ, mais non comme un texte à adopter sans le changer. Ce qu'ils veulent c'est entamer des pourparlers, et obtenir des concessions; en tous cas ils ne laisseront sans en user aucun des moyens que leur offre le programme, comme le comité des transferts. On aurait tort de se faire des illusions à ce sujet. Dans ces conditions, les Alliés ont plus que jamais besoin de se présenter unis et de s'entendre sur ce qu'ils veulent. Les conversations anglo-belges et franco-belges ont pour objet de définir les moyens pratiques d'assurer l'exécution du plan des experts, et les mesures à prendre dans le cas où l'Allemagne manifesterait sa mauvaise foi. Aucune conférence générale ne peut être prévue avant que ce travail ne soit achevé, et le résultat des élections allemandes ne la rendra pas plus facile. On ne doit pas attendre de solution avant un mois.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85 *bis, Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'homme de chair et l'homme reflet de **Max Jacob** est une œuvre de tous ints remarquable; l'étonnant relief des personnages, l'abondance et l'exactitude des traits i les définissent nous font songer aux grands romans balzaciens. Le principal personnage ce caractère de puissante vérité et d'originalité qui vaut à une création de romancier de nétrer définitivement dans la vie avec une valeur de « type » et de rejoindre ces modèles humanité qui nous servent de points de repère et facilitent l'expression de nos propres observa- ns. Le grand premier rôle du livre, Georges Ballan-Goujart, c'est le « don Juan à motocyclette sans panache », l'homme à femmes, vivant avec aisance et brio dans les « combines » variées i s'élaborent dans les « boudoirs » dépendant des Folies-Bergères, dans les garages, dans les cafés l'avenue de la Grande-Armée. Intelligent, plein de désinvolture et d'aplomb, — bien que timide fond — il passe pour tirer quelques avantages pratiques de ses succès et ce n'est pas complètement exact. Prodigieusement énergique dans les chambres à coucher et les ruelles, il se révèle au ntraire étonnamment veule lorsqu'il s'agit de gagner un bureau ou une usine. Bon garçon d'ail- rs et non dénué de cœur, mais fait surtout pour prolonger ses matinées dans des lits en désordre côté d'une petite compagne admirative et des restes du dîner de la veille. Tel est ce curieux Georges, *omme de chair*, auquel s'oppose Maxime, un personnage falot, toujours prêt à adopter les idées les manies de ceux qu'il fréquente, un *homme reflet*. Mais ce n'est point véritablement entre Maxime Georges que se déroule le roman, mais entre Georges et un petit garçon, sorti on ne sait trop d'où, 'une des nombreuses petites amies de Georges a recueilli chez elle. La mort de ladite protectrice uant le gamin à l'assistance publique, Georges pris de pitié se charge du petit Claude ou plutôt en arge successivement ses diverses maîtresses, jusqu'à ce qu'enfin, à la suite d'une demi-régénération orale provoquée par la guerre, il se décide à l'élever lui-même. Cette pseudo-paternité ne l'a d'ail- rs pas tiré du débraillé où il aime à vivre : débraillé dont le jeune Claude parvenu à dix-sept ans une telle aversion qu'il abandonne Georges désespéré. Tel est un des aspects de ce roman qui ne ccommode guère de tels raccourcis, les nombreux personnages qui y figurent ayant tous leur utilité leur valeur d'expression, le développement de l'intrigue étant on ne peut plus complexe, ction tombant et rebondissant à la faveur d'épisodes cocasses d'où l'émotion n'est pas absente dépit des notes gouailleuses dont M. M. Jacob aime à les farcir. Quant au procédé de narra- n, il est extrêmement personnel : l'auteur intervient constamment dans son récit, juge, ironise, xclame, ouvre des parenthèses, se sépare de ses personnages, puis soudain leur rend la parole ur, un instant après, les interrompre de nouveau. L'effet est curieux et en somme fort amusant. pourrait cependant se passer de ces spirituelles facéties, l'humour de M. Max Jacob demeurant fisamment visible lorsqu'il s'efface devant les êtres qu'il a créés et auxquels son talent prête une rare puissance d'expression.

Songeant à l'influence immense que, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre politique, ont ercé Maurice Barrès et M. Raymond Poincaré, M. **Thibaudet** qualifie ces deux grands français de **rinces lorrains** et c'est le titre que porte le volume qu'il vient de leur consacrer. Ce qu'il y a de pectueux et d'admiratif dans une telle dénomination ne doit pas laisser supposer que les pages de Thibaudet constituent depuis la première jusqu'à la dernière un enthousiaste panégyrique. Les trictions sont au moins aussi nombreuses que les louanges. On sait d'ailleurs que M. Thibaudet a jà consacré à Maurice Barrès un livre remarquable où toutes les roses épandues se révélaient extrê- ment épineuses. Le premier morceau du nouveau volume *Le tombeau d'un prince* est une sorte de verie suggérée par la mort de Maurice Barrès. Elle est assez vagabonde pour qu'il soit difficile d'en nner une analyse claire. M. Thibaudet aime à promener ses lecteurs dans de délicieux sentiers, il les nt sous le charme de son intelligence, les ravit par son étonnante mémoire, par sa prodigieuse éru- tion et arrive sans aucun effort à leur faire perdre le sens de l'orientation. Où est la grande route dans campagnes où M. Thibaudet nous guide? On n'en sait rien, on n'y voit qu'un inextricable dédale de vissants petits chemins. Après avoir installé quelques pleureuses auprès de la tombe du grand mort, rès avoir fait don à sa vie et à son œuvre de quelques épithètes royales, M. Thibaudet remarque e si M. Barrès eut une cour, ce fut bien parce qu'il eut la volonté de l'avoir et qu'avant d'aller ruter des courtisans dans les partis de droite, il avait songé à les chercher dans les partis de gauche. rès avoir marqué dans une autre étude (*Une ambassade de Rubens*) ce que M. Barrès avait su voir Orient, il montre ce qui lui avait échappé, à savoir l'essentiel : Jérusalem... Quatre personnages tallés dans un élégant studio, sur les bords d'un lac suisse, devisent — dans la dernière partie du lume — sur la politique extérieure de M. Poincaré. « Politique d'avocat. Eternel plaidoyer qui igue l'Europe entière. Triomphe du monologue, alors que toutes les puissances sont désireuses de ner des dialogues, de chercher des terrains d'entente, terrains sur lesquels on ne peut s'installer après avoir fait oralement une suite de petites concessions... etc... » Bien entendu certaines réparties rnissent les arguments contraires, mais elles sont moins nourries que les discours des anti-poin- ristes... Le livre nous laisse charmé et indécis. Quelle belle suite d'idées ingénieuses, subtiles, gantes! Mais le fil d'Ariane manque et les conclusions aussi.

Le théâtre d'**Henry Bataille** est l'objet d'une réédition d'ensemble. Nous avons eu l'occasion signaler antérieurement la publication du premier volume contenant *la Lépreuse* et *Ton Sang*. deuxième volume réunit *le Masque* (1902) et l'*Enchantement* (1900). Les pièces n'ont pas été, le voit, l'objet d'un classement chronologique rigoureux, mais il semble, en l'espèce, qu'on ait ulu les ranger par ordre de valeur croissante. L'*Enchantement* nous semble en effet l'emporter beaucoup sur *le Masque*. On se souvient de la donnée de cette dernière pièce. Les héros du Masque, auteur dramatique et sa femme, sont chargés de nous montrer combien le théâtre peut fausser sprit de ses grands-prêtres. A force de vivre dans l'artificiel les gens du Masque deviennent arti- iels eux-mêmes. Idée bien intéressante mais insuffisamment développée. Le protagoniste, qui un homme à femmes, a une vie compliquée, mais il n'est pas d'un naturel compliqué : ce n'est la même chose. Quant à la femme elle est tout ce qu'il y a de plus « nature » et l'on ne comprend nettement pourquoi elle est assimilée à ces êtres d'artifice avec lesquels elle n'a rien de commun. *Enchantement* est une très belle pièce où apparaissent les traits les plus personnels du talent de taille. D'obscures impulsions amoureuses, des personnages qui ne connaissent pas leur propre nation sentimentale et se cherchent avec inquiétude dans une atmosphère de tendresse et ritation, de désir et de jalousie, des scènes décisives où la situation ne cesse d'évoluer sans aucune allusion directe y soit faite : c'est le triomphe de l'inexprimé, de ce *langage indirect*, comme ait Bataille, qui est celui de la vie depuis longtemps sans doute, mais n'est véritablement devenu ui du théâtre que grâce à l'auteur de l'*Enchantement*.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.